

Freaky fridays

Aubert, Brigitte

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRIGITTE AUBERT
FREAKY FRIDAYS



VENDREDI 13

alb

BRIGITTE AUBERT

FREAKY FRIDAYS

Thriller



© Éditions La Branche
Décembre 2011

IBN : 978-2353060542

CHAPITRE 1

Hélène Robinson éteignit le gaz et leva les yeux de ses fourneaux pour regarder par la fenêtre. Le ciel s'était couvert, des nuages gris accouraient en bande, poussés par le vif vent d'est. Du côté du Havre l'horizon restait bleu, les pétroliers défilaient lentement, les usines crachaient leurs panaches blancs. Elle soupira. Cela faisait plusieurs jours qu'elle n'était pas allée se promener sur la plage. Elle devrait prendre un chien. Ça la forcerait à sortir. Joe n'aurait pas voulu qu'elle reste confinée, le nez dans ses rosiers ou dans ses fourneaux.

Joe.

Ce vieil imbécile avait choisi de se faire la malle il y avait un peu plus d'un an. Un funeste vendredi. Mourir un vendredi pour un Robinson... En plus, un vendredi 13, comme si c'était une bonne blague. Une bonne blague à la Joe. Son cœur avait lâché alors qu'ils revenaient de leur ballade matinale au bord de mer. Il riait, il balançait un seau plein de coquillages. À 76 ans, il était encore solide comme un roc. En apparence.

Il était tombé devant le portail, une main sur la poitrine. Comme dans les films. Elle avait appelé les secours avec son portable. Elle lui avait tenu la main en attendant que l'ambulance arrive. Leurs doigts entrelacés, serrés si fort, leurs deux alliances qui brillaient côte à côte.

Il était mort en la regardant droit dans les yeux. L'homme qui avait partagé sa vie durant plus de quarante ans. L'enterrement avait eu lieu par un jour venteux sous un ciel pommelé. Pas de prêtre. Joe n'était pas croyant. Elle avait enterré un peu de son cœur avec lui.

Mamie Hélène secoua la tête pour chasser les larmes qui perlaient à ses paupières. Elle s'était rendue au cimetière, comme tous les vendredis, avec son bouquet de pivoinés. Joe n'y connaissait rien en fleurs, mais il aimait leurs couleurs. Une tombe gaie. Brr...

Elle ouvrit la fenêtre de la cuisine, respira à fond. De leur petite maison sur les coteaux, elle embrassait la baie. Des chalutiers colorés rentraient de la pêche, longeant le phare de Trouville, suivis par des nuées de mouettes criardes.

Une petite ville paisible, une petite vie tranquille. Si seulement Joe...

Arrête ! s'intima-t-elle. Arrête tout de suite. Reprends-toi. Joe a horreur des femmes qui pleurnichent.

C'était à cause de ce vendredi 13-ci, ça battait le rappel des souvenirs. Elle s'essuya les yeux avec un coin de son torchon en lin brodé d'oies grassouillettes et vérifia de la pointe du couteau le moelleux de son cheese-cake. On lui en avait commandé un pour l'anniversaire de Gaëtane, la cadette de la famille Devauchelle. Mamie Hélène avait monté son petit commerce de gâteaux trois ans auparavant. Elle avait envie de s'occuper. Joe n'y voyait pas d'inconvénient et trouvait même ça marrant.

Une petite fille adorable, Gaëtane, se dit-elle en reposant le couteau. Pas comme sa sœur, Ermeline, une pimbêche attifée en bimbo de luxe, les écouteurs greffés dans les oreilles. Le bébé, Dioclétien, n'était pas très joli : une tête de gnome furibard, ou d'empereur romain miniature ? Quant à Aymeric, le frère aîné, c'était le clone de son père : polos Lacoste, jeans Diesel, Blackberry dernier modèle, air sérieux et affairé. À 16 ans, il consultait tous les jours les cours de la Bourse. Voulait faire carrière dans la finance, comme Papa. Pendant que Maman enchaînait cours de Pilâtes et de sophrologie.

Les Devauchelle, ses peu sympathiques voisins. Mais Gaëtane était une gamine en or. Joe l'avait trouvée un jour en contemplation devant leur vieux bassin à poissons rouges. Une petite fille de 6 ans environ, ravissante, mais avec un regard indéfinissable, un peu absent. Elle tenait un chiot dans les bras, un petit labrador noir aux yeux vifs.

« Z'est Adri-anus, avait-elle ânonné. Il a sauvé par le trou là-bas. »

Là-bas désignait une épaisse haie mitoyenne.

Joe avait fait les gros yeux, pour rire, et Hélène avait coupé deux bonnes portions de gâteau au chocolat, une pour la petite et une pour Adrianus. La fillette était revenue souvent. Joe lui chantait des chansons de cow-boys et elle tapait dans ses mains en riant.

« Curieux que ce connard de Devauchelle ait une gamine si souriante, avait dit Joe un soir, planté devant le DVD de *King of New York*. Elle ne doit pas être de lui. »

Mamie Hélène lui avait tapé sur le sommet du crâne, lui avait

tendu sa bière. Il la buvait au goulot. Joe, avec son accent à couper au couteau. « Comment est-ce qu'ils devinent que je ne suis pas français ? Regarde, j'ai la casquette et la baguette ! »

Qu'il était bête, son homme !

Elle démoula le gâteau, le fit glisser dans l'emballage en carton blanc prévu à cet effet, noua le ruban doré et posa le tout dans un couffin. Les gâteaux de Mamie Hélène. Elle avait été étonnée de constater à quel point les gens appréciaient sa pâtisserie. On lui passait commande pour le week-end, les occasions spéciales. Un gentil petit business, comme disait Joe.

Elle donna un coup de peigne à ses cheveux gris coupés courts et sortit par derrière. Le sentier qui partait de l'appentis courait le long du haut mur des Devauchelle jusqu'à la petite porte réservée autrefois au jardinier. Leur maison, à Joe et à elle, avait fait partie du domaine. C'était celle du régisseur, leur avait expliqué l'ancien propriétaire, un comte désargenté. Un vieux bonhomme sympa au nez bulbeux qui se vantait d'avoir fréquenté Françoise Sagan et avait mangé tout son héritage au jeu, dans la meilleure tradition. Pour s'en sortir, il avait morcelé la propriété. Les Devauchelle avaient acquis le manoir et Joe et Hélène la petite baraque avec sa treille, sa glycine et ses rosiers grimpants. Dix ans de bonheur. Foutus en l'air par un stupide caillot, aussi mortel et rapide qu'une balle.

Elle tourna la clé dans l'antique serrure et remonta l'allée entre les haies en fleurs. Le printemps avait tardé, l'hiver avait été froid et pluvieux. Mais en ce vendredi 13, le soleil avait pointé son nez.

Un vendredi 13. Encore. Un jour funeste. *Tu ne vas pas virer paraskevidekatriaphobe !* se gourmanda-t-elle. *Tu parles d'un mot facile à prononcer.* Ça venait du grec, lui avait expliqué Joe, de « vendredi » et de « treize ». Des tas de gens souffraient de cette phobie. Avant la mort de Joe, elle n'avait jamais accordé foi à ces superstitions. À présent... *Un vendredi 13, c'est un jour où on meurt, comme les autres. Joe avait 78 ans, ok ?*

78. Un multiple de 13. Mais il ne s'appelait pas Vendredi...

Bon sang, elle perdait la boule à ruminer comme ça. Et elle n'avait pas 78 ans, elle. Seulement 62. Une jeunesse, comme disait Joe en riant.

Elle arriva en vue de la superbe bâtisse nichée derrière sa haie de marronniers. Une gentilhommière normande au toit d'ardoises. Ils n'avaient jamais su vraiment au juste quelle était la lucrative profession de Jean-Michel Devauchelle. « Conseil en investissements » d'après son épouse. « Ça va de Madoff aux conseillers de Bettencourt »

avait ricané Joe. L'Audi Q7 blanche du chef de famille était garée sur l'esplanade gravillonnée, ainsi que la Smart noire de sa femme et les élégants scooters bicolores d'Ermeline et d'Aymeric. Des Vespas vintage, commandés en Italie.

En contrebas, sur la route en lacets, une camionnette portant l'inscription « Bricolage Express » ralentit et se gara sur le bas-côté. À cette heure-ci, il y avait peu de circulation. Deux hommes, vêtus de combinaisons blanches de peintre en papier tissé, descendirent en sifflotant, longs sacs fourre-tout à l'épaule. Le conducteur, un type musclé, consulta encore une fois son GPS, puis hocha la tête en désignant la grande bâtisse au-dessus d'eux.

Mamie Hélène se faufila jusqu'à l'entrée de service, étonnée de ne pas voir Adrianus arriver en aboyant. Le chiot avait grossi, c'était devenu une belle bête affectueuse qui lui léchouillait les mains chaque fois qu'il le pouvait. Elle toqua à la baie vitrée et Suzanne leva la tête et lui sourit.

Suzanne travaillait chez les Devauchelle depuis leur arrivée. C'était une petite femme, râblée, à la bonne humeur aussi inaltérable que sa permanente auburn. Son mari pilotait un des bateaux de promenade qui emmenait les touristes visiter la baie. Elle s'essuya les mains sur sa robe tablier, un modèle assez proche de celle que portait Hélène, et vint lui ouvrir.

« Ils sont en train de déjeuner, dit-elle.

— J'ai apporté le gâteau pour l'anniversaire de la petite.

— Parfait. Ça marche bien les affaires ?

— Ça peut aller, admit Mamie Hélène.

— Allez, vous le méritez bien, va ! Je vous admire.

— Ce n'est rien, ça m'occupe. Je n'ai pas vu le chien...

— Il doit courir derrière un lapin, répondit Suzanne en faisant glisser le gâteau sur un plat en porcelaine anglaise et en disposant huit bougies "petite sirène" sur le nappage. On dirait qu'il va pleuvoir. Comme d'habitude... Remarquez, ça doit vous rappeler l'Angleterre ! » ajouta-t-elle.

Hélène sourit poliment. Deux retraités anglais venus s'installer en Normandie. So banal. Une seule retraitée, maintenant. Avec la perspective de vingt ans de solitude à tirer ?

Elles papotèrent tranquillement quelques instants, devant une tasse de café. Suzanne savait toujours qui couchait avec qui et abreuvait Hélène de ragots. C'était plus croustillant que les frasques des *people* dans les magazines, parce qu'il s'agissait de gens qu'on connaissait. La dépression du boulanger près de l'église, l'amant de la femme du notaire, le fils drogué de la prof de maths, le cancer de la buraliste... Hélène hochait la tête en savourant son expresso. Le babillage de Suzanne la berçait.

Le staccato de talons pointus sur le dallage toscan la fit presque sursauter.

« Ah, Mamie Hélène, vous êtes là !

— Et le gâteau aussi ! s'empessa de dire Suzanne en se mettant presque au garde-à-vous.

— Très bien ! »

Laure Devauchelle était campée sur le seuil, très élégante dans son nouveau tailleur lavande, un carré blond vénitien impeccablement lisse encadrant son visage mince et tendu. Pas un gramme en trop. Des dents parfaites. Des lèvres à peine gonflées. Une poitrine authentique ?

Elle tendit à Hélène une enveloppe crème qui contenait la somme convenue, vingt euros.

« Venez donc prendre une coupe de champagne avec nous... »

En d'autres circonstances, jamais une Laure Devauchelle siglée Prada n'aurait fréquenté une Mamie Hélène en robe à fleurs de La Redoute. Mais Gaëtane s'était prise d'amitié pour les gentils voisins, lesquels l'avaient choyée en retour. Ce qui n'était pas le cas de tout le monde, malgré son allure de petite poupée. Joe et Mamie Hélène avait vite compris que Gaëtane souffrait d'une déficience mentale qui l'empêchait de s'exprimer et d'apprendre comme les autres enfants.

« Elle ne saura jamais lire ni écrire, ni même compter, avait confié Laure à Hélène.

— Elle n'imprime pas, avait lancé Aymeric, un jour qu'Hélène regardait la petite jouer avec le chien. Elle est jolie, ma sœur, mais elle n'imprime pas. Le disque dur est endommagé. »

Il n'avait pas vu le regard qu'Hélène lui avait lancé.

Gaëtane s'exprimait avec difficulté, suçait son pouce, restait des heures allongée les yeux dans le vague ou bien, prise d'une frénésie d'activité, rebondissait comme une balle se cognant aux murs et aux objets.

Enfin, c'est la vie ! soupira Hélène intérieurement tout en suivant Laure le long du couloir décoré de toiles abstraites pour l'heure plongées dans la pénombre. Des originaux qui valaient cher. « Jean-Mi a un ami galeriste qui lui conseille les meilleurs investissements. » Jean-Mi avait aussi une cave réfrigérée à la température *ad hoc*, contenant les meilleurs crus. Joe et Hélène avaient eu l'insigne honneur de goûter un Château Yquem 1986. Joe n'aimait pas le vin, il ne buvait que de la bière et du whisky, du Jim Beam Black.

Hélène, elle, avait apprécié. Mais même si elle aimait le bon vin, elle préférerait s'en passer que de devoir le déguster en compagnie d'un type aussi antipathique et prétentieux. Un despote domestique sous ses airs de *geek* à lunettes à monture d'écaille.

Suzanne ouvrait la marche, chargée du gâteau. Le couloir reliait l'office à la salle à manger, relookée par un designer tendance néorustique baroque. Elle poussa la porte, s'effaça pour laisser passer sa patronne. Hélène était restée en arrière, il lui semblait avoir entendu des petits pas trotter derrière elles. Gaëtane ? Non, elle avait dû rêver. Elle se retourna pour rejoindre les autres.

Au bout du couloir, la salle à manger très éclairée apparaissait comme une scène de théâtre. Jean-Mi était occupé à pérorer sur la crise financière, deux doigts levés tel le Christ Imperator. Ermeline était vautrée sur sa chaise Philippe Stark en train de taper un SMS. Aymeric, tout en s'admirant dans le miroir vénitien, acquiesçait aux paroles de son père. Dioclétien couinait dans son parc. Pas de Gaëtane en vue.

« Où est-elle ? » lança Laure, contrariée, suivie de Suzanne.

— Qui ça ? demanda Jean-Mi, déjà excédé.

— Ta fille cadette ! Je te rappelle que c'est son anniversaire ! »

Il haussa les épaules. On l'avait interrompu pour ça ?

À ce moment-là, l'autre porte, qui donnait sur le vaste salon minimaliste en cuir blanc s'ouvrit.

Tout se passa très vite, l'espace de quelques secondes. Quelques secondes suspendues dans un univers parallèle.

Figée dans la pénombre du couloir, Mamie Hélène distingua deux silhouettes revêtues de combinaisons blanches jetables, deux cagoules grises, deux canons noirs et luisants crachant le feu. Comme dans un téléfilm policier. Deux intrus venaient d'entrer en tirant à tout va, dans un concert de *plops*. Mais ce n'étaient pas des bouchons qui sautaient. C'étaient des balles. À tir réel.

Tétanisée, elle se figea dans l'ombre. Comme brusquement dotée

d'une vision démultipliée, elle vit tout en même temps. Suzanne s'effondrer, la tête dans le gâteau, le gâteau éclaboussé de rouge vif s'écraser au sol. Jean-Michel Devauchelle tressauter sur sa chaise, parcouru de secousses, la cervelle projetée sur l'autoportrait de Bacon derrière lui. Aymeric, une balle dans le cervelet, le nez dans son assiette dorée à l'or fin qui se remplissait de son sang. Ermeline, essayant de se lever, le smartphone à la main, fauchée à moitié debout, une balle entre les deux yeux, les doigts serrés sur un dernier *smiley*. Laure courant vers le bébé, Laure tombant sur les dalles ocre, la main tendue, le dos troué d'impacts. Le fusil se penchant sur le parc. Le silence soudain de Dioclétien, aussi inerte que son ours en peluche. Le sang. Le sang partout, jusqu'au plafond.

Mamie Hélène vit tout, yeux écarquillés, bouche bée, et avant même que son cerveau ait fini d'enregistrer ce qu'elle voyait, elle tourna les talons pour fuir. Fuir. Peut-être que, par miracle, les deux types ne l'avaient pas vue, dans la pénombre du couloir. Une exclamation fusa, dans la pièce soudain terriblement silencieuse.

« *My vyshli ! (1)* »

Ça sonnait comme du russe. Ou une des langues slaves de l'ex-Union soviétique. Du russe. Ces mecs étaient russes. Dieu merci, elle avait ses baskets aux pieds, elle pouvait courir. Des Russes ? Un cambriolage ? Pas de témoins. Ils tueraient tous les témoins.

Elle dérapa sur le carrelage, confuse, terrorisée. Oh non ! Là, dans la cuisine, Gaëtane et le chien. Non ! La petite la dévisageait en souriant. Mamie Hélène plaqua sa main sur la bouche de l'enfant, la souleva et sortit en courant. Gaëtane se débattait. Adrianus les suivait, l'air inquiet. Il n'aboyait pas, tournait fréquemment la tête vers la maison et grondait sourdement. Des portes claquaient. Une autre interjection. « *Smozhem li my vyîti iz ! (2)* » L'avaient-ils repérée ? Dans ce cas c'était la Mort. La Mort dans son dos, sur ses talons.

Elle tourna la tête en tous sens. Il fallait cacher la gamine. La niche. La belle grande niche de luxe. Elle fourra Gaëtane dans la niche, y poussa le chien qui gémissait. Elle les fixa, essayant de leur transmettre plus qu'un ordre, l'urgence absolue de la situation.

« Tais-toi ! Taisez-vous ! Tous les deux ! Pas un mot ! Adrianus, je compte sur toi. »

C'était stupide de dire ça à un clébard, mais le chien la regarda gravement, puis posa une patte sur le bras de Gaëtane.

« Tu as taché ta robe, chuchota la petite. Tu vas te faire gronder. »

Mamie Hélène baissa les yeux, vit que le sang de Suzanne avait éclaboussé son ourlet, déglutit, pressa la main de Gaëtane et se releva.

Les voix. Les voix de la Mort qui fouillaient la maison. Ils parlaient bas. Brèves syllabes. Mamie Hélène se redressa et se mit à courir en direction du parc. Les attirer ailleurs, loin de l'enfant et du chien.

« *Ya slyshai chto-to* (3). »

Qu'est-ce qu'il avait dit ? Il avait l'air alarmé.

« *Ya posmotryu* (4). »

Elle se jeta dans les taillis. Bruit de pas rapides sur les graviers. Ils couraient sur ses traces. Elle avait l'impression d'être un daim poursuivi par la meute. Elle coupa à travers les haies. Atteindre la petite porte. *Ils ne t'ont pas vraiment vue, ils font juste leur boulot.*

Leur boulot ? Le mot fit tilt. Ce n'était pas un banal cambriolage. C'était une exécution. Mais Mamie Hélène n'était pas prévue dans le contrat.

Elle trébucha sur quelque chose, retint un cri. Elle venait de marcher sur Raymond, le jardinier. Couché sur le ventre, une balle dans la nuque. Elle déglutit. *Ces types, c'est du sérieux. Cours !*

La porte. La petite porte. Mamie Hélène au pays des horreurs poussa la petite porte, tourna la clé dans la serrure, ne perdit pas une seconde à s'adosser au battant pour reprendre son souffle. Non. Foncer jusqu'à la maison. De combien de temps disposait-elle ? Quelques secondes ? Quelques minutes ? L'avaient-ils vue ou pas ?

Et même s'ils ne l'avaient pas vue... C'étaient des pros. Ils avaient dû la sentir, la deviner. Les tasses de café dans la cuisine. L'emballage du gâteau. La petite carte de visite qu'elle glissait toujours sous le ruban. Avec son nom « Mamie Hélène » et son numéro de téléphone !

Elle se rua dans leur chambre, ouvrit l'armoire, plongea entre les vestes et les chemises de Joe – non, elle ne les donnerait pas – appuya sur le ressort dissimulé dans le bois qui ouvrait le double-fond. La cache dans le mur. Bricolée par Joe lui-même : « On ne sait jamais. ». Joe ou « Mister deux-précautions-valent-mieux-qu'une ». Oh que oui, bordel !

Mamie Hélène tira la valise à roulettes de sa cachette et l'ouvrit d'un coup sec. Tout y était. Elle ôta sa robe à fleurs et enfila un tee-shirt et un jogging gris souris. À 62 ans, elle était encore bien foutue et plutôt en forme : une heure de Tai Chi tous les jours plus les deux séances hebdomadaires de Krav Maga, la méthode de close-combat de l'armée israélienne.

« Vous êtes sûre ? lui avait demandé le responsable du gymnase, un haltérophile à la retraite. C'est très violent.

— Parfait, avait répondu Mamie Hélène. J'ai besoin de me

défourler. »

Elle saisit la petite banane qui contenait le nécessaire d'urgence, l'attacha autour de sa taille. Fourra dans un sac à dos ultraléger un jogging bleu marine et quelques sous-vêtements de rechange, les affaires de toilette, et sa robe noire. Son porte-bonheur. Celle dans laquelle Joe l'avait vue la première fois. *Arrête de radoter, fous le camp de cette baraque.*

Les clés de la Kangoo. Oh, la photo de leur mariage. Elle avait failli l'oublier. Elle prit enfin l'objet dont elle avait le plus besoin. Noir. Brillant. Longueur 15,5 cm. Poids 0,510 kg. Épaisseur 1,7 cm. Le PSM. Capacité 8 coups. Chambré en 6,35. Browning. Un petit bijou russe – quelle ironie – développé dans les années 70 pour les hauts officiers. Joe l'avait acheté à un de ses homologues missionnés par le KGB.

Mamie Hélène boucla le holster sous son sweat à capuche. Elle était prête. Tao, leur gros chat de gouttière, était mort deux ans plus tôt et ils n'avaient pas eu le cœur d'en prendre un autre.

Pas d'animaux. Pas d'enfants. Plus de mari. Plus rien ne la retenait ici.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur la cour arrière. Écoute. Gazouillis d'oiseaux, cris de mouettes, circulation automobile étouffée, un avion laissant un panache blanc. Ça ne voulait rien dire. Les tueurs n'allaient pas arriver en jacassant. Elle s'efforça de réfléchir, mais tout se télescopait. Le temps jouait pour elle, essaya-t-elle de se persuader. Ils avaient fait le boulot, ils devaient filer, vite. Hmm. Éliminer le possible témoin ou se barrer ? Qu'aurait fait Joe ?

Elle dégaina le flingue et s'accroupit. La voiture l'attendait à 5 mètres, sagement garée sur le gravier. Capot tourné vers la route, comme le recommandait la prudence. Toujours accroupie, elle se dandina jusqu'à la portière, retenant son souffle, s'attendant à chaque instant à recevoir une balle dans la tête. Rien. Sa main glissante de sueur actionna la poignée et elle se coula sur le siège. Contact. S'ils étaient dans le coin, ils allaient entendre. Foncer vers le bruit.

Pas le choix.

Elle démarra et roula vers la grille ouverte en essayant de ne pas faire vrombir le moteur. La route était libre.

Mika avait entendu du bruit. Des pas. Il en était sûr. Il sortit, s'avança dans la cour où étaient garés les véhicules de la cible. Son regard balaya les lieux, telle une lunette de visée. Une remise. Une

niche. Les haies bien taillées. Un tas de feuilles mortes. Une brouette. Des massifs de fleurs. Les bois. Quelqu'un s'était-il enfui dans les bois ? La petite fille anormale ? Elle n'était pas une priorité. Il s'avança jusqu'à la lisière pour écouter, l'index sur la détente de son arme. Le sentier qui menait à la maison voisine. Le corps du jardinier.

Le sentier qui menait à la maison voisine.

Un sifflement bref. Son complice émergeait de la cuisine, une boîte à gâteaux à la main, et soulignait d'un doigt ganté un numéro de téléphone. Il revint sur ses pas. Inutile de courir à l'aveuglette. L'intruse avait laissé sa carte de visite.

Mamie Hélène mit son clignotant et prit à droite, vers Deauville, dépassa sans la remarquer une camionnette d'artisan aux plaques d'immatriculation maculées de boue. Deauville était un choix moins logique que Le Havre pour se planquer. C'était précisément pour cela qu'elle s'y rendait. S'ils étaient sur ses traces, ils se précipiteraient vers la grande ville. Guetteraient les départs des ferrys vers l'Angleterre. Ou l'aéroport.

Iraient-ils jusque-là ? Tout dépendait de l'enjeu. Le motif du massacre. Et elle ne le connaissait pas.

Ils s'occuperaient du témoin dans un instant. Dans l'immédiat, il fallait boucler l'opération. Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de survivant et personne d'autre dans la maison, Andrei finissait de découper les tableaux avec précision et rapidité, sans se soucier de patauger dans le sang des victimes, ses Nike Air toutes neuves protégées par des chaussons en plastique. Mika s'empara d'un coffret à bijoux, le fourra dans son sac de sport, avant de foncer sur l'ordinateur de la cible, un MacBook Air d'un blanc étincelant. Il ne cessait de jeter des coups d'œil à son chrono. Sept minutes trente-cinq secondes. Ils étaient dans les temps, il fallait dégager dans trois minutes. Une opération réussie se déroulait en dix minutes, quinze maxi.

Tétanisée derrière son volant, Hélène essaya d'adopter le point de vue des tueurs : si cette « Mamie Hélène » allait trouver les flics, que risquaient-ils ? Elle n'avait pas vu leurs visages. Ni leur véhicule. Juste leurs armes. Des Benelli M4, des fusils de combat à âme lisse. Répétition semi-automatique et manuelle à pompe. Le genre de combat shotgun souvent utilisé par les flics eux-mêmes. Les pièces et munitions coûtaient moins cher que ceux des riotguns et, pour le combat rapproché, c'était tout aussi efficace. Mais ça ne donnait pas d'indication sur le commanditaire de l'expédition.

Une signature anonyme.

Donc pas une *vendetta* ?

Tu te poseras toutes ces questions quand tu seras à l'abri, ma grande. Fonce. Pas trop vite, quand même, pas le moment de te faire flasher.

Brusquement des grillons se mirent à striduler. Elle sursauta, se déporta, faillit percuter un camion de livraison qui la klaxonna avec fureur. Son portable. Elle l'extirpa de la banane. Numéro masqué. Ne pas répondre. *Ils ont trouvé la carte de visite. Ils savent. Et Gaëtane ? Mon Dieu pourvu qu'ils n'aient pas...* La sonnerie cessa. Pour reprendre quelques secondes plus tard. Lancinante. Pourquoi avoir choisi ce bruit insupportable ?

Il n'y en avait pas, de grillons, en Normandie. Et d'ailleurs elle n'avait aucune sympathie particulière pour les grillons. Elle essaya de décriper ses mains, tétanisées sur le volant. Ne pas céder à la panique.

Ils essaient de me localiser. Mais non, impossible, ils n'ont pas le matos.

Qu'est-ce qu'elle en savait ? Joe lui avait parlé de ce site espagnol à partir duquel on pouvait tracer n'importe quel GSM en Europe. En France, des sociétés privées proposaient ce service basé sur Cell-Id, consistant à identifier le BTS ou relais auquel est connecté votre portable, avec une précision, en milieu urbain, de 100 à 300 mètres. Service payant et nécessitant officiellement l'accord des intéressés désormais localisables. Mais le système était le même, légal ou pas. Même Facebook proposait de vous rendre traçable en permanence. Elle n'était certes pas inscrite à Facebook, Joe se méfiait de tous ses prétendus réseaux sociaux. *Arrête avec Joe. Il n'est plus là.*

Prendre l'appareil, l'éteindre. Le véhicule devant elle stoppa brutalement, elle faillit l'emboutir, freina sec, le téléphone dégringola sous le siège avant sans cesser de « grillonner ».

Elle hésita à s'arrêter. Peut-être était-ce simplement une de ses clientes qui appelait pour passer commande. Si elle stoppait et que les types surgissaient derrière elle ? Elle accéléra.

Vingt minutes plus tard, elle se retrouva sans trop savoir comment au rond-point devant la gare de Deauville, les yeux rivés à son rétroviseur, une boule d'angoisse dans la gorge. Le parking. Elle se gara en double file, sans couper le moteur. Monter dans le premier train pour Paris ? Oui. Et de là prendre un TGV pour n'importe où. Foutre le camp. Refaire sa vie. Encore une fois.

Une place se libérait. Elle y inséra la Kangoo. Attrapa son sac à dos. Tapota la banane. Elle avait pris toute leur réserve de liquide. Joe

y tenait beaucoup, à avoir du fric disponible en permanence. Quatre mille euros. Et des pièces d'or. Comme les vieux grigous. « Ça vaut tous les passeports » avait-il coutume de dire en mordant dans un Napoléon, pour la faire rire.

Admettons qu'elle parte en cavale. Elle irait où avec quatre mille euros ? Ou plus exactement pendant combien de temps pourrait-elle tenir ? Les pièces d'or étaient censées rapporter le double. Mais même... Pas de quoi bâtir une nouvelle vie. Si elle considérait qu'elle était traquée, leurs économies étaient inaccessibles pour l'instant. Et si elle ne pouvait plus retirer d'argent à la banque, elle allait devenir quoi Mamie Hélène ? Utiliser les cartes de crédit établies sous de faux noms sur trois comptes ne la mènerait pas loin. Joe avait insisté pour ne pas se servir d'elles plus de deux jours d'affilée. Les utiliser puis les détruire. Il regrettait le temps où on se bourrait les poches de liquide, utilisable sans laisser de traces.

Elle aurait pu se rendre au bateau, un voilier que Joe avait acheté incognito à un type propriétaire d'un anneau. Il l'avait rebaptisé Le Vendredi. Il était amarré au port de Deauville. Le Vendredi, quel nom débile de la part d'un homme appelé Robinson et qui allait mourir un vendredi 13.

— *Arrête, Joe ne pouvait pas prévoir.*

— *Il n'aurait pas dû tenter le sort.*

Elle se força à mettre fin à ces insidieux dialogues intérieurs qui l'empêchaient de se concentrer. Le bateau contenait tout le nécessaire pour prendre un nouveau départ.

Mais si jamais les tueurs l'y attendaient ? *Allons, comment sauraient-ils pour le Vendredi ?* se morigéna-t-elle de nouveau. *Et pourquoi pas ? Tu ne sais rien de ces types. Ils ont surgi comme des fantômes. Stop !*

Quoi qu'il en soit, l'idée d'effectuer le trajet à découvert la tétanisait. Alors, que devait-elle faire ?

Elle ne pouvait pas reprendre son ancien métier, ça non. Elle avait largement passé la limite d'âge.

Elle s'intima une nouvelle fois de se calmer, respira à fond. Il valait mieux perdre une minute, mais prendre la bonne décision.

Bien sûr, elle pouvait appeler la police. Se rendre au commissariat le plus proche. Sauf que...

Les flics, ça voulait dire publicité, enquête. Fini l'incognito. Fini le programme de protection des témoins.

À vrai dire, il tournait plutôt au ralenti, depuis le temps. Leur officier de liaison avait pris sa retraite et le nouveau ne leur avait

jamais rendu visite. Une pure routine, dix ans après que Joe ait obtenu l'immunité. Mais...

Elle martela le volant. Les anciens associés de Joe ne devaient pas entendre parler d'elle. Parce que Joe n'avait pas fait que les donner. Il leur avait piqué du fric. Beaucoup de fric. Personne n'était au courant de ça, ni les flics des États-Unis, ni ceux d'ici. Un gros tas de fric sale. Caché dans un endroit difficilement accessible. La quille du voilier. Joe avait fait partie des Seabees en Corée. Des durs de durs. Les ancêtres des Navy Seals. L'équivalent du Génie dans la marine américaine. Plonger, découper, souder : un jeu d'enfants pour lui.

Le panégyrique de Joe pouvait attendre. Elle se massa l'arête du nez. Tant pis pour le fric. Elle reviendrait le chercher plus tard. Quand tout ça se serait tassé. Quand elle aurait compris ce qui s'était passé. Pour l'instant, respirer calmement. Calmer les battements de son pauvre cœur affolé.

Prendre le train. Maintenant. Elle posa la main sur la poignée. Se figea. Un type était planté devant l'entrée de la gare. Grand, baraqué. En jean et blouson en nylon vert à capuche. Il bruinait et la capuche cachait son visage. Elle l'examina.

Dans les 1,85 mètre. Des épaules de catcheur. Les bras ballants le long du corps. Faussement décontracté. Pas de valise ni de sac de voyage. Pas un voyageur, donc. Un brave gars qui attendait quelqu'un ? Oui, mais qui ne regardait pas en direction de la gare. Qui dévisageait les gens qui entraient, pas ceux qui sortaient. Et puis après ? Elle n'allait pas se mettre à voir des tueurs russes partout ?

Si.

Le brave gars dont le gabarit correspondait à une des silhouettes entrevues chez les Devauchelle sortit un téléphone de sa poche et composa un numéro. Elle tourna la tête vers le plancher et constata sans surprise que les grillons se mettaient à brailler, stridents. Tout en tenant son téléphone à la main, l'homme sortit un deuxième appareil et se mit à parler à quelqu'un, sans doute son acolyte. Mamie Hélène plissa les yeux. Utilisait-il un bon vieux talkie-walkie ? Contrairement aux téléphones portables, les talkies-walkies n'étaient pas sur écoute et ne donnaient pas votre position.

L'homme consultait l'écran de son mobile, hochait la tête. Puis brusquement il se redressa et passa le parking en revue. Hélène déglutit. Ils venaient de la localiser.

La femme était là, tout près. Le logiciel affirmait que son téléphone cellulaire se trouvait dans un rayon de moins de 100 mètres. Ils

avaient bien fait de surveiller la gare. Le train était un moyen de se déplacer plus discret que l'avion. Il chercha des yeux une grosse mémère affolée tirant sa valise à roulettes. Une « Mamie Hélène ».

Pourquoi s'était-elle enfuie de chez elle au lieu d'appeler la police ? se demanda Mika pour la dixième fois. Le sentier dans le bois les avait menés jusqu'à la petite baraque paisible. Ils avaient inspecté le bassin à demi rempli d'eau et de nénuphars, marché sans bruit sous la treille, ouvert la porte à la volée, arme au poing. Ils avaient fouillé les lieux mais il avait tout de suite su que l'oiseau s'était envolé. On sentait quand une maison était vide.

Un décor quelconque, confortable, rien de tapageur. Canapé moelleux, fauteuils à oreillettes, télé écran HD 110 centimètres. Une cuisine de style rustique, très bien équipée. Une pile de boîtes à gâteaux, plusieurs bobines de ruban doré, un étui plein de cartes de visites « Mamie Hélène ». Une petite salle de bains carrelée bleu et blanc, avec baignoire, récurée à fond. Une chambre à lit matrimonial. Deux oreillers. Une couette à imprimé fleuri. Il avait noté avec étonnement qu'il n'y avait pas de photos, nulle part. Pas de petits-enfants souriants. Pas de mari ? Pourtant les deux oreillers... Ils avaient retourné les tiroirs. Pas de papiers non plus. Ni factures, ni documents officiels. Curieux. Quand avait-elle eu le temps de tout vider ? Andrei l'avait entraîné dehors en tapotant son propre chrono : pas le temps de chipoter, s'éloigner de la scène du crime, trouver le témoin, l'éliminer et évacuer. Pendant qu'il composait le numéro inscrit sur la boîte à gâteaux, il avait commencé à pianoter sur son netbook.

Hélène déglutit. Ils l'avaient localisée.

Des pros. Extrêmement bien équipés. Elle coupa l'appel. Se baissa. Toucha l'écran tactile. « Effacer tous les contacts ? » Oui. « Effacer tous les messages ? » Encore oui. Idem pour les rares e-mails. Elle pouvait ôter la batterie et sa carte SIM. Mais ils savaient maintenant qu'elle était dans les parages. Elle se rappelait un article que lui avait lu Joe. Sur la possibilité de tromper le service de localisation en se mettant dans l'angle mort du relais le plus proche de façon à être pris en charge par un relais plus lointain. Mais elle ne connaissait pas l'emplacement des relais. Donc rendre ce téléphone non opérationnel. Ou bien... ruser.

Le type fit un signe de tête en direction de quelqu'un. Elle pivota lentement sur son siège, au ras du pare-brise. Une deuxième armoire à glace s'amenait. Épais sweat-shirt noir avec la mention *Just Do It*. De circonstance... Casquette noire à visière. Cheveux châains coupés ras.

Une main dans la poche. Renflée, la poche. En train de remonter le parking, voiture après voiture. Elle entrouvrit la portière et balança le portable le plus loin possible, le faisant glisser sur le sol. Il s'immobilisa sous une Twingo violette, trois voitures plus loin.

De nouveau cette foutue sonnerie. Cri cri cri... Le nouveau venu se mit à marcher plus vite, mais sans courir. Elle voyait nettement quelque chose pointer de sa poche. Et ce n'était sûrement pas un bâton de réglisse. Elle se coula par la portière entrouverte, se retrouva allongée sur le bitume mouillé.

« Ouaf ! »

Un yorkshire aux yeux globuleux, langue pendante. Et au bout du york, son maître. Un gros bonhomme en imperméable beige. Qui la dévisageait sévèrement.

« Vous avez un problème ? »

Sans répondre, elle se glissa sous l'arrière de la Volvo voisine. Ce con allait la faire repérer.

« Une ivrogne, dit le bonhomme en tirant sur la laisse du chien. Et ça touche les allocs ! Viens, Doudou. »

Aplatie, elle rampait sous les coffres des bagnoles, le sac sous son ventre, le flingue à la main. Pas facile. Elle posa le coude dans une merde de chien, pesta. Les gants. Elle aurait dû mettre les gants dès le début. Ne serait-ce que pour les empreintes sur le volant. Elle ne valait plus rien. Bonne à mettre au clou. Joe aurait honte de la voir si empotée. *Pardon Joe. Je vais m'appliquer, je te jure. Je ne laisserai pas ces salauds me buter.*

Elle rampait dans la direction opposée à la Twingo. Le portable sonnait toujours, un son plus ténu à mesure qu'elle s'éloignait. Elle entendit du bruit. Le type devait essayer d'ouvrir la portière. Puis une voix offusquée.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? Arrêtez ou j'appelle les flics ! »

Une femme, la quarantaine.

« Je me trompé de la voiture ! lança l'homme avec un fort accent. »

Slave, indéniablement slave.

Des bruits de pas. Une paire de Nike Air Max passa devant ses yeux. Le type foutait le camp, profil bas. Pas de scandale. Ça voulait dire qu'il savait que la propriétaire de la Twingo était trop jeune pour être Mamie Hélène. Sinon il n'aurait pas hésité à agir, même en plein jour, elle en était persuadée.

Elle resta prostrée sous un énorme 4x4, dans l'odeur d'huile et

d'essence. De son poste d'observation, elle vit la Twingo démarrer. Puis Cheveux-Châtains revenir sur ses pas et ramasser le portable. Pourvu qu'il ne se tourne pas vers elle alors qu'il avait le visage au ras du sol. Mais non, il se relevait, examinant sa trouvaille. Son propre téléphone sonna et il répondit, en russe. Pourquoi n'avait-elle pas appris le russe ? Une langue d'avenir dans leur branche ! À l'époque c'était l'italien. Et même le sicilien. Elle le baragouinait de façon tout à fait passable, ça amusait Joe. Elle imagina sa tête s'il l'avait vue planquée sous une bagnole, à 62 ans bien sonnés. Le doigt crispé sur la détente de leur PSM. Ridicule. Et pourtant elle était en cavale. Aussi simple et fatal que ça.

Cheveux-Châtains rejoignit le type posté devant la gare. Elles ne voyaient que leurs jambes et leurs pieds. Des pieds gabarit 46. Une paire de rangers boueuses. Une paire de Nike Air Max argentées.

La pluie se mit à tomber à seaux. Ils reculèrent sous l'auvent de la gare. *Le portable prouve que tu es venue ici. Ils se demandent s'ils t'ont ratée ou si tu es encore là.* Les Nike Air s'éloignèrent en direction du bâtiment, sans doute pour vérifier les quais et les horaires de train. Avait-elle pu attraper le TER qui venait de partir ? Elle essaya de toutes ses forces mentales de les en convaincre.

Andrei balayait les quais du regard, furibard, et des voyageurs détournèrent les yeux. Il alla examiner les toilettes : vides. Où était-elle passée ? La conne de bourge blonde qui l'avait apostrophé ne se doutait pas qu'elle avait été à deux doigts de se prendre une balle entre les deux yeux. Il revint sur ses pas. Le train précédent était partie six minutes auparavant. Ils étaient là depuis sept minutes quinze. Elle ne pouvait pas avoir pris le direct pour la gare du Nord qui avait démarré trente-cinq minutes plus tôt. Comment avait-elle pu leur filer entre les doigts ? Une petite mémé ! Et le portable ? Pourquoi l'avoir abandonné sous une voiture en stationnement ? Cela signifiait qu'elle les avait vus ! Elle les avait vus et elle avait pris peur. Elle s'était enfuie en lâchant son téléphone. Et si c'était le cas, ça voulait dire qu'elle pouvait donc les reconnaître et les identifier. Raison de plus pour la neutraliser dans les plus brefs délais. Leur commanditaire ne supportait pas l'imperfection.

Clic. Quelqu'un venait de déclencher l'ouverture à distance des portes du gros SUV gris métallisé sous lequel Mamie Hélène gambergeait.

« Tu as fait bon voyage, Maman ? demanda un homme à la voix fatiguée.

— Évidemment que non, répondit une voix aigre et chevrotante. Tu sais bien qu'avec mes jambes... »

Le fils ouvrit le coffre et y déposa quelque chose de lourd et de Vuitonné, du genre malle cabine rescapée des voyages en transatlantique. Vera avait une vision imprenable de ses mocassins à glands et de son pantalon de costume anthracite. Bas d'imperméable beige flottant au vent. Un gars classique.

« Attention à ma valise, voyons !

— Mais oui, mais oui. Bon Dieu, mais tu l'as remplie avec des pierres ? Attends ! Je vais t'aider à t'installer.

— J'ai du mal à m'asseoir, tes sièges sont trop profonds. Ma sciatique fait encore des siennes. Et les palpitations ont repris... j'ai vu le médecin. Enfin pour ce que ça t'intéresse... »

Mocassins à glands retourna vers l'avant de son véhicule. Mamie Hélène n'avait pas le temps de réfléchir. Elle émergea de sa cachette, tout en prenant garde à rester accroupie, puis grimpa dans le hayon. Une bâche. Elle fonça dessous, derrière la grosse valise, une volumineuse boîte à outils, deux pneus neige, des piles de boîtes d'archives et une caisse en plastique contenant parapluies, bottes, plaids et couvertures de survie.

« Oh ! Mon pauvre dos ! Et cette voiture ! Tu ne pouvais pas prendre quelque chose de confortable, comme celle qu'avait ton père ?

— Une DS immonde ! Arrête, maman, cette bagnole, c'est le top. Crossover dernier cri. Fermeture automatique du coffre à distance ! Hop ! »

Mamie Hélène se félicita de son choix et félicita le constructeur pour cette formidable option. Moteur. Clignotant. On roulait. On s'éloignait des deux tueurs. Les voix ne lui parvenaient plus qu'assourdies. La pluie tambourinait sur la carrosserie. Pourvu que le gars n'habite pas en pleine campagne. Et qu'il n'ait pas de chiens. Le mieux ce serait de descendre en ville. Mais où et quand ?

Brève attente. Sans doute un feu rouge. Voyons... en sortant du parking, il avait tourné une fois à droite et une fois à gauche. Le bord de mer ? Elle s'extirpa de la bâche et se faufila jusqu'à la serrure du coffre. Fermée. C'était pas une petite serrure de rien du tout qui allait l'enquiquiner. Boîte à outils. Levier. Crac. Ouvert.

Elle souleva à peine le lourd panneau. Bord de mer. Bientôt les plages, les planches. Le conducteur freina de nouveau, tout près du lycée. Des jeunes passaient en bande, chahutant et riant sous la pluie. Mamie Hélène inspira à fond et sortit du coffre sous le regard stupéfait

de la dame au volant de la Mazda qui les suivait. Elle traversa des lycéens indifférents, dans un brouhaha de conversations téléphoniques animées, au centre d'un groupe de capuches ruisselantes et de parapluies bariolés, et se retrouva bientôt près des tennis. Elle jeta un coup d'œil vers la route. Le 4x4 s'éloignait, le conducteur et son irascible maman ne s'étaient rendus compte de rien. Jusque-là tout allait bien, comme disait le type qui tombait du 25^e étage. Blague interdite depuis le 11 Septembre.

Elle se dirigea vers le club-house et commanda un café au bar. Un expresso bien serré dans lequel elle mit deux sucres. Dans les toilettes, elle ôta son survêtement gris taché et mouillé et enfila le bleu. De nouveau présentable, elle commanda un deuxième café, essayant de retrouver son calme et de prendre les bonnes décisions.

Qu'est-ce qu'elle allait faire ? Se planquer, bien sûr. Mais après ?

Pourquoi ces types avaient-ils liquidé toute la famille Devauchelle ainsi que les domestiques ? Les tableaux de la collection de Jean-Mi ne valaient sûrement pas un tel bain de sang. Laure cachait-elle des bijoux dans un coffre ? Jean-Mi y planquait-il des lingots ? Dans ce cas-là, « ils » les auraient questionnés, voire torturés, pour connaître la combinaison. Non, c'était un contrat.

Une vengeance ? Une punition ?

Elle avala une gorgée de café. Pauvre Suzanne. Et son mari qui ne savait pas encore, qui pilotait tranquillement son bateau en récitant son petit laïus touristique dans le haut-parleur. Il allait rentrer chez lui ce soir. S'étonner de ne pas la voir. Et un flic sonnerait à sa porte.

Elle ferma brièvement les yeux pour ne pas revoir la scène des meurtres. Les visages figés par la stupeur, les corps tournoyant avant de s'effondrer, le bébé...

Gaëtane. Comment savoir si... La tuerie avait-elle été découverte ?

Elle ne pouvait pas la laisser toute seule là-bas. Elle devait prévenir les flics. Anonymement. Était-ce encore possible de nos jours ? Si elle téléphonait de ce bar, le sauraient-ils ? Elle n'était pas vraiment calée en technologie moderne. Joe lisait des revues, lui expliquait des trucs, mais elle ne retenait pas tout. Trop d'informations et de contre-informations.

Acheter un portable à carte. Ça, c'était simple.

Gaëtane. L'idée de l'enfant et du chien assassinés, serrés dans la niche, la révoltait. Comment avait-elle pu l'abandonner ? Non, elle ne l'avait pas abandonnée. Elle avait agi au mieux. L'enfant et le chien l'auraient ralentie, les tueurs les auraient rattrapés et ils seraient déjà

morts tous les trois à l'heure qu'il était.

Brusquement, elle se rappela que Sofia, de l'institut de beauté Sunshine, se rendait toujours chez les Devauchelle le vendredi après-midi. À 16 heures. Elle procédait à l'épilation de la mère et de la fille aînée, prodiguait ses soins ayurvédiques à Laure, apprenait l'art du maquillage à Ermeline. Si Sofia était montée là-bas, elle avait découvert le massacre. Et Gaëtane. La nouvelle tomberait d'ici une heure ou deux.

Une autre pensée vint la tourmenter, celle de la fillette se rendant dans la maison et trouvant sa famille décimée. Adrianus hurlant à la mort.

Ça suffit Tu as fait ce qu'il fallait Tu as fait ce pourquoi que tu étais programmée. Sauver la gosse. Survivre.

Elle paya, se leva et sortit, sans avoir pris de décision sur la conduite à tenir. Dans l'immédiat, acheter un téléphone cellulaire. Elle regagna le centre-ville, le cœur battant, balayant sans cesse la rue du regard.

Il fallait se rendre à l'évidence. La mémé leur avait filé entre les pattes. Le boss allait gueuler. Heureusement qu'ils avaient mis leurs cagoules, comme toujours. Les combinaisons en papier couvertes de sang avaient été brûlées dans l'incinérateur du jardinier. Et on les exfiltrait demain par le premier vol. Direction Moscou pour une permission bien méritée. Mika en avait sa claque, et de la France et des USA, de la bouffe aseptisée, du mentalement correct virulent. Le brasier ardent des nuits moscovites lui manquait. Certes, en Amérique, ils se faisaient un fric fou, Andrei et lui. Et le boss pensait ainsi composer avec ses alter ego russes, avides de s'implanter en terre promise. Pure illusion. Dans vingt ans, il n'y aurait plus un seul Italien dans le crime réorganisé par les nouveaux maîtres du jeu.

Chez qui la vieille pouvait-elle s'être réfugiée ? Une vieille cousine ? Une pension meublée ? Et pourquoi filer comme ça ? Bon, c'était aux têtes pensantes d'examiner le problème. Eux, ils n'étaient que la main armée qui exécutait les ordres. Pas de quoi fouetter un chat pour une vieille dame en fuite. Quoi qu'elle raconte, ça ne mènerait pas bien loin. Même si elle les décrivait, que dirait-elle ? Des types costauds, on en voyait partout. Les visières des casquettes avaient dû dissimuler leurs visages. Suffisait de se laisser pousser un peu de barbe et de changer de couvre-chefs.

Dans la boutique, le jeune vendeur commença à l'étourdir sous des

flots de précisions techniques et elle leva la main pour le faire taire. Elle savait ce qu'elle voulait. Un portable tactile dernier modèle. Où l'on pouvait agrandir les images parce qu'à son âge c'était confortable. Et une carte prépayée. Ainsi qu'un modèle d'entrée de gamme, également à carte. Et rien d'autre. Elle paya cash et sortit. La pluie s'était remise à tomber drue.

Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais pas quoi faire.

Elle retourna vers la mer. Louer une voiture. C'était plus prudent que le train ou l'avion. Elle ne pouvait pas continuer à réfléchir sous cette pluie, il fallait qu'elle se pose quelque part.

Elle s'aperçut qu'elle avait marché d'un pas vif, énervée, et qu'elle se trouvait à la hauteur de l'hôtel Normandy. Parfait. Personne n'irait chercher Mamie Hélène dans un palace. Elle salua le portier et avança d'un pas décidé vers la réception.

Un quart d'heure plus tard, elle refermait la porte de sa chambre avec un soupir de soulagement. La jeune fille de l'accueil avait été charmante et l'avait laissé étudier tranquillement le plan des chambres disponibles. Mrs Donovan – elle avait opté pour une identité américaine, on passait tous leurs caprices aux Américains – avait finalement choisi une « Supérieure Mer » pour deux personnes, elle-même et sa sœur « qui la rejoindrait plus tard ». Dotée de colombages et joliment décorée de toile de Jouy, la chambre située en angle donnait à la fois sur la promenade où se dressait le CID, le centre des congrès qui accueillait chaque année le Festival du film américain, et l'avenue Lucien-Barrière qui longeait le casino.

Elle alluma aussitôt la télévision. Rien. Des émissions ineptes. Elle chercha les infos sur son nouveau téléphone. Toujours rien. Brusquement, elle eut une idée. Appeler l'institut de soins.

« Bonjour, je voudrais parler à Sofia. Pour prendre un rendez-vous. »

La patronne, au bout du fil, étouffa un hoquet.

« Sofia ! Mais elle est là-haut, aux Roches Fleuries, elle vient de nous appeler, c'est affreux !

— Euh, excusez-moi... mais...

— Ils ont tous été tués, tous, sauf la petite et le chien !

— Tous qui ? »

Jouer son rôle jusqu'au bout.

« Les Devauchelle ! C'est Sofia qui les a trouvés, morts ! La police fouille tout. Vous vous rendez compte ? Assassinés chez eux !

— Quelle horreur ! On n'est plus en sécurité nulle part. »

Raccrocher. La patronne ne se souviendrait certainement pas de cet appel anodin. Sofia aurait tellement de choses à raconter...

Gaëtane était vivante. Sous la protection des flics. Et le chien ? Qui allait s'occuper du chien ? *Occupe-toi déjà de toi, ma vieille. Sofia est une gentille fille, elle va peut-être le prendre avec elle. Tu ne vas pas adopter le chien, quand même ? Quand tout sera fini...* Mais non, tout ne serait jamais fini. Elle ne pourrait plus vivre ici.

Elle prit une douche très chaude puis enfila l'épais peignoir de bain de l'hôtel, et ouvrit son nécessaire de toilette.

Shampoings colorants. Lentilles de contact. Perruques.

Mamie Hélène avait les cheveux gris et les yeux bleus. Bien. Elle serait brune aux yeux noirs. De toute façon Mamie Hélène n'existait plus. Terminé, Mamie Hélène.

Et bienvenue à Vera. Vera, la femme de Giuseppe Di Angelo, dit Joe. Le meilleur des tueurs à gages de la Mafia.

Vera Lopez, la reine des strip-teaseuses de Las Vegas.

Elle effleura sa robe noire porte-bonheur. Celle dans laquelle Joe l'avait vue se dévêtir tout en chantant *Diamonds are a girl's best friend*. C'était à Vegas, lors d'une des dernières soirées de dingue organisées par Sinatra et sa bande de potes. Ils étaient encore tous là, Dean Martin, Sammy Davis Jr, Joey Bishop... Mais pas Peter Lawford, le beau-frère de John Kennedy. Sinatra l'avait fait virer du groupe après l'élection de Kennedy parce que, contrairement à ce qu'il espérait, il n'avait pas pu entrer dans leur cercle politique. Du coup, il s'était recentré sur ses premiers amours : Giancana et consorts. La Mafia. En 1967, Kennedy était mort, Giancana en exil au Mexique, mais le crime, l'art et la politique se tenaient encore par la main pour chanter des chœurs endiablés. Ce soir-là, Vera avait improvisé un duo avec Shirley McLaine et servi de faire-valoir à Dean Martin, plus qu'éméché. Mémorable.

Et ce grand type brun aux yeux si clairs, au premier rang, qui ne la quittait pas des yeux. Attablé avec une bande d'affranchis forts en gueule. Lui ne parlait pas, buvait peu. Si on lui tapait sur l'épaule, il toisait son interlocuteur, sans un mot, et celui-ci retirait aussitôt sa main. Il ne saluait pas les gros bonnets avec servilité et n'était pas abject avec les serveuses. À la fin du show, elle avait rejoint Sammy Davis Jr qui lui tendait une coupe de champagne et le type était là. Sammy Davis avait fait les présentations : Vera Lopez. Joe Di Angelo.

Il était revenu quinze jours plus tard. Seul. En costume croisé

anthracite. Assis au premier rang, il fumait en la fixant avec intensité. Il l'écoutait et la regardait vraiment. Surpris lui-même d'être ainsi charmé. Un gangster à la gomme lançait des vannes obscènes. Joe l'avait dévisagé, le gros dur s'était tu. Joe faisait cet effet aux gens, malgré sa petite taille. Ils sentaient la glace qui coulait dans ses veines. Ils sentaient qu'il pouvait les tuer d'une chiquenaude.

Elle n'avait connu que des liaisons plus ou moins brutales. Il en avait marre des minettes qui s'offraient pour de la dope ou sur ordre. Trois mois plus tard, ils étaient mariés.

Elle fit claquer l'élastique de son sage slip beige. Terminé aussi les slips beiges. Vive le noir ! Dix ans à se terrer comme des lapins dans un terrier, Joe déguisé en vieux retraité anglais bougonnant, et elle en mamie pré-gâteuse, Hélène et Joe Robinson. Ça suffisait. Vera était de retour. Pour un dernier baroud d'honneur.

CHAPITRE 2

Elle avait dû s'assoupir. La nuit était tombée. Elle écarta les rideaux. Il ne pleuvait plus. Le vent balayait la plage, elle distinguait les crêtes blanches des vagues. Marée haute.

Pour récupérer le fric caché dans le bateau, il lui faudrait un plongeur-soudeur. Tu parles d'une discrétion. Joe avait toujours prévu de récupérer lui-même le magot. Comme quoi, on se croit malgré tout immortel. Bon, le magot, elle verrait plus tard.

Avant de s'allonger sur le lit moelleux, elle avait fait un tour dans les boutiques près de l'hôtel. Acheté un jean, un chemisier blanc passe-partout, un gilet gris en mohair et une paire de mocassins souples, confortables. Ainsi qu'un sac à main à bandoulière, un It bag en cuir brun où elle pouvait caser le pistolet. Et des gants très fins en suétone beige. Sans oublier l'indispensable imperméable léger, bleu marine. Elle s'habilla. Choisit une perruque auburn à la coupe discrète. Mit ses lentilles de contact sombres, plus de fausses lunettes de vue légèrement teintées. Ajusta son sonotone, un petit appareil quasi invisible. Imperméable, gants, parapluie. Une dame élégante et banale dans une ville remplie de dames élégantes. Et qui paraissait dix ans de moins que Mamie Hélène. Elle laissa le pistolet dans le coffre de la chambre. Les dames élégantes ne sortaient pas armées.

À la réception, la jeune fille avait été remplacée par un garçon souriant. Elle se présenta comme M^{rs} Sutter, la sœur de M^{rs} Donovan, et demanda une deuxième clé, que l'aimable jeune homme lui remit aussitôt. Comme il était loin le temps où il fallait remplir des fiches de police en France, présenter ses papiers à tout bout de champ. Une carte de crédit suffisait à vous ouvrir toutes les portes.

Elle décida d'aller dîner au casino, tout proche. Là, en revanche, il fallait montrer ses papiers. Elle ne pouvait pas se servir de son Casinopass, la carte de membre était établie à son nom habituel. Elle

sortit donc une des fausses cartes d'identité soigneusement élaborées par une filière de Joe à Amsterdam. M^{rs} Sutter, résidente du Québec, allait miser quelques billets. L'avantage du Québec, c'était de vous permettre de parler à la fois français et anglais, d'adopter beaucoup d'accents et de sortir quelques expressions pittoresques qui amusaient beaucoup les Français. Or, le rire entraîne toujours une baisse de vigilance.

Elle franchit le vaste hall d'entrée, jeta machinalement un coup d'œil vers le O'Sofa, le bar à la décoration baroque, puis dans la petite salle des machines à poker – une habitude : tout contrôler – et pénétra dans la grande salle des machines à sous. Elle avait gardé ses gants, ça ne choquerait pas, pas mal de femmes en portaient pour éviter le contact des jetons et des touches parfois poisseuses.

Il y avait du monde, de l'animation. Le joli décor familial l'apaisa. Brouhaha de conversations, cliquetis des machines à sous, musique ringarde. Ce n'était pas Vegas, certes, mais ça rappelait le bon temps. Elle s'installa à une table d'angle du Plaza Café, l'espace brasserie, et commanda un cheeseburger et une bière pression, histoire de rester dans la note mélancolique. Joe aimait bien venir dîner ici avec elle. Sa machine préférée, c'était la Playboy Platinum à deux euros le coup. Les six Playmates du bonus le faisaient sourire. Vera, elle, papillonnait de machine en machine, elle aimait celles qui tournaient vite et faisaient du bruit, comme la Fireball ou les Star Wars à jackpot progressif. Cinq mille deux cent quatre-vingt-douze euros en ce moment. Sans parler du Magic Jackpot Casino : des machines interconnectées entre cent casinos avec la possibilité de gagner un jackpot de plusieurs millions d'euros. En mai dernier, il était tombé à cinq millions et demi. Pas mal. *Mais impossible de le gagner, ma chère Vera, trop de problèmes pour toucher le gain avec ta fausse identité ! Non, il te faut une machine où tu perdes !*

Vera. Se réhabituer à son prénom. Se souvenir de Vera. De leur vie mouvementée.

Joe n'avait pas travaillé que pour la Mafia. Il avait aussi accompli des missions très officieuses pour le gouvernement. Des missions qui vous rapportaient beaucoup de fric, mais aucune reconnaissance. Au contraire. Joe était un homme doublement dangereux et les services secrets n'avaient pas pipé quand les flics l'avaient alpagué. C'est le fils Gioanni qui l'avait fait tomber, par jalousie, par malveillance. Un vrai con, le fils Gioanni, un psychopathe sadique. Joe était déjà en cavale à ce moment-là. Il avait refusé de buter les trois gosses et la femme de Gioanni, une bombasse blonde qui avait osé le quitter après qu'il lui ait une fois de trop brisé quelques côtes. Furieux, Gioanni avait balancé Joe aux fédéraux. Joe avait piqué le fric des Gioanni lors

d'une grosse transaction où il avait réussi à s'infiltrer. La CIA avait fermé sa gueule, comptant les coups. Une vraie valse à quatre temps. Quand les agents spéciaux du FBI l'avaient finalement serré, Joe avait tout balancé sur le clan Gioanni, en échange de leur immunité à Vera et à lui.

Direction la France. Nouvelles identités. Nouveau passé. Le fils Gioanni pourrissait en taule. Mais la famille avait le bras long et une mémoire de vieil éléphant. C'était pour ça que Joe avait voulu qu'ils soient prêts à ficher le camp à tout moment.

Elle fronça les sourcils. Les Devauchelle étaient-ils impliqués dans une guerre entre gangs ? Jean-Mi était dans la finance. Mais quel genre de finance ? Elle essaya de l'imaginer en *consigliere*. Ça expliquerait la violence de l'attaque. Jean-Mi avait-il essayé d'arnaquer un parrain français ? Ou pire, un parrain de la mafia russe ? On la disait très active, surtout dans le Sud-Est, il est vrai. Mais les tueurs se déplacent vite.

Elle avala la dernière bouchée de son hamburger, finit sa bière. Elle se sentait plus calme, malgré sa peur. Pourquoi ces gars s'acharneraient-ils sur elle ? Après tout, elle n'avait rien vu qui permette de remonter leur piste.

Et pourquoi avaient-ils éliminé tout le monde ?

Elle pianota sur la table, perplexe. Gioanni avait voulu effacer sa femme et ses propres enfants. Par haine. Laure Devauchelle avait-elle appartenu à quelqu'un d'autre avant Jean-Mi ? Quelqu'un de puissant et de rancunier ?

C'était exaspérant toutes ces questions sans réponse. Demain, elle louerait une voiture et elle partirait. Pas vers le sud. Trop prévisible, le Sud. Vers le nord. La Belgique. La Hollande. Le Danemark peut-être. Et même plus haut. Elle avait toujours rêvé de visiter la Laponie, mais Joe préférait les climats chauds. La Floride, les Bahamas. Le Cuba d'avant la révolution, que Vera n'avait pas connu. À l'époque, elle travaillait pour les frères Donogan, comme effeuilleuse dans un club miteux.

Elle avait toujours aimé chanter, même gosse. En faisant le ménage pendant que sa mère cuvait ses cuites. En livrant les journaux pour gagner de quoi s'acheter des sodas et des fringues. En traînant dans la rue pendant que sa mère ivre recevait ses clients sur leur canapé miteux. En faisant du stop, quand elle s'était barrée de chez elle à 15 ans pour découvrir le vaste monde et fuir la caravane pourrie.

C'était une des particularités de son numéro. Elle chantait vraiment, tout en ôtant ses gants, ses bas, etc. Des chansons sensuelles

et sexy. Les hommes aimaient sa voix un peu rauque à la Marlène Dietrich. Aujourd'hui, plus besoin de savoir chanter ou danser ou même quoi que ce soit. Il y avait des filles nues à tous les coins de rues, on était saturé d'images de femmes exhibant leurs mamelles siliconées et le reste. La petite Dita Von Teese avait trouvé le bon filon en reprenant les recettes du passé. Véra souriait quand elle voyait ses tenues rétro et sa lingerie années 50. Elle avait porté tout ça, et avec le même succès.

Tu écriras ta biographie plus tard. D'autant que ça n'intéresse personne. Has been, tu sais ce que ça veut dire ? Tu vas finir à la Ferme des Célébrités.

Elle saisit une cigarette, se rappela qu'on n'avait plus le droit de fumer. Dommage. Les volutes de fumée étaient indissociables de ses souvenirs. Cabarets, tapis de jeu, réunions très privées... Joe, lui, fumait le cigare. De gros machins de macho, cubains évidemment. Joe, Joe, Joe.

Elle soupira. En plus, elle avait fini toutes ses frites. Elle aurait dû se contenter de la salade. Les frites alourdissaient l'estomac comme le cerveau. En mission, on supprimait les frites, on mangeait léger pour bouger vite. Elle amorça le geste d'appeler le serveur pour commander un café. Se figea. Cheveux-Blonds coupés ras était planté au milieu du hall, examinant les machines. Il avait fourré sa casquette dans sa poche et mâchait un chewing-gum avec détermination. Mâchoire carrée, nez plat de boxeur, yeux bleus enfoncés sous les orbites. Stature de poids lourd, mains comme des battoirs. Une caricature de malfrat slave.

Il ne pouvait pas être sur ses traces. Impossible. Elle fit mine de se plonger dans l'étude de sa messagerie, l'observant du coin de l'œil. Il tira une liasse de billets de sa poche, en détacha cinquante euros qu'il introduisit dans une Neptune. Mauvais choix, les Neptune étaient très ennuyeuses. À chaque coup gagnant, ne serait-ce que pour cinq centimes, la voix électronique vous serinait que Neptune était le dieu de l'abondance. On avait très vite envie de l'assommer à coups de batte de baseball.

Elle profita de ce qu'il lui tournait le dos pour commander son café tout en examinant la salle à la recherche de son acolyte. Elle sentit son poulx s'accélérer. Il était là, elle reconnaissait le blouson en nylon. Il avait les cheveux châtain, coupés très court également. Un nez busqué. Les yeux bruns. Plus mince que Cheveux-Blonds. Mais tout aussi athlétique.

Il n'y avait pas de portillon électronique à l'entrée. Ils avaient donc pu entrer enfouraillés. Pas avec les fusils ayant servi au massacre,

certes, mais ils pouvaient avoir leur artillerie perso sur eux. *Plus personne ne dit « enfouraillé », ma vieille, ça date. Tu es bonne pour faire du strip intégral aux Noëls des maisons de retraite.*

Cheveux-Châtains pécha lui aussi cinquante euros dans la poche de son jean et s'installa devant une machine, une Star Wars tonitruante. Ces deux types avaient tué sept personnes cet après-midi même et venaient tranquillement jouer au casino. Et pas à la roulette ou au black-jack, non, aux machines à sous, comme le commun des mortels. Deux braves gars écoutant tintinnabuler leurs jetons. Pépères. Ils savaient qu'ils n'avaient laissé aucun indice. Sauf elle. Un témoin inattendu.

Elle se félicita d'avoir changé de look. Puis pensa soudain avec un frisson qu'elle pouvait tomber sur une connaissance. Sofia, par exemple, venait souvent passer la soirée ici. Et d'autres. D'autres visages familiers – pas des amis, ils n'en avaient pas – mais des relations, des commerçants. Elle entendait déjà la boulangère claironner « Mamie Hélène ! Comment allez-vous ? Vous êtes au courant pour les Devauchelle ? » Mais non, elle était méconnaissable. Mamie Hélène ne portait pas de gilet pure laine à cent cinquante euros, ni de vernis à ongles rouge sombre, ni des bracelets argentés. Quand même... elle aurait dû dîner dans sa chambre. Elle s'était bêtement mise en danger. Rouillée, elle était rouillée, voilà.

Comme pour confirmer ses craintes, elle repéra soudain Lignier, le pharmacien du quai, accompagné de Carole, sa compagne, sa préparatrice en pharmacie. Joe et elle se rendaient régulièrement à son officine pour leurs petits bobos. Le couple arpentait la salle, faisant son choix. Par hasard, le pharmacien balaya du regard l'espace restauration et il ne tiqua pas. Il ne l'avait pas reconnue. Bien. Test réussi. Elle souffla lentement.

« Tire-toi maintenant lui intimait la voix de Joe. Tu sais où sont les deux mecs, alors tire-toi. Va louer une bagnole et fous le camp. »

Et en même temps quelque chose la retenait. Le désir de savoir, de comprendre. Les deux tueurs attendaient peut-être quelqu'un.

« Curiosité mal placée. Fous le camp » ordonna Joe.

Mais elle ne l'écouta pas. Elle touilla longuement son café, tête baissée, les observant de sous sa frange. Un couple s'installa à côté d'elle. Lui un brun quelconque, à demi chauve, en parka bleu marine. Elle blonde, d'allure sportive, visage chevalin. Des Américains, qui bavardaient à tue-tête en parcourant leur guide Michelin. Elle se concentra sur les deux Russes. Ils jouaient, les yeux braqués sur les écrans colorés. Cheveux-Châtains avait déjà perdu cent euros. Cheveux-Blonds commençait à insulter sa machine à voix basse.

Les attitudes des joueurs variaient par rapport à ces robots électroniques. Certains les cajolaient, les caressaient, touchaient l'écran superstitieusement. D'autres, comme Cheveux-Blonds, les brutalisaient et les traitaient de tous les noms. Était-ce un écho de la manière dont ils se comportaient avec les femmes ? Non, ces dernières agissaient de même, alternant douceur et colère. Les machines exacerbaient l'émotivité des joueurs, révélant souvent leur face cachée.

« Pardon madame, connaissez-vous bien le casino ? »

Son voisin, le petit brun presque chauve, venait de lui adresser la parole dans un américain nasillard. Kansas ? Elle se tourna vers lui, l'air niais, secoua la tête.

« Excusez à nous, dit la femme laborieusement, vous ne pas parler anglais ? »

Véra fit signe que non, désolée.

« Vous savez s'il est besoin des jetons ? »

— Non, la plupart des machines acceptent directement les billets, des euros bien sûr. Sinon, vous avez des changeurs de monnaie là-bas... »

Elle lui avait répondu dans un français fluide et rapide. Elle avait suivi avec assiduité des cours sur Internet pendant les cinq premières années de leur installation. Elle ne parlait que français, même avec Joe, que ça exaspérait. Mais résultat, elle pouvait passer pour une autochtone.

La femme la remercia et se retourna vers son mari.

« C'est OK, elle pige que dalle », marmonna-t-elle, revenant à l'Américain.

Véra faillit sursauter, se reprit, fit mine de fouiller dans son sac. Actionna très discrètement la molette du sonotone, en fait un amplificateur de son ultraperformant.

« Mika est un vrai connard », disait la femme à voix basse, avec l'air de parler de la pluie et du beau temps.

Espérons que ce n'était pas leur meilleur ami.

« Comment a-t-il pu laisser filer cette bonne femme ? »

Coup au cœur, comme un coup de poignard. Avait-elle bien entendu ?! « Mika ». Ça sonnait russe, non ? « Laisser filer cette bonne femme »... Nom de Dieu ! Est-ce que... ? Impossible.

« Et la gosse ! enchaîna la femme. Heureusement, elle est débile. Elle ne sera d'aucune utilité aux flics. Mika a perdu la main, on

dirait. »

Vera déglutit, battit des paupières. « Flics ». « Gosse débile ». Gaëtane. Plus de doute possible. Elle était assise à moins d'un mètre de ceux qui la recherchaient. Ce type chauve, quelconque, ni gros ni maigre, et cette femme blonde, mince, les cheveux coupés au carré, aux dents proéminentes. Les complices des tueurs. Incroyable !

Elle sortit son agenda, le compulsa, sourcils froncés, apparemment absorbée par son planning. Sous le choc.

Ce couple banal était-il le commanditaire du massacre ?

« Gianfranco tenait beaucoup à ce que cette opération soit réussie », dit encore la blonde.

Gianfranco ? Comme dans Gianfranco Gioanni ? *Porca Madonna !* aurait dit Joe. Elle hallucinait ou quoi ? On lui avait servi un hamburger fourré au LSD ? *Plus personne ne prend de LSD, mamie. Les gosses doivent croire que c'est une marque de vitamine.*

« Pas de nom, murmura l'homme. Mika a fait ce qu'on lui avait dit de faire. On ne pouvait pas deviner que cette conne se trouverait là. »

Merci pour la conne.

Et là, sous ses yeux écarquillés, la femme sortit *son* portable, celui qu'elle avait balancé sous la voiture ! Elle ne rêvait pas. Elle reconnaissait bien la marque et la coque rose cabossée.

Reste maître de toi-même. Self-control. Breathe.

« Elle a essayé d'effacer les messages, lâcha la blonde, mais tu sais ce que c'est, ils sont juste compressés, on peut les retrouver facilement. »

Une technicienne. Avec l'explosion de la technologie, les techniciens pullulaient, de nos jours. Joe avait monté les trois quarts de ses opérations sans soutien informatique ou électronique. De sa retraite, il admirait l'ingéniosité et les possibilités des machines, mais se félicitait de ne pas devoir travailler avec les différents intervenants. Trop de monde. Joe était un solitaire.

« Et alors ? Qu'est-ce que tu as trouvé ? disait l'homme en réprimant un bâillement.

— Rien, fit la femme. Des commandes de gâteaux. Quelques mails échangés avec un certain Christian, genre "J'espère que vous allez bien et que vous avez beau temps" ».

Christian. Leur officier traitant en France. Chris O'Neal. Stationné à l'ambassade américaine à Paris. Vera ne l'avait jamais rencontré. C'était Joe qui était allé le voir. Deux fois seulement. Tous leurs

contacts se passaient par e-mails.

« J'ai du mal à l'identifier ce type, reprit la femme. On a essayé de le router sans succès. Comme s'il utilisait un anonymiseur.

— Des tas de gens s'en servent, pour le fun.

— Des tas de gens font des erreurs. Par paresse.

— Oh, lâche-moi !

— Et pourquoi n'a-t-elle pas couru au commissariat le plus proche ? s'obstina la femme. C'est pas logique.

— Arrête de te faire un film. Elle a eu peur, elle s'est enfuie. À cette heure-ci elle est sans doute à des centaines de bornes d'ici. Tout le monde regarde la télé, Sandra. Tout le monde sait que les flics ne peuvent pas empêcher les témoins gênants de se faire buter. »

Sandra. Blonde, Américaine, accent de New York. Très masculine sous son apparence BCBG.

« Une petite mamie qui fait des gâteaux... reprit-elle. Où veux-tu qu'elle se cache ?

— N'importe où. À Paris, par exemple. Andrei a retrouvé son portable à la gare. »

Andrei. C'était donc Cheveux-Châtains. Et Mika était Cheveux-Blonds.

« Tu as mis quelqu'un sur les traces de ce Christian ? reprit l'homme.

— À ton avis ? Ce que tu peux m'énervé, par moments, Jack !

— T'as tes règles ou quoi ?

— Pauvre con. »

Un tandem mal assorti. Sandra était du genre nerveuse, pète-sec, perfectionniste. Jack trop cool, trop mou. Jack finirait mal. Sandra finirait par l'éliminer sous un prétexte quelconque.

Chris O'Neal. Dans la panique, elle avait négligé ce recours. Il fallait qu'elle informe O'Neal de ce qui se passait. Elle avait bien sûr mémorisé le numéro de portable à n'utiliser qu'en cas d'extrême urgence et elle lui tapa un SMS pendant que le faux couple continuait à maugréer à côté d'elle.

« Temps couvert. »

Cela signifiait qu'elle était en danger. Ça rappelait un peu les fameux messages lancés à la BBC pendant la dernière guerre mondiale, à l'intention des résistants français. « Les carottes sont

cuites. » On pouvait le dire.

Elle regarda discrètement la salle, puis ses voisins. Les Russes secouaient leurs machines respectives comme deux singes acharnés sur des cocotiers, sans plus de succès. Lignier et son amie se faisaient plumer aux Diamonds.

À côté d'elle, Sandra faisait semblant de lire son guide. Jack, lui, pianotait sur un smartphone.

C'était le moment de partir. Et pourtant elle ne s'y résolvait pas. *Tu joues avec le feu, ma vieille. C'est vraiment stupide.*

Bzz.

Vibration du cellulaire contre sa cuisse. Elle consulta ostensiblement son appareil, en bourgeoise tranquille.

« OK, on va vous envoyer un taxi. »

Pour cela, il fallait qu'elle signale sa position. Il lui suffisait d'actionner l'option « service de localisation ». Un type des services secrets viendrait la réceptionner et l'emmènerait loin de Trouville et de ses bains de sang. Loin de ce dernier petit bout de vie avec Joe.

À côté d'elle, Jack continuait à tapoter sur son clavier sous le regard méprisant de Sandra.

Bzz.

« Le chauffeur s'appelle Jack. »

Jack. La coïncidence était marrante.

Bzz.

« Code d'identification JY3D07. »

Fin du message. Son voisin venait de relever la tête de son écran, se tournait vers Sandra. Encore une coïncidence. À moins que... Vera battit lentement des cils pendant que son cœur ratait, lui, un battement. Était-il possible que... Insensé ! Elle perdait la boule. Mais on aurait bel et bien dit que c'était ce Jack-là qui lui répondait !

Elle envoya « OK » et entendit vibrer l'appareil de Jack qui jeta un coup d'œil à l'écran.

Elle pressa calmement son index sur le point situé entre la racine du nez et les sourcils. Le troisième œil. Celui de l'apaisement et de la clairvoyance. *Reviens sur terre, c'est une pure coïncidence. Ouais, c'est ça...*

Jack pouvait-il être Jack ? En d'autres termes, l'acolyte de Sandra pouvait-il être un envoyé de Chris O'Neal ? Impossible. Chris ignorait ce qui était arrivé à Hélène Robinson/Vera Di Angelo.

Non ! Pas si son agent – Jack – s'était infiltré dans la bande Sandra/les Russes. Et l'avait informé qu'il y avait eu un bug lors de l'opération prévue. Un gros bug de 52 kilos et 62 ans.

Mais dans ce cas-là, O'Neal savait depuis plusieurs heures qu'elle était en danger. Pourquoi ne pas l'avoir exfiltrée plus tôt ? *Parce qu'il ne pouvait plus te joindre, vu que tu avais balancé ton téléphone.*

Elle essaya de revoir le déroulement des faits, en y plaçant un agent d'O'Neal. Pour une raison X, un Gianfranco (Gioanni ?) commandite le meurtre des Devauchelle. O'Neal a une taupe dans le clan, c'est Jack. Et il doit s'agir d'une mission sacrément importante pour qu'O'Neal laisse massacrer une famille entière.

Par un hasard aussi étonnant que malencontreux, Vera se retrouve au milieu de l'action. Poursuivie une fois de plus par Gioanni. O'Neal apprend ce qui s'est passé et décide d'utiliser Jack pour mettre Vera à l'abri.

Hmm. Pas très malin. Il aurait dû envoyer quelqu'un d'autre que son infiltré.

Elle cligna des yeux. Début de migraine sous l'effet de la tension nerveuse. Il lui fallait un autre café et une autre vie d'urgence.

Le serveur s'approcha mollement et prit sa commande ainsi que celles de Jack et Sandra. Deux bières pression. Ils se sourirent poliment. Vera carburait à plein régime. Elle n'allait pas taper : « Je suis au casino de Deauville. » Trop risqué. Il valait mieux opter pour un coin de rue tranquille. Et observer.

Guetter et anticiper. C'était le credo de Joe. Un exécutant doit planifier sa mission comme un joueur d'échecs, en prévoyant les mouvements de l'adversaire. La partie était dangereuse, mais stimulante. Elle hésita encore quelques secondes puis se lança.

« Deauville. Angle rue Edmond-Blanc et rue du Casino. Dans quinze minutes. »

Le doute n'était plus permis : Jack venait de saisir son téléphone où s'affichait un nouveau message. Le message de Vera sans aucun doute.

« Ça va, la correspondance ? »

Sandra toisait son collègue.

« Pourquoi ? Y a autre chose à faire ? À part garder l'œil sur les deux molosses ? » répondit-il avec flegme.

Il vida une bonne partie de sa bière d'une seule gorgée. Pas très consciencieux, ça. Sandra avait raison de le réprimander. Mais le type

était plus fin qu'il ne paraissait. La preuve : il donnait le change. Vera but une gorgée de café, trop amer. Elle se demandait pour quelle raison Sandra et ce Jack se trouvaient là. Les « deux molosses » devaient-ils leur remettre quelque chose ? Quelque chose récupéré chez les Devauchelle ? Pourquoi se retrouver dans un lieu public aussi fréquenté ? Puisqu'ils étaient en cheville, ils auraient dû se rejoindre dans un endroit discret.

Mais avaient-ils peur de se retrouver dans un endroit trop isolé ? Peur comme dans « on ne se fait pas vraiment confiance » ? Idiot, puisqu'ils bossaient tous pour ce Gianfranco. *Tu réfléchiras à tout ça quand tu seras en sécurité, ma grande.* Elle demanda l'addition, paya, et se dirigea vers une machine à dix centimes où elle mit vingt euros, qu'elle perdit rapidement. Elle soupira ostensiblement et entreprit de faire le tour de la salle à la recherche de la machine qui ferait sa fortune. Un bref coup d'œil dans son miroir de poche lui confirma que ni Jack ni Sandra ne s'intéressaient à ses pérégrinations.

Tiens, tiens, le nommé Mika avait laissé tomber ses rêves de jackpot et avait pris place à la table qu'elle venait de laisser. Vera consulta sa montre : il lui restait huit minutes avant son rendez-vous avec « Jack ». Le serveur apporta un coca zéro à Mika. Celui-ci ne parlait pas à ses voisins, regardait droit devant lui, genre le type qui médite sur sa guigne. Vera était sûre qu'en partant il allait laisser quelque chose sur la table ou sur la banquette. Un objet discret. Le but du contrat.

Qu'est-ce qui pouvait valoir la mort de toute une famille ? Des documents compromettants ? Devauchelle avait-il bossé pour Giovanni ? L'avait-il trahi ?

La coïncidence était tellement énorme : leurs propres voisins exécutés par Giovanni !

Plus que sept minutes. Jack venait de se lever. Il lâchait deux mots à sa coéquipière, se dirigeait vers l'escalier menant aux toilettes, au rez-de-chaussée. Vera connaissait bien les lieux. À côté des toilettes, il y avait l'entrée qui donnait rue du Casino. À la brasserie, Mika avait fini son coca, se levait sans un regard pour Sandra. Qui ramassait négligemment un paquet de cigarettes « oublié » sur la banquette.

Vera se rengorgea, elle ne s'était pas trompée, il y avait bien eu une livraison. Pas le temps d'en voir plus. Elle se dirigea à son tour vers les toilettes, puis obliqua vers la sortie arrière en prenant soin de rester cachée par les rangées de machines comme l'avait fait Jack. Elle passa devant la fille de la réception en détournant la tête, faisant mine de téléphoner. Personne près du sas vitré, mais des caméras. Donc tête baissée et fausse conversation animée. C'était l'ennui avec ce genre

d'endroits : on gardait toujours une trace de votre passage. La vidéo-surveillance, le pointage électronique, les vigiles... Les sociétés sécuritaires du XXI^e siècle compliquaient malencontreusement la vie des malfrats, sans pour autant faire baisser la délinquance. Certes, de jeunes et vaillants hackers autrichiens avaient trouvé le moyen de neutraliser des caméras de surveillance en réseau fermé en interceptant les images enregistrées, au moyen d'un récepteur satellite 1 GHz. Ils avaient même réussi, à l'aide d'un logiciel de reconnaissance faciale en temps réel et d'un laser, à trafiquer ces images en plaçant un bandeau rouge sur les yeux des personnes qui croisaient l'objectif. Mais cela impliquait une sacrée intendance.

Elle sortit sans se presser, l'air dégagé, remonta ses lunettes teintées sur son nez et ouvrit son parapluie. Il ne tombait que quelques gouttes, mais ça lui permettait de cacher son visage. Elle s'avança dans la rue du Casino – pas de Jack en vue – et au lieu de descendre la rue Blanc, la remonta et continua de marcher jusqu'à un immeuble doté d'un porche. Elle s'enfonça dans l'ombre, téléphone collé à l'oreille, mimant une conversation et faisant mine de chercher ses clés dans son sac. Là où autrefois il aurait fallu déployer des trésors d'ingéniosité pour justifier sa présence, téléphoner permettait aujourd'hui de stationner dans les endroits les plus improbables.

Jack était bien sûr déjà sur place, à 30 mètres d'elle. Il semblait moins voûté. Plus rapide. Concentré. Il balayait la chaussée et les trottoirs du regard, passa sans s'attarder sur la femme qui babillait, abritée sous un parapluie bleu marine. Il se posta à l'angle de la rue, les mains dans les poches de son sweat bleu marine.

Où était le véhicule qui devait emmener Vera vers la sécurité ? La Clio noire là-bas ? Un type était assis au volant, il fumait. Jack dépassa la Clio, leva la main. Le type mit le contact. Pas les phares, juste le contact.

Jack sortit son téléphone.

Bzz.

Elle devait écarter son appareil de son oreille pour lire le message. À l'instant où elle amorça le mouvement, elle comprit qu'elle s'était démasquée. Jack la regardait. La Clio se mit en route, au pas. Jack fit signe à Vera de venir. Elle se fit la réflexion qu'il était bien moins empoté que tout à l'heure. Normal, si c'était un infiltré. Elle descendit sur la chaussée, avança vers la Clio, tous les sens en alerte. Pas un piéton, pas une voiture.

Et si c'était O'Neal qui s'était fait infiltrer ?

Et si Jack travaillait vraiment pour Gioanni ?

Dans ce cas...

La Clio n'était plus qu'à 10 mètres. Brusque et violente accélération. Elle lui fonçait dessus. Et Vera se trouvait au milieu de la route, armée d'un parapluie. Pourquoi avait-elle laissé son flingue à l'hôtel, quelle vieille conne elle faisait ! Jack ne bougeait pas. Quelque chose pendait au bout de sa main droite. Au cas où le chauffeur la manqueraient. Elle roulait des yeux comme un cheval affolé. Un cheval aurait pu bondir. *Pas toi, ma vieille, pas à ton âge !*

Elle lança le parapluie ouvert droit devant elle et il atterrit sur le capot de la Clio, privant momentanément le conducteur de sa visibilité. Il freina d'instinct. Et tout compte fait, elle pouvait bondir. Par-dessus le capot d'une BMW. Le *plop* d'un silencieux traversa la nuit calme. Ce cher Jack... Pliée en deux, Vera entreprit de remonter la file de voitures en stationnement, vers l'angle de la rue du Casino et la sécurité de sa rotonde. Les *plops* se succédaient, de plus en plus proches. Une portière claqua. Le chauffeur s'en mêlait. Jack avait compris qu'elle n'était pas armée. Des pas sur le bitume. Ils se rapprochaient pour le coup de grâce.

Elle plongea une nouvelle fois sous l'arrière d'un véhicule en stationnement. La grande spécialité de Mamie Hélène. Ramper sous des bagnoles. Une jambe à hauteur de ses yeux. Des mocassins noirs. Le chauffeur. Elle avait l'impression de revivre la scène de la gare. Concentration. Action.

Elle empoigna la cheville, tira violemment. Surpris, le type perdit l'équilibre et ne put retenir une exclamation. Vera était en colère. Elle accentua sa torsion, prenant appui sur le bas de caisse, et lui brisa la cheville d'un coup sec. Il cria. Délicieuse musique.

Les pas de Jack, rapides, légers. Vera faucha l'autre cheville du chauffeur, déjà plié en deux et la brisa aussi pour faire bonne mesure. Il s'écroula face contre terre en rugissant, sans lâcher son flingue, hélas.

Jack-le-malin avait contourné la voiture pour la prendre à revers et, à l'instant où il s'accroupissait pour la canarder, Vera s'extirpait de sa cachette, frappait de toutes ses forces le chauffeur sous le menton, de la pointe du pied. Un coup sec qui fit crac. Dans le même mouvement, s'emparer du flingue.

Jack s'accroupit pour tirer sous la voiture. Les balles s'enfoncèrent dans le corps du chauffeur qui servait de bouclier à Vera et elle le sentit tressauter sous l'impact. Un temps de retard, Jackounet. Trop de bière ? Elle avait une arme, elle aussi maintenant. On allait jouer à deux, mon petit Jack.

La pluie avait repris. Froide. Insistante. Ils se tenaient de part et d'autre du véhicule, immobiles, haletants. Le premier qui bouge a perdu !

Des rires. Des gens sortaient du casino, échos de conversation. Pourvu qu'ils soient garés dans cette rue. Non, les voix s'éloignaient. Les pensées de Vera s'entrechoquaient comme des électrons libres. Jack avait menti à Sandra. Il jouait double jeu. Combien de temps pouvait-il rester absent sans que celle-ci se demande ce qu'il fabriquait ? Les cinq minutes habituelles pour un saut aux toilettes étaient révolues. Certes, Jack pouvait avoir la colique. Mais tout ce qui sortait de l'ordinaire serait frappé de suspicion. « Il doit rentrer, il doit rentrer maintenant », se répétait Vera comme un mantra. Et comment va-t-il s'y prendre ? *S'il prend le risque de se décoller de cette carrosserie, je lui flanque un pruneau dans la tête. Il va courir à quatre pattes. Ça lui fera les pieds. Il est peut-être déjà en train de s'éloigner ; tout doucement.* Vera ôta une des chaussures du mort et la lança sur la gauche.

Plop.

La vieille ruse avait réussi une fois de plus. D'après le son, le bras de Jack se trouvait près de la roue avant droite. Vera visualisa son plan. Une question de timing. C'était souvent une question de timing. Elle ôta l'autre chaussure du cadavre et la lança du côté opposé.

Plop.

Jack avait pivoté, une réaction immédiate. Et pendant qu'il se retournait pour faire feu sur le leurre, Vera avait roulé boulé sur le capot, le doigt pressant la gâchette. *Plop plop plop.* Les trois balles tirées au jugé s'enfoncèrent dans le dos de Jack. Il s'effondra, voulut se retourner, lever le bras. Vera posa le canon effilé sur son œil droit.

« Même pas en rêve, Jack. »

Du sang montait déjà à ses lèvres. Elle avait touché les poumons.

« Explique-moi », lança-t-elle.

Il essaya de ricaner.

« Tu travailles vraiment pour O'Neal ? » insista-t-elle.

Elle accentua la pression sur son œil. Il ne répondit pas. Il savait qu'il allait mourir. Que Vera n'appellerait pas d'ambulance. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire qu'elle le tue trois minutes plus tôt ?

« Pourquoi ? chuchota-t-elle. Je veux juste comprendre pourquoi.

— Trop compliqué... pas le temps... »

Il haletait.

« Ils ne savent pas que Mamie Hélène... la veuve de Di Angelo...

Gioanni...

— Gioanni est derrière tout ça ? »

Jack battit des paupières.

« Et le rapport avec Devauchelle ? »

— Compiqué... »

Klaxon. Déchirant la nuit. Une 306 Peugeot s'était engagée dans la rue et se trouvait bloquée derrière la Clio, toujours plantée au milieu de la chaussée. Klaxon, rageur, de nouveau. Portes qui claquent.

Une voix de femme :

« Mais... Kev' regarde, t'as vu ça, y un mec par terre, là... Monsieur, monsieur ! »

Vera vit que Jack essayait de parler, malgré le sang qui coulait à flot entre ses lèvres. Puis ses yeux se révoltèrent. Il était mort. Elle serra les poings de dépit. Juste au moment où il allait lui expliquer...

Dans la rue, le couple s'affolait, l'homme appelait les secours.

« Rentre dans la voiture, ma puce. Rentre, je te dis ! Putain, tu m'écoutes pour une fois ! »

Puce claqua la porte, rageuse. Vera ramassa son sac et s'éloigna, courbée en deux. Inutile de se faire remarquer et de devoir descendre un petit couple innocent.

Nom de Dieu ! Là, en face, près du réverbère. Andrei ! Andrei qui venait aux nouvelles. Il avait dû comprendre que Jack était sorti et il rappliquait, prêt à mordre. Il n'avait pas vu Vera. Pas encore. Elle dissimula le flingue sous son sac en bandoulière, main sur la crosse, puis se redressa. Toujours surprendre.

« Monsieur, monsieur, le héla-t-elle, vous êtes médecin ? »

Andrei grogna quelque chose d'inintelligible.

« Il y a un blessé, il faut chercher de l'aide. »

Un « va te faire foutre » russe résonna dans la rue calme.

Andrei tournait les talons, traversait pour emprunter une perpendiculaire. Vera lui emboîta le pas.

Andrei accéléra. Ils étaient sortis du cercle de lumière du lampadaire. Puce et Kev' ne les voyaient plus.

« Jack est mort », lui jeta-t-elle.

Il freina net et se retourna, arme au bout des doigts, d'un geste coulé digne d'un western. Impeccable. Mais une fraction de seconde trop tard.

Plop. La balle de Vera l'atteignit entre les deux yeux. Elle ressortit par l'arrière de son crâne et un bon morceau de cervelle atterrit sur la vitre d'une Mégane verte. Désolé, Andrei, mais elle avait eu le meilleur des professeurs. Il faut dire qu'elle s'était montrée excellente élève, pleine de dispositions. Avant sa carrière de strip-teaseuse, Vera avait bourlingué dans le music-hall, les spectacles itinérants. Elle savait jongler, lancer des couteaux, se contorsionner... Une artiste complète.

Elle enjamba Andrei, avançant rapidement tout en essuyant la crosse de l'arme avec une des lingettes désinfectantes du casino. Puis elle la jeta dans une poubelle. Pas le temps pour le tri sélectif.

Elle revint sur ses pas par un autre itinéraire. La marquise du casino était à présent éteinte. Une pancarte indiquait qu'il fallait emprunter l'entrée face à la mer. Sirène d'ambulance, éclats bleutés de gyrophares éclaboussant les murs. Vera fit le grand tour. La rue était déserte. Elle se planta devant une vitrine, ôta rapidement sa perruque et ses lentilles qu'elle fourra dans son sac à main, changea de lunettes et se coiffa d'un foulard Hermès. Exit M^{rs} Sutter. Merci la mode des It bags géants, tout ça aurait été impossible avec les minuscules sacs à main des années 60. Elle paracheva sa transformation en se fourrant deux boules de latex dans les joues, calées contre les gencives du bas, ce qui lui donnait l'air d'un hamster, sans pouvoir s'empêcher de penser à Marlon Brando dans *Le Parrain*, leur film préféré à Joe et elle. Ils le regardaient en se tenant la main. Ça le rendait tout tendre, ce vieux crocodile de Joe.

Elle repassa devant le Normandy en trotinant, à cause du crachin, grimpa de nouveau les escaliers, son imperméable sur le bras, présenta sa seconde carte d'identité à un jeune homme indifférent.

Drôle de sensation de se retrouver dans ce décor familier, au milieu du bruissement des machines à sous, du cliquetis des jetons, des joueurs concentrés, comme si elle s'était juste absentée pendant l'entracte. *Entracte mortel*, le film du jour. Logique pour un vendredi 13. Elle repéra Mika, planté en haut des marches de l'escalier qui menait aux toilettes.

Ça commençait à bouger, et pas comme ils l'avaient prévu.

CHAPITRE 3

Vera papillonnait d'une machine à l'autre, sourire aux lèvres. Sandra semblait très nerveuse, elle ne cessait de consulter sa montre. Mika était remonté des toilettes, l'air furibard, et s'était installé devant une rangée de machines rutilantes au look et aux jeux inspirés des *Dents de la Mer*. Il martelait les touches de sa Jaws à l'obsédante musique et ne cessait de jeter des coups d'œil furtifs en tous sens.

Vera s'installa à une Jaws sur la même rangée que la sienne. Le coup de la lettre cachée d'Edgar Poe : on ne voyait pas ce qu'on avait sous les yeux. Les Jaws étaient très bruyantes, les animations superbes. Un écran vidéo montrait une cloche, des barils de pétrole, une plateforme secouée par une mer grise. La cloche d'alerte tintait, les vagues martelaient la plateforme, et ça devait être la même chose dans la tête de Mika. Angoisse et grisaille.

Mika s'agita une fois de plus sur son tabouret. Où était passé Jack ? Ce salopard s'était apparemment barré. Pourquoi ? Et Andrei ? Cela faisait dix minutes qu'Andrei et lui auraient dû être partis d'ici. Dix minutes de retard sur le timing. Dix minutes de trop. Andrei lui avait envoyé un SMS : « Jack est sorti, je vais voir. » Stupide. Ce que Jack traficotait en douce, ce n'était pas leurs oignons. Ils avaient palpé le fric, exécuté la mission, livré la commande, point barre. Inutile de s'impliquer plus avant. Mais il fallait toujours qu'Andrei se mêle de tout. Et maintenant, il ne revenait pas. Dans quoi Jack l'avait-il embarqué ? Sandra semblait sur des charbons ardents. Une gonzesse étrange, Sandra. Mignonne, mais il ne la sauterait pas, même gratis. Il aurait l'impression de baiser avec un logiciel. Lui il aimait les filles simples, limite connes, qui riaient et buvaient du champagne et de la vodka en faisant tourner leurs longs cheveux blonds. Des filles douces. Qui ne prenaient pas la tête. Des bimbos en paréo.

Il sentit ses mâchoires se crispier. Les flics pouvaient-ils être

remontés jusqu'à eux ?

Impossible. Mais alors quoi ? Qui ? *Der'mo* (5) ! On ne pouvait même pas fumer ! Ras le bol aussi de la France, un pays de petits vieux en train de compter leurs fruits et légumes en faisant des stocks de médicaments. Des libertins qui viraient puritains. Un très mauvais dérapage.

La sonnerie annonçant le bonus se déclencha sur la machine de la bonne femme du bout de la rangée et elle tressaillit de plaisir en voyant la gueule du requin s'afficher en grand, béante. Chaque dent représentait un nombre de crédits. Il fallait les toucher jusqu'à ce que les mâchoires se referment d'un coup, crac ! La femme gloussa quand la gueule numérique fit mine de lui avaler la main.

Mika soupira. Il ne pouvait pas rester plus longtemps. Quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas logique, mais pourtant c'était le cas. Son instinct lui soufflait de foutre le camp. Tout de suite.

Le tueur joua ses derniers crédits deux cents par deux cents pour aller plus vite, puis se leva.

Vera fit tomber les siens, les fourra dans le gobelet dont elle avait pris la précaution de se munir. Sans un regard pour Sandra, Mika, d'un pas léger de gorille, se dirigea vers la sortie.

Vera ricana. Il avait compris que quelque chose clochait. Sandra, très inquiète, s'était levée elle aussi.

Sandra s'était levée. Il n'y avait rien de vraiment alarmant encore, mais tout son sonar interne lui disait de foutre le camp. L'absence prolongée de Jack n'était pas normale. Où était-il passé ? Et Andrei ? Elle l'avait vu partir lui aussi vers les toilettes. Qu'est-ce que ces deux-là mijotaient ?

Vera observait. Ce qui était savoureux, c'est qu'ils ne pouvaient pas comprendre.

Sandra était debout. Elle hésitait à prendre la parka que Jack avait laissée sur le dossier de sa chaise. Elle se décida. Elle était dressée à ne jamais laisser aucune trace de son passage. Et de même, Mika et Andrei n'avaient laissé aucun indice aux Roches Fleuries. Il était donc impossible que les flics les aient pistés jusqu'ici. Mais dans ce cas que se passait-il ? Son cœur s'emballa : quelqu'un les avait donnés. Mais

les flics n'agissaient pas comme ça, en sourdine. Et puis, Jack était parti aux toilettes de son propre chef. Important, ça. Qui l'attendait en bas ? Pouvait-on envisager une trahison ? Jack et Andrei auraient filé en douce après les avoir vendus ? À qui ? Ou pire encore – le cœur de Sandra se serra – agissaient-ils sur ordre de Gioanni ?

Sandra et Mika, les deux pions sacrifiés ?

Vera la suivait des yeux. Elle imaginait bien son cerveau de prédateur tourner à plein régime. Jack devenait le maillon faible, celui qui les avait vendus. Et Andrei ? Un complice du traître ? Une victime ? Elle imagina la tête de Mika quand il allait voir la police, l'ambulance, les cadavres. *Faudra rameuter tous tes neurones mon gars pour y piger quelque chose. Qui les a butés et pourquoi ?* Pas une seconde, pas une seule seconde, ils ne penseraient à Mamie Hélène.

Elle n'aurait pas dû jeter le flingue dans la poubelle. Elle les aurait éliminés, Sandra et Mika, là, dans la foulée. Plus de concurrents, partie gagnée, *game over*. Mais Gioanni aurait envoyé une autre escouade. Impossible de tolérer qu'on dégomme sa fine équipe comme des canards en plastique au stand de tir.

Gioanni. C'est lui que Joe aurait dû buter avant que les feds le mettent à l'abri entre quatre murs. Il était trop loin pour Vera, inaccessible dans sa cellule de luxe.

Gioanni. Devauchelle. Jack. Chris O'Neal. L'appel d'urgence destiné à Chris avait abouti sur le portable de Jack. Vraiment curieux.

Sandra traversait la salle, le hall, remontait la fermeture éclair de son léger manteau de pluie. Descendait le bel escalier, saluait le portier, lequel ne lui répondait pas, en pleine discussion avec la fille du vestiaire accourue sur le pas de la porte tournante. Il lui montrait le coin de la rue, gesticulait. Sandra pâlit, rabattit le capuchon en nylon noir brillant sur sa tête, bien qu'il ne tombât que quelques gouttes, et se dirigea résolument vers l'éclat des gyrophares. Vera, quasi sur ses talons, déboucha à son tour sur le boulevard Cornuché.

De rares badauds s'étaient agglutinés près des rubans tendus par la police. Périmètre de sécurité, bandes jaunes, lampes torches, agitation. Sandra ralentit à peine en voyant deux corps scellés dans leur housse en plastique être chargés dans une ambulance. *Et oui ma jolie, c'est bien ce que tu penses !* Sandra devait croire que le deuxième sac contenait Andrei, elle ne pouvait pas deviner que c'était l'acolyte de Jack, se dit Vera tout en remontant la rue à la suite de la jeune femme. Elle devait cogiter, affolée. Les techniciens étaient fortiches pour planifier,

décoder, ordonner, mais souvent dépassés et maladroits dans l'action directe.

Les agents en tenue tenaient les passants à l'écart. Vera reconnut Kev' et Puce, en grande discussion avec un gros policier en civil, très énervé. Elle détourna un peu la tête, le col de son gilet relevé. La Clio qui avait voulu l'écraser bloquait toujours la route, devant celle du jeune couple.

Son parapluie. Il gisait dans le caniveau, les baleines tordues. Quelqu'un ferait-il la relation entre le parapluie et le véhicule stoppé ? Peu probable. Deux autres inspecteurs – lieutenants, on disait lieutenants, comme aux États-Unis – discutaient en clopant. Un homme en blouson de cuir, dans la cinquantaine, au visage buriné – Mister Classic – et un jeune, mince, crâne rasé, une allure de taulard – Mister « Prison Break ».

« Une tuerie, je te dis ! Les mecs ont été exécutés, ça pue le règlement de compte, lança Prison Break.

— Ça, plus les Roches Fleuries, ça fait beaucoup pour la journée. Du jamais vu en trente ans, répondit Mister Classic. J'espère qu'il n'y pas de rapport entre les deux, sinon on va être mal, très mal. »

Du coin de la rue, deux brancardiers revenaient avec une civière sur laquelle était étendu un homme. On ne lui avait pas encore recouvert le visage. C'était Andrei.

Sandra ralentit un peu, comme il était normal pour une personne voyant un mort passer, dans un contexte de violence urbaine. Vera ralentit aussi.

Sandra avait l'impression d'avoir reçu un coup de poing au plexus. Andrei, mort ! Jack certainement aussi, là-bas dans cette housse. Ainsi qu'un inconnu. Que se passait-il ? Elle serra le poing sur l'objet dans sa paume, au fond de sa poche. Il lui fallait de toute urgence contacter Rocco, le bras droit de Gioanni. Elle avait ce que le big boss voulait. Il n'y avait aucune raison que ce psychopathe la fasse exécuter. Et Mika ? Mika faisait-il partie du complot ? Sandra frissonna. Elle ne comprenait plus rien à l'intrigue. Un scénariste fou s'en était emparé ! Ce cinglé de Gioanni avait programmé ça un vendredi 13 et ça leur revenait en pleine gueule.

Où était passé Mika ? se demandait Vera au même moment. Sandra allait-elle le rejoindre ?

« Circulez, s'il vous plaît, lança un jeune flic, vous gênez les

secours. »

T'inquiète pas jeune homme, aucun de tes macchabées n'a besoin de secours.

Sandra traversa, remonta la rue en direction du cinéma Le Morny. Vera marchait derrière elle, tripotant une fois de plus son portable. Incroyable ce que ça pouvait vous occuper les mains et servir de couverture ces petits machins. D'autres gens téléphonaient, s'interpellaient. On lisait la stupeur, l'incrédulité sur les visages. La guerre des gangs à Deauville ! Des tueurs fous à Trouville ! *Bienvenue chez les gangch'tis*, le nouveau film qui fait rage...

Sandra s'approchait d'un véhicule de location, une C1 grise, s'y engouffrait, claquait la portière. Vera vit que la jeune femme consultait son téléphone, l'écran éclairé luisait dans la nuit. Si Sandra démarrait, elle ne pourrait pas la suivre. Mue par l'instinct, elle sortit sa lime à ongle de son sac et la fit glisser entre son index et son médium avant de se porter à sa hauteur. Là, elle toqua à la vitre. Sandra sursauta puis son regard exprima la perplexité en voyant une banale dame d'un certain âge.

Vera misait sur le fait qu'elle ne se méfiait pas d'elle, et que les flics alentour éloignaient l'idée d'une attaque impromptue.

Elle avait raison, car Sandra baissa sa vitre. Comme quoi la logique n'est pas la meilleure des protections. Avant même qu'elle ait fini de dire : « Qu'est-ce que vous voulez ? », Vera l'avait attrapée par la nuque et la pointe aiguë de la lime entraînait en contact avec la paupière de l'œil droit d'une Sandra tétanisée.

« Pas un geste ou je te crève l'œil, murmura Vera en anglais.

— Qui êtes-vous ? balbutia Sandra.

— C'est moi qui pose les questions. Qui es-tu, toi ? Et pourquoi les Devauchelle ? »

Sandra ne répondit pas. Elle devait carburer à plein régime.

« Trois secondes, dit Vera d'une voix calme. D'abord l'œil droit, après le gauche.

— Vous êtes cinglée, c'est bourré de flics !

— Et alors ? Deux copines qui discutent, ils n'en ont rien à foutre. Les trois cadavres que je leur ai fournis les occupent suffisamment. »

Sandra déglutit.

Le vacarme de la dépanneuse arrivée pour évacuer la Clio obligeait Vera à parler plus fort :

« Maintenant, je veux mes réponses. Pourquoi les Devauchelle ? »

Elle accentua sa pression sur la lime, vit une perle de sang apparaître sur la paupière fardée.

« Parce que... commença Sandra avec précipitation, parce que...

— Parce que quoi ? » s'impatienta Vera, gênée par le bruit de la dépanneuse.

Sandra cligna de l'œil gauche et tressauta. Vera fronça les sourcils. C'était quoi, ce cirque ? Sandra toussa et un flot de sang jaillit de sa bouche. Du sang...

Vera se baissa instantanément et s'accroupit contre la roue avant. La seconde balle siffla à ses oreilles avant d'aller se perdre dans les frondaisons d'une villa. La dépanneuse s'était tue. Elle vit la portière passager entrouverte, entendit des pas légers, précipités. Mika ? Elle se releva lentement, consciente que les flics n'étaient qu'à 50 mètres, et se plaça délibérément au milieu de la rue, dans la lueur des lampadaires. Qui que ce soit, il ne pourrait pas la flinguer sans attirer l'attention.

Les épaules crispées, elle attendit quelques secondes. Elle jouait sa vie.

Rien.

Elle se détendit. « Qui que ce soit » s'était sauvé. Que faire à présent ? Sandra était affalée sur le siège, les yeux révulsés. La balle avait fait un gros trou à la base de la nuque, faisant apparaître cervelle et esquilles d'os, incongrus dans le carré de cheveux blonds soyeux. Vera passa le bras par la fenêtre, ouvrit la portière et poussa le corps de Sandra sur le plancher. Elle s'installa à sa place en fredonnant, tourna la clé de contact et démarra, s'enfonçant dans les rues paisibles de la petite ville, le corps encore chaud tassé contre sa cuisse.

Ses pensées roulaient au hasard, tout comme elle. Pourquoi Mika – si c'était bien lui – avait-il liquidé Sandra ? Était-ce prévu d'avance ou avait-il improvisé ? Elle sentit quelque chose de gluant sur sa cheville. Du sang qui avait coulé de la bouche de Sandra. *Disgusting !*

Six morts en début d'après-midi. Quatre en fin de soirée. Total dix pour la journée. Impressionnant après dix ans de balades à marée basse et de petits gâteaux. Une vraie hécatombe digne d'un vendredi 13. *Freaky Friday*, jura-t-elle à voix basse. Même Stephen King avait peur des vendredis 13.

Les flics, eux, devaient être affolés. *Toi aussi, ma vieille, tu devrais t'affoler. Tu conduis une bagnole louée avec un cadavre à l'intérieur. Tout le monde s'entretue sans raison apparente. Chris O'Neal n'est plus un contact sûr. Tes chances de survie à 48 heures semblent assez*

compromises. À moins que... à moins que ce coup de pied dans la fourmilière n'oblige Mika à prendre le large et Gioanni à calmer le jeu. Après tout, ce qu'il voulait, c'était ce que Mika avait remis à Sandra, caché dans le paquet de clopes.

Le paquet de clopes.

Vera pila et se rangea contre le trottoir, dans l'ombre. Une petite rue déserte. Quelques villas, volets clos. Parfait.

Le paquet de dopes. Sandra. Elle se pencha par-dessus le cadavre de la jeune femme pour chercher son sac à main. Rien sur le tapis de sol. Malgré sa répugnance, elle souleva légèrement le corps avachi. Rien dessous. Mika l'avait flinguée et avait embarqué le sac ! Voilà ce qu'il était venu récupérer, le sac à main de Sandra et le paquet de clopes. Vera jura dans l'obscurité. Puis reprit espoir. Sandra n'était pas le genre à fourrer un objet important dans un sac à main. Sandra était très « jugulaire-jugulaire ». Et donc...

Elle retourna le corps, évitant de regarder les yeux bleus et vides, à demi révoltés. L'absence de regard des morts, elle n'avait jamais pu s'y faire. La chair, froide, chaude, inerte, ça passait. La raideur, l'odeur même... Mais ces yeux de poupée ou d'ours en peluche fixant le néant... Brr. Un des bras de Sandra retomba lourdement, main ouverte. Elle portait toujours son léger manteau. Vera fouilla les poches. Un stylobille, un paquet de Kleenex, un plan détaillé des environs, des horaires de train Paris-Deauville, un trousseau avec trois clés plates, un lecteur MP3. Et là, sous ses doigts, l'étui cartonné, avec la mention « fumer tue ». Pour une fois, c'était indéniable.

Elle le posa sur ses genoux. Elle n'avait pas allumé le plafonnier et s'éclaira à l'aide de son smartphone.

Le paquet contenait une dizaine de cigarettes et une clé USB.

Il lui fallait un ordinateur. Se rendre dans un cybercafé demain à la première heure. Elle n'était pas championne en informatique, mais tout de même capable de lire une clé qui avait causé la mort de toute une famille. Et si c'était juste le film des événements ? *Souvenir de notre virée en France* à l'attention de Gioanni ? *Basta* avec les questions oiseuses, elle saurait demain. En attendant, se préoccuper de ici et maintenant. La clé gris argent était attachée à un cordon et elle la suspendit à son cou. Puis elle entreprit de fouiller la voiture. La boîte à gants ne contenait que les papiers de location au nom de Jack Rider. Elle nota le numéro de permis de conduire international que Jack avait fourni. Sans doute bidon, mais bon...

Cela faisait presque dix minutes qu'elle était stationnée là. Elle démarra et alla se garer 500 mètres plus loin, dans une petite rue

perpendiculaire à la grève, et descendit pour inspecter le coffre. Totalement vide hormis les gilets jaunes obligatoires, un parapluie pliant, un étui à cartes routières de l'Europe. Elle réintégra l'habitacle. Rien sur la banquette arrière ni sous les sièges. Soit ils étaient venus sans bagages, juste pour la journée, soit ils logeaient quelque part. Elle ramassa la parka de Jack jetée sur le siège arrière et la fouilla. Des tickets de métro parisien, cinquante euros en billets de dix, un stylobille, des chewing-gums. Elle la roula en boule et alla la jeter dans le container le plus proche, avant de revenir s'asseoir dans la voiture.

La pluie s'était remise à tomber, tambourinait sur le toit, inondait les vitres et le pare-brise, rendant l'intérieur invisible. Parfait.

Elle jeta un regard las à Sandra, tassée sur le siège passager, avec son trou béant à la base du crâne. D'ici quelques heures, elle serait raide comme un bout de bois. Vera examina une nouvelle fois soigneusement le cadavre. Pas de ceinture à billets, pas de poche secrète, pas de doublure bourrée de microfilms ni de semelles truquées, pas le moindre gadget à la James Bond. Les gens n'avaient plus d'imagination.

Elle prit dans son sac plusieurs sachets de lingettes parfumées offertes par le casino afin de nettoyer le volant et tout ce qu'elle avait touché. C'était sommaire, mais vu qu'elle n'avait pas ôté ses gants, ça suffirait amplement. Elle remit les sachets déchirés et les lingettes souillées dans son sac. Elle les jetterait plus loin.

Elle descendit, prit le parapluie dans le coffre puis verrouilla les portes et s'éloigna d'un bon pas sous l'averse. Le climat de Deauville est si tonique ! Mais fâcheusement délétère ces dernières 24 heures...

Elle emprunta un itinéraire détourné et ne croisa quasiment personne. Une fois dans sa chambre, elle se fit couler un bain moussant. Pendant que la baignoire se remplissait, elle se pencha sur le lavabo et changea une nouvelle fois de couleur de cheveux et de coiffure, pour redevenir M^{rs} Donovan. M^{rs} Donovan ne s'était jamais rendue au casino.

Une fois plongée dans l'eau chaude et parfumée, elle essaya de se détendre, mais elle sentait encore l'adrénaline circuler dans ses veines. La surprise conjuguée à la peur, au stress, à l'action, à la mort, concoctait un cocktail détonnant qui, loin de l'assommer, la maintenait à un seuil de vigilance aiguë. Elle n'éprouvait ni fatigue ni sommeil. Elle se rendit compte qu'elle serrait les mâchoires et que ses muscles étaient crispés, et se força à respirer lentement pour se détendre, fixant un point dans le vide. Son corps n'était plus une machine de première jeunesse, il ne fallait pas qu'elle consomme trop

de carburant sous peine de tomber en panne.

« Mrs Donovan » sortit du bain un peu plus relaxée, rafla une mignonnette de vodka dans le minibar et se mit au lit devant la télé. Pas de flash spécial, juste des séries policières qui se répétaient sur diverses chaînes, alignant les clichés. Mais il fallait dire à leur décharge que la vie des truands n'était qu'une série de clichés. Elle zappa jusqu'à tomber sur la chaîne des sports, la préférée de Joe. Quand il lui manquait trop, elle se plantait face à l'écran et absorbait aussi bien du hockey sur glace que le championnat du monde de billard à trois bandes.

Ce soir, c'était compétition de bras de fer. Débauche de biceps saillants. Parfait pour méditer. Avec le secours de la vodka. Une deuxième mignonnette ne serait pas de trop. Après tout, elle venait de tuer trois personnes ce soir. Elle ne prenait pas ça à la légère. Tuer n'était pas amusant. C'était un acte stressant. Mais elle n'en concevait pas spécialement de remords. Dans ce genre de métier à risques, chacun prenait ses responsabilités. Joe lui avait appris à n'avoir ni haine ni mépris pour les cibles. C'était juste la guerre, avec son lot de destins entremêlés. Elle comptait sur ses doigts : Jack, le chauffeur, Andrei, Sandra. Il ne restait plus grand monde à ses trousses. Un seul challenger : Mika. Et peut-être avait-il pris le large. Biche traquée à 13 heures, Diane Chasseresse à 23 heures. Belle transformation.

Demain, elle se rendrait dans un cybercafé pour lire la clé USB. Et puis elle mettrait les voiles, elle aussi. Se ferait oublier. Reviendrait plus tard pour récupérer l'argent enfoui dans la quille du Vendredi. *Les Robinson et vendredi 13. Stop ! Les vendredis 13 ne sont pas plus dangereux que les autres, le hasard se fout des dates. Et le destin ? Il n'y a pas de destin. Juste des croisements d'aléas. Trop vertigineux d'imaginer que le destin de Sandra et de Jack aient pu être de se faire tuer par moi ce soir. Parce que ça impliquerait que le destin des Devauchelle était de mourir pour que je puisse assister à leur exécution et me faire poursuivre et qu'en suivant ce genre de bout de ficelle de raisonnement on remonte très vite à la création du monde. Donc stop !*

Elle finit la deuxième mignonnette, prit son demi-comprimé contre l'hypertension, nettoya ses lunettes et éteignit la télé. Elle n'arrivait pas à s'endormir avec un bruit de fond. Il fallait qu'elle puisse entendre tout ce qui se passait alentour. Une habitude partagée avec Joe. Il disait en riant que c'était comme s'ils veillaient l'un sur l'autre et montaient la garde chacun leur tour. Elle était seule à veiller sur elle-même à présent. Joe était aussi mort que Jack ou Andrei.

Elle posa sur ses yeux fatigués deux cotons démaquillants imbibés d'eau de bleuet et entreprit de dormir.

Un mouton, deux moutons, trois moutons, c'était encore avec ces bons vieux moutons qu'on faisait les meilleures soupes, heu non... rêves.

CHAPITRE 4

Pluie ? Pas pluie ? Le ciel hésitait. Nuages bas et gris d'un côté, ciel bleu et bourrasques de l'autre. La mer tirait sur le vert foncé, hérissée de courtes crêtes blanches. Vera mit la télé en route pour suivre les infos et commanda deux petits déjeuners, pour M^{rs} Donovan et sa sœur, laquelle se trouvait sous la douche – on entendait l'eau couler – quand la femme de chambre toqua à la porte. Elle vida le pot de café supplémentaire dans le lavabo, grignota deux croissants, salit le couteau à beurre de « sa sœur imaginaire » et tacha sa tasse de rouge à lèvres. Puis elle déplia enfin le quotidien posé en travers du plateau et entreprit de l'éplucher tout en sirotant son café noir. Le titre faisait la une. Un grand bandeau surmontant une photo de voiture de police toutes portières ouvertes : « Règlement de comptes à Deauville ? Trois morts ! »

Elle alla aux pages régionales où continuait l'article : « Dans la soirée d'hier, trois hommes ont été assassinés près du casino. Deux d'entre eux ont été victimes de la même arme à feu, le troisième a eu les chevilles et la nuque brisées. Aucun ne portait de papiers d'identité. Le ou les tueurs leur ont-ils dérobé leurs portefeuilles ? Une source proche de l'enquête nous confie : "Pour l'instant nous ne disposons d'aucun élément permettant d'identifier les victimes." »

Pas plus que leur meurtrier, semble-t-il. Étrange coïncidence, une femme a été découverte à 500 mètres de là, dans une voiture de location, tuée d'une balle dans la nuque, balle de calibre différent de celles ayant causé la mort des deux hommes. La boîte à gants ne contenait qu'un permis de conduire au nom d'un certain Jack Rider. L'inconnue ne portait elle non plus aucun document sur elle. Cette macabre découverte mène à quatre le nombre de personnes assassinées en une seule soirée ! Ces événements font suite à l'effroyable tuerie perpétrée hier après-midi dans la belle propriété des

Roches Fleuries, sur les hauteurs de Trouville. Les deux drames peuvent-ils être liés ? La police se refuse pour l'instant à toute interprétation hâtive et à tout commentaire. »

La population devait frémir. La guerre des gangs c'était Marseille, la Corse, Nice, pas la Normandie que diable ! Dans un encadré, on trouvait l'interview du retraité qui avait découvert Sandra en promenant sa chienne :

« C'est Tara qui m'a alerté, elle ne cessait pas de gémir en reniflant la portière. La pauvre femme était affalée sur le siège, le regard fixe, couverte de sang. J'ai tout de suite vu qu'elle était morte ! »

Photo de Tara, un petit fox-terrier à l'air effronté, et du retraité, un petit terrien à l'air réjoui de se trouver au cœur des événements.

Kev' et Puce étaient simplement cités comme les personnes ayant appelé la police, sans que leur identité soit déclinée. Vera se dit que les flics prenaient des précautions. Le ou les assassins étaient toujours dans la nature.

« Nous n'avons vu personne dans la rue, sauf une dame âgée qui s'éloignait et quelques passants au loin déclarait "le témoin". L'homme gisait par terre dans une mare de sang. Nous nous sommes enfermés dans la 306, et on a baissé la tête, au cas où les tueurs seraient encore dans le coin. »

Ça ne vous aurait pas protégé beaucoup, mes chéris.

« Ce sont les flics qui ont trouvé le deuxième bonhomme couché derrière une voiture, puis le troisième un peu plus loin. C'était horrible. » ajoutait « la compagne du témoin ».

N'exagérons rien, mes biquets. Vous n'avez pas connu les règlements de comptes à Chicago ou dans le Bronx. Sans parler des quelques missions de Joe contre les cartels colombiens.

Vera relut l'article, posément, puis regarda l'heure. Neuf heures. Les flics devaient être en train d'interroger l'agence de location qui avait fourni la bagnole. Mais elle ne s'illusionnait pas. Ils n'y trouveraient certainement aucun élément utile.

Ce que Vera ne comprenait pas, elle, c'était pourquoi le numéro de Chris O'Neal aboutissait sur le portable de Jack-quel-que-soit-son-vrai-nom. Renvoi d'appel ?

Elle étudia encore une fois les photos noir et blanc des victimes. Les reporters étaient arrivés après les flics. Le lecteur avait cependant droit à une image zoomée du corps d'Andrei étendu sur la chaussée, large flaque de sang autour de la tête, ainsi qu'à une épreuve affreuse nette de Sandra, les yeux grand ouverts. S'y ajoutaient

deux clichés pris à la morgue, de Jack et du chauffeur de la Clio, chacun sous-titré d'un bandeau précisant le numéro de téléphone à contacter « si vous connaissez cette personne ». Un appel à témoins. Il aurait fallu le faire paraître aux États-Unis et en ex-URSS, ricana Vera *in petto*.

Sur la page suivante, s'étalait le drame des Roches Fleuries.

« Une famille décimée ! » Une photo de l'imposante bâtisse. (*Oh, c'est un bout du toit de notre maison dans l'angle gauche, tout en bas*). Un retraitage de photomaton de la pauvre Suzanne, « la cuisinière de la maisonnée ». *On se croirait dans un roman d'Agatha Christie. Que le petit personnel trinque !*

Un portrait de groupe des Devauchelle, en rang d'oignons comme les Dalton. Laure portait le bébé dans ses bras. Gaëtane avait un bras autour du cou du chien. Jean-Michel paradait et Aymeric faisait le V de la victoire derrière la tête d'Ermeline.

« Six victimes sauvagement abattues en plein jour ! » « Seule une petite fille échappe au massacre. » « Le vol serait le mobile du crime. Plusieurs toiles de maîtres d'une grande valeur ont été découpées et emportées, ainsi que, semble-t-il, un coffret à bijoux. La violence de l'attaque surprend cependant les enquêteurs, d'autant qu'un règlement de comptes meurtrier a eu lieu hier soir près du casino. »

Vera secoua la tête. Le vol n'était pas une option crédible. Les collectionneurs ne faisaient pas exécuter six personnes pour trois tableaux !

Dix morts violentes en moins de douze heures. Les flics ne pouvaient pas ne pas relier les deux événements. Elle replia soigneusement le journal, le posa sur la table de nuit. Puis s'habilla pour se rendre dans un cybercafé. La clé USB lui brûlait les doigts.

Mika avait passé la nuit au pied de la falaise, sur la plage, à l'écart de la ville, du côté de la base nautique de Trouville. Il avait dormi par intermittences et s'était réveillé en sursaut à moins d'un mètre de l'eau glacée. Marée haute. Dans le noir, il avait mal évalué son amplitude. Il n'aurait manqué que ça, qu'il se réveille dans la flotte ! Il était transi, malgré sa parka. Il faisait un froid de loup la nuit près de la mer. Il avait exécuté quelques flexions en maugréant, se remémorant les derniers événements.

Accroupi dans le caniveau, il avait profité du vacarme de la dépanneuse pour ouvrir la portière. Sa première idée était de grimper en douce dans la C1 et de filer avec Sandra, afin de lui demander quelques explications. Et là, qu'est-ce qu'il voit ? Sandra en train de

bavasser avec une vieille dame. Dans un éclair, il avait compris qu'elle menaçait sa partenaire et que si celle-ci se déballonnait elle devenait une menace à son tour. Le buste et la tête de Sandra emplissaient la fenêtre et le cachaient. Il avait saisi le sac posé sur le siège et tiré. La deuxième balle avait frôlé la vieille dame. Elle avait reculé et il avait reconnu ses yeux. Les yeux ne changeaient jamais, lui avait-on appris pendant ses stages dans les services spéciaux, avant qu'on le vire pour désobéissance. La *babushka* qui jouait près de lui aux Jaws ! Avec son foulard de bourge et ses joues de hamster ! Il s'était fait rouler comme un débutant.

Il shoota dans le sac à main vide de cette conne de Sandra, l'envoyant direct à la flotte. Il ne contenait pas la clé USB. La vieille avait dû la récupérer ! Il se frotta les épaules tout en courant le long de la grève pour se réchauffer.

À l'évidence, la vieille jouait dans la même cour qu'eux. Elle avait quand même buté Andrei et Jack, merde ! Plus un autre type, un inconnu. Qu'est-ce qu'il venait faire là-dedans, cet inconnu ?

Cette femme surentraînée pouvait-elle être Mamie Hélène ? La seule explication dans ce cas était que cette foutue Mamie Hélène bossait en réalité pour Devauchelle. C'était sa complice. Voilà qui expliquait le flingue et le reste.

Tout en ruminant, Mika s'était rendu à pied jusqu'à un bar, avait commandé un petit déjeuner et fait un brin de toilette dans les WC. Il attendait les instructions de Gioanni. Pour sa part, il aurait préféré prendre le large. L'opération était à moitié réussie : Devauchelle avait été éliminé, mais la clé et son contenu restaient en circulation. Certes, le tout était protégé, conformément aux instructions. Mais très certainement Gioanni allait insister pour qu'il la récupère.

De très mauvaise humeur, Mika attaqua un deuxième croissant tout en parcourant le journal local, ce qui n'arrangea pas les choses. L'affaire prenait des proportions énormes. Peut-être qu'il n'aurait pas dû liquider Sandra ? Mais si, la femme s'apprêtait à la faire parler... Et l'abattre elle aurait attiré l'attention des flics plantés à 10 mètres de là. Il avait choisi, en urgence, tapi dans l'ombre. Sandra était faible. Il avait agi au mieux. Il essaya de s'en convaincre tout en attendant l'appel du bras droit du boss.

Dehors, il faisait frais, le ciel bleu pommelé ressemblait à un décor peint. Sous le soleil matinal, la ville avait retrouvé son air coquet et tranquille. Vera fit le détour par la rue du Casino. Il y avait encore du sang par terre, sous la sciure, des barrières et des policiers. Elle ralentit juste ce qu'il fallait et se paya même le luxe d'une mine

offusquée à l'idée de toute cette violence, dans quel pays vivait-on ma bonne dame !

Le cybercafé était propre et bien tenu et un jeune homme qui ressemblait plus à un professeur de natation qu'à un *geek* lui indiqua une machine libre dans le fond. Vera s'installa posément. Toujours prendre le temps de faire correctement ce que l'on devait faire.

Sans ôter ses gants, elle inséra la clé dans un des PC avec la mine gourmande d'un chat devant un bol de crème et se positionna de manière à masquer l'écran, ce qui se révéla une précaution inutile car le contenu était protégé par un mot de passe.

Une clé cryptée. Elle aurait dû s'en douter. *Vieille gourde ! Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Télécharger un logiciel magique – il y en a dans tous les polars – permettant de casser le mot de passe ? Retrouver Mika et le torturer pour qu'il te crache le sésame ?* Mais Mika et Andrei n'avaient peut-être jamais rien su de ce que contenait cette fichue clé.

Elle tapota quelques mots au hasard, des anagrammes de « Devauchelle », de « Gioanni », de « Roches Fleuries », sans résultat évidemment. Enfoirés de truands à la manque. Les microfilms, au moins, c'était lisible sans décodeur !

« Tout va bien ? »

Le garçon de l'accueil était penché sur elle, souriant, avec cet air protecteur qu'ont les gentils jeunes gens envers les vieilles dames gâteuses. Il portait un badge au revers de son pull : Justin.

« Pas vraiment, Justin. J'ai oublié mon code et je n'ai plus accès à mes données ! répondit Vera en minaudant. C'est vraiment embêtant ! J'ai tout stocké là-dedans. Les impôts, l'EDF...

— Je peux peut-être vous aider. Qui a choisi le mot de passe ?

— C'était mon mari, mais il est décédé, le pauvre. »

Mine éplorée. Vera excellait en mine éplorée. Justin fit la grimace :

« Faites voir... Oh c'est une Stealth Ibot, votre mari était un pro ?

— Heu, pas vraiment... il l'avait achetée sur Ebay, une bonne affaire.

— C'est sûr. Cette clé, c'est un cheval de Troie ! Vous la branchez sur une bécane et elle vous pompe tout ce qu'il y a dedans ! »

C'était comme ça qu'ils avaient récupéré ce qui les intéressait chez Devauchelle, se dit-elle.

Justin soupira, il devait penser que c'était du gâchis qu'un vieux gâteux et sa femme aient du matériel de cette qualité, tout ça pour stocker les photos de Noël et du chien. Cependant le défi semblait le

stimuler.

« Vous avez essayé les prénoms de vos enfants, les trucs comme ça ?

— Non, il avait choisi quelque chose sans rapport avec notre vie, pour plus de sécurité.

— Dommage. Vous vous appelez comment ?

— Hélène Robinson, répondit-elle spontanément.

— Hmm. »

Le jeune homme s'était planté devant la machine. Vera se glissa lentement hors de son siège et il prit sa place d'un mouvement coulé, déjà concentré sur le problème. Elle croisa ses doigts derrière son dos. Lui fit craquer les siens, comme un pianiste avant le concert.

« Laissez-moi faire, je touche ma bille en crypto. Aucun code n'est incassable, vous savez, sauf ceux du Pentagone ou de la mafia chinoise, peut-être ! » assura Justin, réconfortant.

La mafia chinoise. Vera remercia brièvement le ciel que les triades ne soient pas mêlées à l'affaire.

« Il y a des très bons logiciels qui ne font que ça : casser du code », ajouta Justin.

Et voilà, comme dans les polars. À quoi bon se prendre la tête pour trouver des mots de passe du style X23zk678dVbM2 ? *À ne pas noter, malheureuse ! À mémoriser après une seule lecture.*

Justin se frotta les mains :

« Avec mes petits joujoux, on va vous craquer ça en moins de deux ! »

Une demi-heure plus tard, il y était encore. Il s'escrimait, pianotait, sifflotait, marmonnait avec une inébranlable bonne volonté.

« Allez, sois gentille ma belle ! Donne-le-moi ! Allez salope ! Accouche ! »

La machine, récalcitrante, lui opposait des « mot de passe invalide » avec régularité. Vera comprenait qu'on ait envie de l'insulter, voire de la battre. De plus, tout ça prenait un temps fou. Un temps qu'elle aurait pu mettre à profit pour...

Pour quoi ? Elle n'en avait aucune idée. Les événements s'étaient enchaînés à une telle vitesse qu'elle en restait étourdie. Après dix ans de « retraite », se retrouver plongée au cœur de la tourmente était plus que déstabilisant. « Je l'ai ! » hurla soudain Justin. Je l'ai ! »

Vera se sentit instantanément plus alerte. Le garçon lui désignait

l'écran scintillant où clignotait une suite de chiffres et de lettres.

666three-ten1221

Il affichait un sourire victorieux.

« Bordel j'ai bien failli passer à côté. C'est quand je me suis souvenu de votre nom "Robinson". Robinson, Vendredi... Je me suis mis à cogiter sur Vendredi. Rapport que votre mari avait peut-être joué là-dessus. Hier on était vendredi 13. Vous savez que *three-ten*, trois-dix, c'est-à-dire 13, veut dire également menacer en anglais ? Les obsédés des vendredis 13 bavassent là-dessus à longueur de blogs. Bref, j'ai essayé plein de combinaisons en rapport avec le mythe. "Vendredi Jour fatidique" en code alphanumérique Pythagoras A6 devient 666, le chiffre de la bête de l'apocalypse. Et 1221, boum ! ça collait. Parce que 1221 c'est *The Black Friday* le Vendredi noir, en mode ASCH majuscules inversé. » « Apocalypse menace le vendredi jour fatidique ». Justin était parti de prémisses fausses (Robinson) pour aboutir à des conclusions justes. Ça aurait amusé Joe.

« Votre mari était fan de la série de films ? Ou phobique du vendredi 13 ?

— Ni l'un ni l'autre. Il aimait bien blaguer. Combien vous dois-je ? »

Elle était pressée de reprendre sa place devant le PC. Le garçon protesta :

« Rien, rien du tout, voyons ! »

Il s'attardait, le doigt posé sur « envoi ». Non pas que les documents privés d'une vieille dame le passionnent, mais il était sans doute curieux de voir ce qu'il avait contribué à résoudre. Comme le type qui vous aide à pousser votre voiture et attend pour être sûr que ça redémarre. Un bon samaritain. La nécessité les faisait parfois passer dans la case « dommages collatéraux ».

« Je peux au moins vous offrir quelque chose à boire ? Un coca ? » avança-t-elle.

Il sourit, fier de lui.

« Ouais, OK, un coke. Votre truc m'a donné soif, la vache ! »

Elle lui tendit un billet de cinq euros.

« Vous saurez mieux faire marcher le distributeur que moi.

— Hein ? Ah oui, pas de problème. Je vous ramène quelque chose ?

— De l'eau gazeuse, s'il vous plaît. Perrier, Badoit... »

Il s'éloigna en se dandinant de contentement. Par chance, il y avait deux garçons en train de se servir au distributeur. Ça le ralentirait un peu. Vera plongea sur la souris et cliqua. Un tableau apparut à l'écran. Des sommes à plusieurs zéros. Des numéros de compte. La comptabilité occulte de Devauchelle sans doute. Elle fit défiler les pages, à toute allure, pour avoir une idée du reste. Des photos. Des photos d'hommes, prises au téléobjectif vu le grain. Elle avisa l'imprimante couleur, appuya sur « print ». Elle ne savait pas quand elle pourrait à nouveau consulter le document. La bestiole se mit en route en ronronnant. Justin revenait. Elle se leva, lui cachant l'écran.

« J'ai lancé l'impression, dit-elle. Vous m'avez vraiment sauvé la vie !

— Bah, c'est normal, c'est mon boulot, je suis assez bon là-dedans. »

Il jeta un coup d'œil aux feuilles qui sortaient. La compta de la mémé. Rien de palpitant. La porte s'ouvrit et deux filles entrèrent, jeunes, mignonnes, gloussant à qui mieux mieux.

« Ah ! Le devoir m'appelle. Vous pouvez vous débrouiller maintenant ?

— Pas de problème et merci encore, Justin. »

Il leva deux doigts en signe de victoire et se dirigea vers les filles avec l'assurance du guépard ayant repéré deux gazelles esseulées.

Les feuillets s'amoncelaient. Une dizaine. Elle les ramassa et les plia soigneusement avant de les ranger dans son sac. Puis elle se réinstalla devant l'écran. Des comptes. OK. Sans doute des détournements de fonds, qui avaient énervé le doux Gioanni. Mais les photos ?

Elle cliqua sur la première pour l'agrandir. Un type en costume gris, cheveux blancs, lunettes à monture d'acier, sortant d'un immeuble cossu, une mallette à la main. Genre homme d'affaires ou haut fonctionnaire. Bien. Au suivant. Le même type montait dans un taxi. Français, le taxi. Immatriculé 75. Avec les nouvelles plaques, ce ne serait plus possible pour le quidam lambda de savoir d'où venait une voiture. Vera cliqua de nouveau. Ça devenait plus intéressant. Le type aux lunettes assis à un comptoir d'aéroport ou de gare, devant un café. Et à sa droite, notre bel Andrei lisant un journal. Les deux hommes, quasi-coude à coude, ne se regardaient pas.

Vera zooma. Andrei lisait le *Times*. Il portait un imper bien coupé, et un Iphone 4 était posé à côté de son poignet gauche. À côté du poignet droit de l'homme à lunettes reposait une tablette Ipad. Les deux appareils se trouvaient donc entre les deux hommes. Vera se

mordilla la lèvre et zooma encore. Des mots illisibles s'affichaient sur l'Ipad. L'écran de l'iPhone était éclairé. Elle comprit soudain. Ils échangeaient des informations ! Plus besoin de faire la causette ou de se passer des messages en douce au fond d'un couloir.

Elle cliqua rapidement sur la dizaine d'autres photographies pour les agrandir au maximum, sans les étudier, juste pour pouvoir les imprimer en grand format. Justin était occupé avec les deux jeunes filles, mais on ne savait jamais. Dix minutes plus tard, elle avait récupéré la clé USB et les impressions, payé et remercié Justin et elle mettait le cap sur l'hôtel. Elle ne devait libérer la chambre qu'à midi, ça lui laissait un peu de temps pour étudier sa prise.

Le boss était furieux. Rocco, son bras droit, un connard prétentieux sec comme un coup de trique, l'avait martelé : « il-est-très-en-colère ». Mika aussi était très en colère. Ça n'aurait pas dû tourner comme ça. S'ils avaient su que la voisine roulait pour Devauchelle, ils auraient monté le coup différemment !

« De quoi tu parles, bordel ? avait lancé Rocco.

— De la bonne femme qui a flingué Andrei et Jack ! »

Rocco renifla. Mika entendait en fond un martèlement de techno. Rocco possédait plusieurs boîtes de nuit. Il avait dû s'isoler dans un bureau pour admirer ses comptes et se fourrer sa dose de coke dans les narines.

« T'es en train de me dire que c'est cette Mamie Hélène qui les a butés ?

— Qui veux-tu que ce soit ? Batwoman ? »

Mika était obligé de se retenir pour ne pas gueuler. Il appelait d'une des rares cabines publiques restantes, près de la gare. Avec la prolifération des portables, elles avaient presque toutes disparu. Un morveux de 4, 5 ans, se tapait une crise de nerfs à 3 mètres de lui et plus sa mère lui disait d'arrêter mon poussin, plus il gueulait. Strident.

« Et le troisième gars, c'est qui ? demanda Rocco à 7 000 bornes de là, sur fond de Flo Rida déchaîné.

— J'en sais rien, protesta Mika. J'ai exécuté ma part du deal, Rocco. Je rentre chez moi à Moscou.

— Mon cul ! Tu as été payé pour rapporter un objet auquel tient le patron.

— Je l'ai rapporté ! Je l'ai donné à Sandra.

— Et la vieille l'a piqué ! C'est nul, archi nul, putain ! T'as quoi dans la tête ? De la merde russe ? »

Ublyudok (6) ! Mika serra le combiné en imaginant qu'il transperçait lentement le crâne de piaf de Rocco avec une perceuse. D'une oreille à l'autre en prenant son temps.

« Le patron appréciait beaucoup Sandra, mec. T'as intérêt à te rattraper sur ce coup-là.

— C'était une incapable, coupa Mika. Une salope prétentieuse. Elle allait tout balancer !

— On verra ça au débriefing. On t'envoie une équipe de secours, reprit Rocco. Écoute bien, connard, tu toucheras pas un centime tant qu'on n'a pas récupéré ce que tu sais. »

Mika serra les dents. Se jura d'acheter la perceuse dès la semaine prochaine.

« Quelle équipe ? demanda-t-il. Encore des nazes ? Je veux pas de meufs.

— Du lourd. Sly et T. Rex. »

Deux bazookas sur pattes.

« Coup de bol, ils étaient à Londres, ils seront là dans l'après-midi. Où est-ce qu'ils peuvent te rejoindre ?

— Je vais chercher un hôtel. File-moi leur numéro. »

Rocco lui communiqua un numéro de portable jetable. Mika raccrocha très énervé. Sly et T. Rex ! Sly ressemblait à un croque-mort de série télé préparant l'invasion des profanateurs de sépultures et ce *gopnik* (7) de T. Rex à un catcheur botoxé à la retraite. Pour sûr qu'ils allaient passer inaperçus ! La vieille les repérerait à 100 mètres. N'était son fric, il se serait barré. Il n'aimait pas les affaires mal engagées. Entre autres défauts, Gioanni ne savait pas arrêter les frais. C'était pour ça qu'il moisissait en taule et dirigeait son empire par Rocco interposé. Histoire de continuer à jouer aux petits soldats.

Deauville était une toute petite ville, Trouville idem. Deux villages à cette période de l'année. Que penseraient les flics en voyant débarquer deux gorilles américains ?

De frustration, il frappa le vitrage securit qui s'étoila, puis se massa les phalanges sous le regard étonné du gamin qui cessa net son caprice et recula prudemment d'un pas.

Une fois à l'abri, Vera étala les copies papier sur le lit. Les comptes, elle n'y comprenait rien. Elle était bien incapable d'analyser ce que Devauchelle avait pu magouiller. Il y avait plein de romans où le héros était non seulement capable en observant un bout de papier de

déduire que le numéro finissant par 034 était celui d'un compte offshore aux îles Caïman, mais aussi de s'infiltrer illico dans le système de la banque et de faire effectuer des virements de plusieurs millions de-ci de-là. Vera n'avait pas ce talent, hélas. Les chiffres, les bilans, les exercices annuels, ça lui passait très loin au-dessus de la tête. C'était Joe qui s'était toujours occupé des finances. Elle, elle gérait l'argent au quotidien, les menues dépenses, les frais essentiels. Elle avait très vite abandonné le strip-tease après qu'ils s'étaient mis ensemble. À la colle, comme on disait. De la super glu dans leur cas. Elle était toute prête à jouer les petites poules au foyer pour son homme, mais Joe avait repéré son potentiel. « On est de la même race » disait-il et elle était devenue son élève, puis sa partenaire. Une jeune femme souriante qui transportait des armes dans son sac à main, cachait du fric sous les semelles de ses escarpins, planquait devant les appartements des cibles, déposait des messages codés, s'assurait des sorties de secours et des possibilités de fuite, tout ce genre de trucs qui permet de rester en vie et libre.

Mais ces bons vieux souvenirs ne lui disaient pas qui était le type aux lunettes acier qui fricotait avec Andrei. On le voyait encore sur les autres photos, celles qui semblaient avoir été prises au téléobjectif. Souriant, détendu. Elle avait l'impression diffuse de l'avoir déjà aperçu récemment, mais où ? Là, il descendait un perron, serrait la main d'un type entouré de gardes du corps, là il croisait un homme dans la rue devant un bâtiment imposant.

Croisait un homme dans la rue... Un homme petit et presque chauve. Jack ! « Jack Rider. » Jack qui tenait son téléphone à la main. De même que l'homme. Ils se croisaient, semblaient se saluer de la main, sans s'arrêter. Ce léger geste du poignet... Elle avait vu une pub sur une chaîne câblée. Une application nommée Bump. Un simple *shake hand* de téléphones et hop, informations échangées.

Elle sortit ses loupes de lecture et se pencha sur les clichés. Dans un coin de l'image, on voyait un morceau de tissu à rayures blanches et rouges. Et une jambe d'homme, en drap bleu foncé, le pied chaussé d'un superbe godillot réglementaire. Vera ressentit aussitôt l'appel du pays. Le drapeau américain. Un marine en fonction. L'ambassade.

Jack Rider et Monsieur Lunettes s'étaient rencontrés devant l'ambassade américaine. En observant bien, Monsieur Lunettes paraissait chaque fois sortir ou entrer dans un bâtiment officiel. Les larges marches des escaliers, les flics en faction, les bâtiments en pierre de taille... Paris. Monsieur Lunettes fréquentait les ministères et le quartier des ambassades. En quoi cela pouvait-il intéresser – ou gêner – Gioanni ? Quel était le rapport entre un homme d'affaires français et un truand italo-américain spécialisé dans la drogue et la

traite humaine ? Et le rapport avec Jack Rider et l'ambassade US ?

Elle revint sur la photo où Monsieur Lunettes serrait la main d'un homme important entouré de gardes équipés d'oreillettes. Celui-là, elle le connaissait. C'était le ministre de la Défense. Donc Monsieur Lunettes connaissait des gens haut placés. À côté du ministre, il y avait un jeune type à la mine chafouine, genre sous-fifre prétentieux, chargé de mission ou autre charognard du gâteau de la fonction publique.

Elle passa de nouveau en revue les photos. Il était là, le chafouin, avec son beau costard et son air de premier de la classe. Ils étaient là tous les trois : Monsieur Lunettes qui sortait d'un taxi, Chafouin qui lui tenait la portière et Jack qui faisait le pied de grue sur les marches.

Résumons-nous.

1) Jack et Andrei, aux ordres de Gioanni, fricotaient avec un type influent ainsi qu'avec un possible secrétaire du ministre.

2) En quoi ça regardait Devauchelle ? Les comptables n'étaient pas censés avoir d'états d'âme. Pourquoi s'emmerder à prendre ces photos ?

3) Et pourquoi Gioanni les voulait-il au point de faire liquider toute la famille Devauchelle ?

Ta vieille tête va exploser. Décompresse. Bois un café, fais tes bagages.

Vera se leva, mille questions tourbillonnant sous sa perruque. Et pour commencer, était-il opportun de lever le camp de l'hôtel ? Après tout, elle était tranquille ici. Une planque plus que confortable. Elle appela la réception pour dire qu'elle gardait la chambre une nuit de plus. *Une chose de faite. Maintenant revenons au casse-tête.*

Elle aurait bien ôté ses chaussures mais elle préférait se tenir prête à fuir. *Fuir ; c'est ça. En sautant par la fenêtre du quatrième étage ? En descendant le long de la façade en rappel ? Pathétique, ma vieille ! Enlève ces godasses et garde ton flingue à portée de main.* Elle envoya valser ses mocassins. Se rappela qu'elle avait deux livraisons prévues aujourd'hui. Cheesecake et tarte aux noix de pécan. Ses clients seraient étonnés. Essaieraient de l'appeler. Son portable allait sonner dans le sac à main de Sandra, emporté par Mika. Aucune importance. Sauf s'il décidait d'aller les interroger pour leur extorquer des renseignements sur elle. Non, peu probable. Il savait déjà ce qu'il avait besoin de savoir. Son adresse. Son identité officielle.

Il avait dû comprendre qu'elle n'était pas la douce mémère qu'on pouvait croire. Il devait se triturer les méninges pour comprendre. Comme elle. Il avait certainement contacté Gioanni en urgence pour lui relater les « petites difficultés » rencontrées. Jack, Sandra, Andrei

et un inconnu éliminés. Vera ressentit de nouveau une bouffée de fierté : elle n'avait pas perdu la main.

Jack. Qui était Jack ? Que faisait-il à l'ambassade ? Sous le coup d'une impulsion, elle prit soin de choisir l'option « masquer mon numéro » et appela de nouveau le numéro d'urgence d'O'Neal. Voix électronique : « Merci de laisser un message ». Hmm. Elle composa le numéro de l'ambassade et demanda à parler au capitaine O'Neal. La fille de l'accueil, accent de Los Angeles, lui passa une secrétaire qui lui passa une assistante qui lui demanda qui elle était et pourquoi elle appelait. Vera la renseigna très volontiers. Elle s'appelait Sandra River et son mari, le capitaine River, avait servi sous les ordres d'O'Neal. Il était décédé et elle voulait en informer le capitaine. L'assistante soupira et répondit que c'était bien triste mais que bon, le capitaine O'Neal avait changé d'affectation et que non, elle ne pouvait pas lui communiquer ses nouvelles coordonnées, et « *bye bye my dear j'ai du boulot* ».

Un léger déclic sur la ligne donna à penser à Vera que la conversation était enregistrée et serait débriefée. Ils allaient localiser l'appel. Avec leur matériel de pointe, ils la logeraient avec une précision de 50 mètres. Le Normandy clignoterait comme un phare dans la purée de pois. Ils allaient vérifier auprès de la réception. Et puis ? Envoyer la cavalerie à sa rescousse ? O'Neal ne répondait pas au numéro d'urgence censé être opérationnel 24 heures sur 24. O'Neal n'était plus à l'ambassade.

On ne pouvait pas avoir changé son officier traitant sans la prévenir. Les Américains respectaient les protocoles et les règlements à la lettre. C'était quand même un des seuls pays où l'on vous demandait de remplir des formulaires avec des questions du genre « êtes-vous un terroriste ? » Le moindre incident entraînait un déploiement sécuritaire impressionnant. Et des interlocuteurs robotisés répétant en boucle leurs consignes. Donc on ne pouvait pas avoir remplacé O'Neal sans la prévenir. Et pourtant...

À moins qu'O'Neal ait, lui, disparu sans prévenir. Une défection ?

Ou bien O'Neal était-il mort ? Mort, comme Jack Rider qui répondait hier soir au numéro d'urgence ?

Jack était-il le capitaine O'Neal ?

Après tout, elle ne l'avait jamais vu, cet O'Neal.

Vera se frotta les yeux, au mépris de ses lentilles de contact. *Tu déliras à bloc, là, ma vieille.* Un capitaine des services secrets US trahir au profit d'un mafieux comme Gioanni ? Et se compromettre sur le terrain ? *Ça ne tient pas la route.* Trahir pourquoi pas : chacun a son

prix. Mais se balader avec des tueurs au vu et au su de tous... À moins que...

Vera se servit un grand verre d'eau pétillante qu'elle but d'un trait. O'Neal était peut-être en mission. Infiltré et... Mais dans ce cas pourquoi aurait-il tenté de la tuer ? s'objecta-t-elle. Elle se repassa leur bref échange, pendant qu'il agonisait :

« Ils ne savent pas que Mamie Hélène... la veuve de Di Angelo... Gioanni...

— Le rapport avec Devauchelle ?

— Compiqué... »

Compiqué, on pouvait le dire.

Bordel de merde ! Pardon, Joe. Je sais que tu n'aimes pas la vulgarité. Mais tu me connais, quand la moutarde me monte au nez, ça déchire grave.

Bien qu'elle n'ait aucun élément sérieux pour l'étayer, la conviction que Jack était O'Neal s'affirmait de seconde en seconde. La deuxième hypothèse était que Jack avait liquidé O'Neal et s'était emparé de ses codes d'identification.

Il y avait bien d'autres hypothèses possibles. Tout et n'importe quoi à vrai dire. Des troupes d'hypothèses dansant avec la grâce des hippopotames de *Fantasia*. « Hypothétiques et hypocrites hypothèses hippopotamesques ! » cria-t-elle dans l'intimité de la chambre. Voilà, ça faisait du bien.

Se concentrer sur les faits. Se recentrer sur les acquis, comme dirait la fille de Pôle Emploi.

Les faits :

- une famille exterminée sur ordre d'un parrain de Chicago,
- une clé USB protégée par le mot de passe 666threeten1221, et contenant des listings de comptes et des photographies,
- photographies mettant en évidence des relations entre quatre personnes : un homme important, un employé du ministère de la Défense, l'un des tueurs et le mystérieux Jack Rider,

— Jack Rider sortant de l'ambassade et échangeant des informations avec l'homme important.

Jack sortant de l'ambassade.

Elle se leva, énervée, pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre tout en allumant une cigarette. La mer moutonnait, le ciel aussi. Elle

contempla un instant les goélands qui virevoltaient en hurlant, à leur habitude, puis se rassembler dans le sillage d'un chalutier qui rentrait de la pêche.

En se retournant, elle embrassa du regard les photographies et le journal étalés sur le lit. Et brusquement, elle sut où elle avait vu Monsieur Lunettes l'important. Sur la page des infos nationales, qui faisait face à celle relatant les meurtres. Une petite photo avec une brève légende : « Suite à l'enlèvement de trois ressortissants français au Tchad, le PDG de Sécuritex rencontre les représentants du ministère de la Défense et du ministère des Affaires Étrangères. »

Sécuritex. Elle lança la recherche dans son smartphone et le résultat s'afficha rapidement. Sécuritex faisait partie du Gigat, et donc des complexes militaro-industriels. Le Gigat regroupait les professionnels de l'industrie de l'armement – fournisseurs de l'armée française et exportateurs – en relation étroite avec la DGA (Délégation générale pour l'armement), l'EMA (État-major des Armées), l'Emat (État-major de l'Armée de terre), membre du Cidef (Conseil des industries de défense françaises) et de l'ASD (Association européenne des industries aérospatiales et de défense). Bigre, avec une telle brochette d'acronymes, on voyait tout de suite que c'était du lourd !

D'après l'organigramme de Sécuritex, Mr Lunettes en était le DG délégué et se nommait Armand Lavallières. Hmm. *So What ?* comme chantait Pink avec une certaine véhémence. Vera aimait bien Pink, la gamine avait une grande gueule et des abdos d'enfer !

Les liens entre les diverses mafias et certains « armuriers » étaient une évidence. Poutine se vantait du taux record d'exportation d'armes en provenance de Russie. Toutes ne finissaient pas sur les champs de bataille, loin de là. Même si Mr Sécuritex entretenait des liens occultes avec Gioanni, et que Devauchelle l'avait découvert, ça ne justifiait pas de le flinguer avec toute sa famille pour un secret de Polichinelle. Est-ce que les enfants d'aujourd'hui connaissaient encore Polichinelle ? *Hors sujet, ma vieille, concentre-toi.*

Armand Lavallières. Un nom qui fleurait bon la France des traditions, des pots de vin et des républiques corrompues. La France qui se targuait de ses exportations d'armement en 2009 : + 40 % par rapport à 2007, 4^e exportateur mondial. Un *business* de plus de huit milliards d'euros.

Et elle avait tort sur le point précédent. Bien sûr qu'un type qui frayait avec les plus hautes autorités militaires et leur fourguait sa marchandise à tour de bras ne tenait pas à voir étalés ses contacts avec des pestiférés comme Gioanni. La position officielle des États et des marchands d'armes affichait une certaine éthique, prohibant les

transactions irresponsables à destination de pays instables ou de mouvements terroristes. Mais on restait dans du commerce et pendant la guerre Irak-Iran par exemple, plusieurs États, dont la France, avaient vendu leurs armes aux deux belligérants. Des États sans états d'âme.

Et donc vendre des armes à un mafieux notoire, ce serait plus que mal vu. Ce serait se faire prendre la main dans le sac et attirer l'opprobre sur toute une profession déjà bien discréditée et un trafic juteux qui avait besoin d'obscurité pour prospérer.

D'autant que Lavallières, de par ses relations et ses missions, avait certainement connaissance de beaucoup de projets sensibles, pour ne pas dire classés « secret défense ».

Elle manipulait les photos, les alignait et les déplaçait tout en faisant des hypothèses.

Devauchelle avait mis le doigt ou plutôt l'objectif sur un sujet explosif, pouvait-on dire concernant le Gigat. Comptait-il faire chanter Lavallières ? Et à propos de comptes, il faudrait tout de même qu'elle se penche un peu sur ces listings. Si Devauchelle fauchait du fric à Gioanni et qu'en plus il enquêtait sur Lavallières, sûr que ça avait dû énerver Sa Majesté Psychopathe 1^{er}.

Minibar. Les minibars étaient des sources d'inspiration. Elle se versa une bière qu'elle but lentement, sourcils froncés, cigarette à la main, avachie dans le fauteuil crapaud, dans une assez bonne imitation de Joe.

Chaque question en entraînait une autre, comme dans une chaîne de dominos.

Pourquoi Devauchelle se serait-il mis à mordre la main qui le nourrissait ? Voilà un type qui marnait pour une des familles les plus importantes de la Côte Est. Qui se faisait assez de fric pour s'acheter un petit manoir et entretenir luxueusement sa famille. Et brusquement, il aurait décidé de se saborder en sciant la branche en or sur laquelle il était assis.

Devauchelle était-il un agent double ? Travaillait-il pour la DGSE ? Vera écrasa son mégot. Le Devauchelle qu'elle connaissait avait l'air si authentiquement puant, difficile de concevoir qu'il ait pu être un membre des services secrets français. Non, restons au ras des pâquerettes : Devauchelle, ce qu'il aimait, c'était le fric. Il avait dû flairer l'occasion de s'en faire plus, encore plus, un beau matelas de fric, de quoi soigner tous les maux de dos. Et surtout, il avait dû se croire malin. Très malin. Le genre trader qui, parce qu'il manipule des chiffres, croit pouvoir manipuler les gens. Mais Gioanni n'était pas un

compte virtuel. Il avait assez de sang sous ses chaussures pour repindre le Louvre du sol au plafond.

Devauchelle veut le doubler. Devauchelle veut s'attaquer à Lavallières. OK, ça se tient. Giovanni s'en rend compte et décide d'effacer l'impudent. Ça se tient aussi.

Elle prit une feuille de papier offerte par l'hôtel et traça un diagramme :

- État français/Sécuritex
- Sécuritex/Mafia
- Mafia/Devauchelle
- Devauchelle/ Sécuritex
- Mafia/Devauchelle

Un panier de crabes en costumes trois-pièces, s'entredévorent avec allégresse. Une nasse de piranhas 3D (elle avait eu très envie de voir le film). Bon, elle allait arrêter d'aligner les clichés à deux balles et de penser comme un vieux polar des années 50. Dézinguer des mecs, d'accord, mais sans oublier Google. « Dézinguer » ! Il lui fallait aussi acquérir un vocabulaire plus actuel. Ils disaient quoi, les jeunes ? Dessouder ? Cramer ? Crasher ? *Être plus assidue aux séries policières et aux reportages sur les banlieues, élève Vera.*

Elle revint aux documents qui jonchaient le couvre-lit. Le rôle de Jack dans tout ça ? Elle se rendit sur le site de l'ambassade – pourquoi diable était-ce écrit aussi petit ? – et agrandit le texte. Voyons, missions, sections, chefs de section... Attaché à la Défense : Colonel Henry Thomas Moore. Le patron d'O'Neal.

À cet instant le téléphone sonna. Elle le considéra comme un lapin apercevant un serpent à sonnettes dans son clapier. Inspira, expira. Inutile de s'affoler, c'était sans doute la réception.

« *Can I speak to M^{rs} River ?* » demanda une voix policée.

Ce n'était pas la réception. C'était les emmerdes.

« Désolée, vous faites erreur, lança Vera en français, comme un automate.

— Le colonel Moore désire vous parler, continua l'homme en français également. »

Quand on parle du loup...

« Vous vous trompez, monsieur. Je ne connais pas de M^{rs} River.

— Il désire vous parler, qui que vous soyez, Madame Di Angelo. »

Shit !

« Je ne comprends rien à ce que vous dites. Fichez-moi la paix. »

Elle raccrocha, en sueur. Ils avaient remonté sa trace en si peu de temps... Cela signifiait qu'ils étaient inquiets. Qu'il se passait quelque chose. Qu'O'Neal avait bel et bien disparu. Tout en soliloquant, elle entassa ses affaires dans son sac à dos, rangea soigneusement les documents dans une enveloppe renforcée, essuya les robinets de la salle de bains, le verre, la canette de bière, traqua le moindre cheveu sur l'oreiller, enfila son imperméable et sortit, la clé USB suspendue à son cou.

Et si le colonel Moore voulait vraiment l'aider ? Lui assurer la protection à laquelle s'était engagé le gouvernement des États-Unis ? Le nom des Di Angelo n'était revenu dans leur collimateur que par le hasard du massacre des Devauchelle. Une simple et fatale coïncidence ! Mais elle ne pouvait pas prendre de risques. Pas tant qu'elle n'aurait pas compris ce qui se passait.

Elle emprunta l'escalier de secours et déboucha dans le hall, près des panneaux indiquant les salles de réunions. Tout semblait normal. Un groupe venait d'arriver pour une convention et emplissait l'espace. Parfait. Elle se faufila parmi eux et sortit. Personne n'essaya de l'intercepter. La rue avait l'air banal, les passants affairés. Pas de véhicule suspect stationné en attente. Pas de faux retraité avec un faux chien entraîné à repérer les fausses Mamie Hélène, quel que soit leur maquillage. Et maintenant, que faire ?

Le bateau ! Elle avait la clé, bien sûr. Était-ce dangereux ? La veille, il lui avait paru que oui, à cause de Mika et Andrei lancés à ses trousses. Aujourd'hui, Mika devait avoir autre chose à penser qu'à traquer Mamie Hélène. Et le service de protection des témoins ignorait tout du voilier. Joe l'avait acheté, ainsi que l'anneau, sous un faux nom. Il n'en avait pas soufflé mot à O'Neal. Joe cloisonnait beaucoup. Donc, ils n'étaient pas au courant à l'ambassade. L'amodiation courait jusqu'en 2025. Le temps qu'elle rejoigne Joe au paradis des tueurs à gages. Tout compte fait, le bateau serait une bonne planque.

Elle s'enfonça dans la ville, multipliant les détours, acheta quelques provisions dans une supérette, puis une cartouche de clopes, fit un arrêt dans les toilettes publiques pour changer encore une fois d'apparence et finit par rallier Port-Deauville et le quai de la Marine, certaine de ne pas être suivie.

Il y avait toujours de l'animation sur les quais, la plaisance était en plein boom et le yacht-club très actif. Sans compter les badauds qui venaient voir les bateaux de pêche entrer ou sortir et les manœuvres automatiques des portes de l'écluse. Une gentille petite mamie comme elle n'attirait pas l'attention. Elle venait parfois avec Joe, quand ils

sortaient le voilier, trois ou quatre fois par an. Le gardien les saluait aimablement. Personne ne leur posait de questions. Joe se plaignait de ses rhumatismes qui l'empêchaient de profiter du bateau plus souvent. On comprenait. Il y avait beaucoup de vieux à Deauville.

CHAPITRE 5

Vera abaissa la passerelle et grimpa sur le pont avec précaution, comme il sied à une dame plus toute jeune. Le Vendredi était en bon état, bien entretenu. Elle venait régulièrement faire le ménage. Tout l'intérieur était valgré en petites lattes alternées, pour la ventilation de la coque, et il disposait d'un double éclairage, lampes électriques et lampes à pétrole qui lui donnaient le charme d'un vieux gréement. La cabine avant, munie d'une couchette double, était très confortable. C'était un bon bateau. Solide et élégant, comme Joe. Songeuse, elle effleura le bois verni de la table à abattants du carré. Puis elle se rendit dans la cuisine, minutieusement agencée, avec son double évier en cuivre et sa cuisinière à deux feux à pétrole montée sur cardan. Elle s'assura que l'électricité fonctionnait. Le petit frigo se mit à ronronner. Elle y plaça ses menues courses et entreprit de se faire un café, encore un.

Elle n'arrêtait pas de tourner et retourner les faits sans parvenir à assembler le puzzle.

Le complice de Jack lui posait question. Et si le complice de Jack était O'Neal ? On butait à nouveau sur la raison pour laquelle O'Neal aurait voulu la supprimer. Elle fronça les sourcils : la phrase prononcée par Jack avant de mourir « Ils ne savent pas que Mamie Hélène... la veuve de Di Angelo... Gioanni... » prouvait que cet homme, quel qu'il soit, connaissait sa véritable identité. Donc qu'il avait été en contact avec O'Neal. *Bien. Ne lâche pas le fil, ma vieille. Déroule-le doucement.*

Si Jack ne trahissait pas Gioanni, pourquoi était-il sorti en douce pour la rencontrer – et accessoirement la faire écraser ? Mais si Jack trahissait Gioanni, pourquoi vouloir tuer Vera Di Angelo / Mamie Hélène ?

Turbine des neurones ! Dans le sac à dos, elle récupéra le

portefeuille de Joe, extra-plat, sans fioritures. Mais elle savait déjà qu'elle n'y trouverait rien concernant O'Neal. Le seul coffre-fort qu'ait jamais utilisé Joe, c'était son cerveau. Tout y était classé, rangé, étiqueté. Il avait une excellente mémoire, comme Vera.

Elle se souvenait de son sourire complice quand il avait compris qu'elle faisait partie des « compteurs », ces rares joueurs capables de compter les cartes au black-jack. C'était très mal vu dans les casinos, on se faisait expulser. Vera trouvait ça injuste, après tout, elle ne faisait que compter, elle ne trichait pas. Ils s'étaient fait pas mal de fric, comme ça, à Vegas. Plus pour s'amuser que par appât du gain.

Elle tripota un instant le portefeuille, le porta à son visage. Joe ne ressusciterait pas. Elle était seule.

Après sa conversation avec Rocco, Mika avait éprouvé le besoin de se défouler. Il était allé courir sur la plage en caleçon, puis s'était baigné dans les vaguelettes glacées de la marée descendante. Il s'était laissé sécher par le vent tout en faisant des enchaînements de katas, fier de ses muscles saillants, de ses abdominaux sculpturaux. Les filles raffolaient de ses « tablettes de chocolat ». La dernière pouffe avec qui il était sorti lui avait dit qu'il ressemblait à un croisement de David Beckham et Daniel Craig, le nouveau James Bond. Rien à foutre de ces types. Mika ressemblait à Mika, point barre.

Il s'était rhabillé et était allé prendre un petit remontant. Deux vodkas et un Red bull plus tard, il s'était mis en quête d'un hôtel. Il y avait l'ibis, juste là-bas. Tranquille, correct. Deux chambres. Une pour lui et une pour les duettistes. Et si le réceptionniste pensait que c'était un couple de pédés, tant mieux.

Vera se contempla dans le miroir des toilettes-douche. Éviter à tout prix de ressembler à la femme que Mika avait vue hier au soir, celle au foulard Hermès et aux bajoues. Cheveux courts blonds protégés par un bob gris, yeux bleus, jogging bleu marine. La tenue adéquate d'une femme de marin. Rajeunie de dix ans. Le holster ne se distinguait pas sous le sweat. Elle récupéra au fond du sac à dos quelques accessoires utiles. Le temps était venu des gadgets espion. Joe en raffolait, ça l'amusait beaucoup. Elle enfila le pendentif caméra qu'il lui avait offert pour ses 60 ans : un mini-enregistreur vidéo numérique de bonne résolution. Il faisait presque beau : les lunettes de soleil-rétroviseur ne paraîtraient pas insolites. Voilà, elle était parée. Ah ! La boîte de Kleenex-enregistreur vidéo pour surveiller les lieux. Une boîte banale en plastique remplie de mouchoirs. Elle la positionna face à l'échelle. Elle était prête.

Son intention était d'effectuer quelques recherches sur Internet avant de se mettre en planque pas loin du Normandy pour voir arriver les envoyés de l'ambassade. Elle avait le temps : quel que soit leur moyen de transport, les barbouzes ne pourraient pas être là avant une bonne heure. Elle commença à grimper l'échelle, sortit la tête et se figea.

Mika ! Sur le trottoir en face du quai. Il entrait dans l'hôtel Ibis. Bon sang, de tous les hôtels de Deauville, il avait fallu qu'il prenne une chambre dans celui-là. D'un autre côté, elle savait maintenant où il logeait. Immobile, elle guetta en vain la façade, espérant qu'il allait ouvrir ou tirer le rideau d'une des fenêtres. Bon, autant sortir pendant qu'il était à l'intérieur. Elle se faufila sur le quai, se fondant parmi les promeneurs.

Mika arriva enfin dans sa chambre, au troisième, et ouvrit en grand la fenêtre. Ça avait pris des plombs pour s'inscrire ! Le type de la réception bavassait au téléphone. Quand il avait enfin daigné raccrocher, il avait longuement contemplé son ordinateur avant de lui tendre un papier à signer. Mika avait dû expliquer qu'il payait cash. Apparemment c'était mal vu en France. Le gars avait insisté : « *No crédit card ?* » Mika s'était retenu de lui coller une paire de baffes. Et puis, en sortant le fric, il s'était trompé d'enveloppe. C'étaient les roubles. Ensuite, les dollars. De grosses liasses. Mika n'avait pas de cartes de crédit. Il lui fallait beaucoup d'argent sur lui, pour parer à toute éventualité. Le gars contemplait ce paquet de billets, un tantinet surpris, limite méfiant. Enfin, Mika avait mis la main sur les coupures de cent euros. Le réceptionniste avait encaissé son dû en tenant les billets comme des feuilles de papier chiotte usagées. Puis il lui avait tendu les clés magnétiques. Mika se réjouit à l'idée de sa tête quand il verrait débarquer Sly et T. Rex.

Il jeta un coup d'œil vers le port en contrebas. Bateaux, promeneurs, voirie, cyclistes. RAS. Merde, il avait oublié d'acheter des cigarettes. Il redescendit en maugréant.

Vera s'était arrêtée dans un autre cybercafé – il y en avait trois en ville – pour compléter ses informations sur Armand Lavallières. Puis elle s'était rendue sur le site du Gigat et de ses partenaires. Au bout de vingt minutes, elle était tombée sur le portrait du chafouin. Kevin Laurent, chargé de mission auprès de la commission internationale du Conseil des industries de défense françaises, membre éminent du groupe de travail conjoint DCMAT-Gigat-DGA. Il posait devant le ministère de la Défense.

Kevin Laurent. Dans les 35 ans, le cheveu ras et rare, la cravate

sobre, le costume strict. Pas un rigolo. Un corrompu. Elle en était sûre. Kevin Laurent fricotait avec Lavallières et Gioanni. Et peut-être plein de « Gioanni ». Elle continua à surfer à travers les communiqués de presse. Une photo de groupe attira son attention. On y voyait Lavallières, au milieu d'un tas d'officiels sous un titre accrocheur : « Le Gifas ⁽⁸⁾ conduit une mission d'industriels français en Russie ». Les Français avaient rencontré leurs homologues russes et visité des sites de production et d'assemblage d'hélicoptères dans la région Rostov-sur-le-Don. Conférences, rencontres *BtoB* entre industriels et, pour finir, réception sous l'égide de l'ambassade de France. Et là, rebelote, Lavallières près des grands patrons de l'armement et à ses côtés, la fouine de service : Kevin Laurent. Mais la cerise sur le gâteau, c'était le garde du corps en costume sombre et dents serrées, qu'elle agrandit à l'aide du zoom. Feu Andrei en personne.

Armes, industriels, défense nationale, Russes. Secouez et vous obtenez une salade du chef : vente de secrets militaires, achats clandestins d'armes, collusion avec des groupes terroristes... tout était envisageable. Peut-être que Gioanni avait besoin d'équiper ses potes narcos-trafiquants en hélicoptères russes ? Joe lui avait fait lire un article sur le trafic d'armes entre États-Unis et Amérique du Sud au profit des cartels, de plus en plus équipés en armes lourdes, du type mitrailleuse antiaérienne. Plus d'un milliard de dollars de matériel militaire avait été transité des États-Unis au Mexique entre 2004 et 2007. Les narcos contrôlaient de nombreuses villes mexicaines. Vera les imagina équipés d'hélicoptères dernier cri, horde sauvage digne d'*Apocalypse Now*.

Plus inquiétant encore, d'après un rapport de la CIA une île au large de la Guinée avait servi récemment de lieu de rencontre ultrasecret entre narcos, contrebandiers et membres d'Al Qaïda. L'alliance des voyous et des terroristes. Explosif, littéralement.

Les rôles de Devauchelle et de Jack restaient flous, mais elle cernait mieux la situation.

Que devait-elle faire de la clé USB ? En temps normal – si le mot avait un sens concernant un témoin sous protection – elle l'aurait sans doute remise à O'Neal ou à son patron. Qu'ils s'occupent de ça avec le ministre de la Défense. Mais à présent ? Quel jeu jouait exactement la CIA dans ce salmigondis ? *Alors là, tu fais fort, c'est le genre de mot qui te donne 100 ans d'un coup.* Et pourtant c'était ça : un mélange de viandes, un ragoût peu ragoûtant.

Elle aurait pu déposer le précieux objet dans un casier de consigne à la gare, comme au bon vieux temps, mais il n'y avait plus de consigne pour cause de plan Vigipirate. Elle décida d'en faire déjà

trois copies, acheta trois autres clés à la jeune fille de l'accueil – beaucoup moins sympathique que Justin – et se débrouilla toute seule, comme une grande. Finalement, c'était pas sorcier.

Il était temps de se mettre en planque près du Normandy pour voir ce qui allait se passer.

Ragaillardie par les informations glanées au cours de la matinée, elle se planta devant le CID qui faisait face à l'entrée principale de l'hôtel. Faire le tour du Centre des congrès comme si elle cherchait l'entrée, lire avec attention le programme des manifestations à venir, admirer quelques instants le match de tennis que disputaient deux quinquas blondes et minces sur le court voisin, mimer une fois de plus une conversation téléphonique : les occupations factices ne manquaient pas. Grâce aux lunettes à revêtement spécial – un film réfléchissant qui permettait de voir devant et derrière soi – elle pouvait surveiller le boulevard sans se retourner, un luxe !

De toutes façons, elle n'eut pas à attendre très longtemps. Une Audi Al noire s'arrêta en double file devant l'entrée de l'hôtel et deux hommes en descendirent. Athlétiques, cheveux courts, costumes sombres. Le plus vieux avait la mâchoire de bouledogue que Vera associait aux militaires de carrière, le plus jeune l'air avenant d'un rottweiler échappé d'une cave. Elle actionna la commande du pendentif-caméra. Moteur !

Ils entrèrent dans le palace d'un pas décidé, croyant sans doute faire preuve de discrétion. Le chauffeur, tondu ras comme un marine, resta raide devant son volant, prêt à démarrer. Pas le genre à s'avachir en écoutant la radio, clope au bec. Bien que Vera soit certaine de reconnaître la voiture si elle la voyait ailleurs en ville, elle inscrivit tout de même le numéro de la plaque dans son application « notes ».

Ils devaient être en train de fouiller la chambre de M^{rs} Donovan. À ce propos, comment avaient-ils relié la prétendue M^{rs} River à M^{rs} Donovan ? Ils avaient dû demander à la réception de leur passer toutes les clientes américaines. En quoi s'était-elle trahie ? *Parce que tu leur as répondu en français, bourrique ! Quelle Américaine continuerait à utiliser le français en entendant un compatriote ?*

Et puis elle n'avait pas parlé assez fort. Elle avait pris l'habitude française de s'exprimer sur un ton modéré. Les Américains, dans leur grande majorité, avaient tendance à hurler, comme s'ils se trouvaient toujours en train de converser d'une petite maison dans la prairie à l'autre.

Ils ressortirent au bout d'un quart d'heure. Le plus âgé composa un numéro de téléphone, l'air contrarié. Vera zooma sur sa main. Avec un peu de chance, elle pourrait reconstituer le numéro. Il se mit à aboyer

dans l'appareil, tandis que le plus jeune balayait machinalement la rue des yeux. Il s'immobilisa soudain en l'apercevant. Puis tourna la tête d'un geste qui se voulait désinvolte.

Dégage, ma vieille. Vera bâilla ostensiblement en regardant sa montre et se dirigea tranquillement vers l'allée qui menait à la mer. Derrière elle, le jeune homme semblait indécis. Il la suivait du regard. Il tapait sur l'épaule de son chef. Vera pesta. C'était bien sa chance de tomber sur un agent pas trop abruti ! Elle longea la boutique de fringues, fermée, la boutique de sandwiches, fermée aussi. Avisa les toilettes publiques dans les bâtiments en dur de la plage. Closes. Les rangées de cabines la protégeaient à présent des yeux inquisiteurs des deux hommes. Mais ils allaient arriver. Très vite.

C'était marée basse. Courir vers la mer, très loin ? Elle n'aurait pas le temps. Des promeneurs longeaient la lisière de l'eau. Avec un peu de chance, ils penseraient peut-être qu'elle en faisait partie. Elle tira son passe-partout de la poche de son sweat, crocheta la serrure d'une des cabines, s'y engouffra, remit le pêne en place.

« Où est-elle passée ? » grogna une voix jeune à l'accent nasillard à peine deux secondes plus tard.

Juste à temps ! Bien que ses poursuivants ne puissent pas la voir, Vera se plaqua contre le mur, comme pour se rendre invisible.

« Ce n'est pas la dame là-bas ? demanda une voix plus âgée, aux intonations distinguées.

— Sauf votre respect mon colonel, elle n'avait pas de chien, contra le jeune.

— Qu'est-ce que vous en savez, sergent Flagg ? Il était peut-être resté en arrière. »

Leurs voix résonnaient dans l'air vif et transparent.

« Ça ne vous semble pas louche, cette femme plantée devant l'hôtel, mon colonel ? Juste quand on arrive pour apprendre que Mrs Di Angelo s'est fait la malle ?

— Je ne sais pas. On a croisé un tas de dames mûres. Celle-là ne correspondait pas au signalement.

— Évidemment ! Au vu du dossier Di Angelo, je ne crois pas qu'elle va nous attendre avec une photo de son mari dans les bras.

— Vous n'êtes pas limite irrespect, là, sergent ? »

Le sergent Flagg se racla la gorge.

« Mes excuses, monsieur. C'est que cette affaire est tellement atypique...

— Vous l'avez dit, Flagg. Atypique. Le meurtre de cette famille juste à côté de notre témoin...

— Croyez-vous vraiment qu'elle sache quelque chose sur la disparition d'O'Neal, mon colonel ?

— Je l'ignore. Mais si elle a lu les journaux comme nous, elle sait qu'O'Neal a été abattu. »

Vera se rengorgea. Jack était O'Neal ! Elle l'avait toujours su !

« Nous devons démêler si la présence de Vera Di Angelo n'est qu'une absurde coïncidence ou si c'est la conséquence d'une magouille du vieux Joe.

— Mais il est mort, mon colonel.

— Je sais, merci, je ne suis pas encore gâteux. Joe Di Angelo était capable d'imaginer des opérations complexes, mon petit Flagg. Se déroulant dans le temps, comme une partie d'échecs dont la stratégie ne devient compréhensible que lorsque vous êtes échec et mat. Et Vera est certainement capable de prendre la partie en route et de jouer à sa place.

— Mais comment s'insérerait-elle dans le puzzle, monsieur ?

— Je ne sais pas. C'est pourquoi nous la cherchons, Flagg.

— Et si c'est elle qui a descendu O'Neal ?

— Dans ce cas, je veux également savoir pourquoi. Allons jusque là-bas au bord de l'eau, contrôler les dames qui se promènent, avant que la nôtre ne disparaisse au loin et monte dans un bus. Allez, courez, sergent Flagg, je vous suis.

— Bien monsieur ! »

Vera imagina le jeune militaire démarrer au quart de tour, truffe au vent, faisant voler le sable sous ses pattes, pardon sous ses pieds.

Elle entendit le cliquetis caractéristique d'un zippo. Le colonel s'en grillait une sans se douter qu'elle était à moins d'un mètre de lui !

« Ne cherchez plus à contacter l'ambassade, dit-il soudain de sa voix calme. C'est trop dangereux. »

Avant qu'elle soit revenue de sa surprise, il ajouta :

« Appelez Disney à 6 heures 30, c'est une ligne sûre. »

Elle faillit se ruer dehors pour lui demander ce qu'il savait, se contint. Elle expira lentement. Ça se compliquait !

Plus un bruit. Il était parti rejoindre Flagg.

« Appelez Disney ». Qu'avait-il voulu dire ? Ce n'était pas vraiment

le moment de plaisanter.

Elle entrebâilla la porte. Flagg avait atteint le bord de l'eau et examinait les promeneuses. Le colonel avançait sur le sable sans se retourner, les mains dans les poches, les pans de son imperméable battant au vent. Il avait l'air solide et déterminé. Devait-elle lui faire confiance ? Elle contourna le bâtiment, longeant les barrières qui portaient des noms de stars, reprit le chemin du bateau, sans cesser de surveiller ses arrières.

Elle prit conscience qu'elle avait faim et acheta un sandwich, un classique jambon-emmental. Une fois dans le carré, elle vérifia la boîte à Kleenex espion : personne n'était venu. Elle se versa un coca, et mangea, à moitié couchée sur la banquette, les pieds sur la table. Le colonel... s'agissait-il du colonel Moore, le supérieur d'O'Neal ? Et pourquoi se défiait-il de son propre sergent ? Y avait-il une guéguerre interne à l'ambassade ? Des rivalités entre services ? Non, Vera subodorait que c'était plus grave. « N'appellez plus l'ambassade, c'est trop dangereux. » O'Neal mourant sur l'asphalte : « Ils ne savent pas... c'est compliqué ». Le colonel à nouveau, exposant sa théorie sur Joe : « Une partie d'échecs. » S'il savait qu'elle se cachait dans la cabine, il avait donc parlé à son intention. Croyait-il que Joe était mêlé aux affaires de Devauchelle ? C'était délirant ! Elle le savait, elle que...

Pourquoi s'étaient-ils installés dans cette petite maison ? Joe avait eu le coup de foudre pour la tonnelle et le bassin. Hmm. *Arrête, si Joe avait prémédité quoi que ce soit, il t'en aurait parlé. Il n'aurait jamais agi à ton insu. Tu étais sa femme, sa partenaire, son grand amour. Joe n'aurait jamais rien fait dans ton dos.*

Sauf pour la protéger. Il aurait pu se mettre en danger pour que Vera soit en sécurité. Il l'avait déjà fait dans certaines situations difficiles, prenant tous les risques pendant qu'elle se mettait à couvert.

Joe aurait-il pu manipuler les Devauchelle pour faire tomber Lavallières et la famille Gioanni ?

Ouh là, ça devenait vertigineux. Elle finit son thé qui avait trop infusé, rinça le mug décoré de la tour Eiffel. Ils l'avaient acheté lors de leur premier voyage à Paris.

L'avion s'était posé avec une demi-heure de retard. Ils avaient effectué les formalités d'arrivée sans problèmes. Sly fit craquer ses longs doigts de pianiste, rangea son Ipod dans la poche de sa veste bleu marine. Grand et maigre, il coiffait ses cheveux bruns en arrière et arborait une barbe à l'italienne, dans un souci d'élégance qui lui donnait tout à fait l'air de ce qu'il était : un mafioso dangereux. Il lissa

son pantalon assorti à sa veste. Il n'aimait pas avoir l'air négligé. Ni perdre du temps dans les aéroports. Il tourna son visage en lame de couteau vers son équipier et le foudroya de son regard sombre.

T. Rex avait stoppé son quintal de muscles devant une sandwicherie et observait les étiquettes avec suspicion. Ciabatta, pain suédois, hmm... Sly pouvait avaler n'importe quoi, il s'en fichait, mais T. Rex, lui, il n'appréciait pas la nourriture européenne. Il chercha du coin de l'œil s'il y avait un McDo dans les parages. Il avait faim. Ils avaient eu droit à une boisson et à un sachet de cacahuètes dans l'avion. Des cacahuètes, comme des singes ! Sly lui fit signe. Pas le temps de manger. T. Rex soupira en étirant ses épaules massives sous son blouson gris. Ils sortirent de l'aérogare.

Files de véhicules, taxis, bus, flics, chariots, valises, gens pressés. Il pleuvait. T. Rex enfonça sa casquette de baseball sur ses cheveux clairsemés. Sly n'y prêta pas attention. Il faisait rarement attention à la météo, pas plus qu'à l'architecture. Toutes les villes se ressemblaient. Son attention se portait spontanément vers les flux. Flux humains, automobiles, voies de dégagement, circulation... T. Rex lui emboîta le pas, de mauvaise humeur, son jean fripé tendu sur ses cuisses d'haltérophile. Londres ne lui avait pas plu. Traiter avec des enturbannés pakistanais encore moins. La France ne s'annonçait pas mieux. Les deux cons de Russes avaient salopé leur mission et il fallait voler à leur secours au lieu de rentrer se la couler douce au pays, les pieds dans une piscine de Vegas, une montagne de *pasta* dans son assiette et une fille bien gaulée à portée de main. Rien ne valait le pays ! T. Rex avait les larmes aux yeux quand il assistait au lever du drapeau. Il avait la fibre patriotique, sauf pour payer ses impôts.

Ils se dirigèrent vers l'agence de location de voitures où ils avaient réservé une Volvo XC60. Une voiture américaine dotée d'une boîte automatique et du système GPS Never Lost. Pas question de se taper les foutus sièges trop petits de leurs foutues bagnoles européennes.

Ils remplirent les papiers, ressortirent. Un homme attendait sur le parking, près de leur voiture. Un type quelconque, dans un costume quelconque, chemise, cravate, l'air propre sur lui. Il s'approcha de Sly, lui demanda du feu. Sly dégaina un briquet et le type posa sa mallette à ses pieds, le temps d'allumer sa clope. Puis il les remercia et repartit.

Sly ramassa la mallette, ouvrit la portière, s'installa au volant. T. Rex grogna en s'asseyant, râla à cause de la ceinture qui l'étranglait. Sly lui balança la mallette sur le ventre et démarra. T. Rex l'ouvrit, souleva le double fond et apprécia en connaisseur les joujoux métalliques bien rangés.

« Puissance de feu correcte », laissa-t-il tomber.

Sly hocha la tête et accéléra. Direction Deauville. Un bled en bord de mer, « très classe », lui avait assuré Rocco, « restez discrets ». Ouais, ils allaient buter cette mamie très discrètement et récupérer la clé USB que voulait le patron. On verrait ensuite pour Mika. Mais Sly ne donnait pas cher de sa peau. Giovanni n'aimait pas les perdants.

Vera avait bu thé sur thé sans parvenir à décider d'une ligne d'action. Elle surfa sur son smartphone, cherchant les dernières infos concernant Deauville et Trouville. Là, *posté il y a deux heures*. « Appel à témoins : suite à l'assassinat de la famille Devauchelle, la police cherche une voisine, Hélène Robinson, qui semble avoir disparu. D'après les investigations des enquêteurs, les meurtriers se sont introduits chez elle. »

Pas de photographie. Les flics étaient pris entre deux feux : soit ils balançaient son portrait à la une dans l'idée qu'un quidam la repère, soit ils le gardaient sous le coude de crainte de la livrer en pâture aux tueurs. Ils avaient choisi la deuxième option. À Hélène Robinson de les contacter, si elle était encore en vie.

Vera plaignait les flics sur ce coup-là. Cerveaux agités par un tsunami force 6, supérieurs hystériques, hommes politiques en transe, cadavres amoncelés et anapathologistes au bord de la crise de nerfs... Le genre de truc pourri qui se délite entre vos doigts et laisse le goût amer de l'échec.

Le carré empestait la cigarette. Elle grimpa l'échelle et fit coulisser la trappe pour respirer un peu d'air frais. Il pleuvait. De sa place, à demi dissimulée par les cordages, et le va-et-vient du quai, elle avait une vue imprenable sur l'entrée de l'hôtel.

Mika s'était rendu dans la rue où on avait retrouvé Sandra. Il avait tiré sur Sandra alors qu'elle était garée près du casino. Sandra n'avait pas pu conduire la voiture avec une balle dans la nuque, *da ?* C'était donc la vieille qui avait emmené la bagnole jusqu'ici. Et ensuite ? Elle avait regagné sa planque. Soit à pied, soit à bord d'une bagnole qu'elle aurait au préalable garée dans le coin. Le véhicule avec lequel elle s'était enfuie de chez elle ?

Il se mordilla la lèvre, pensif. Dans le parking de la gare, Andrei lui avait signalé une Kangoo aux pneus boueux. Il y avait un rouleau de ruban doré sur le siège arrière. Le genre de ruban que l'on noue autour des boîtes à gâteaux. Andrei était repassé au parking avant de se rendre au casino, et la Kangoo était toujours là. Bon, ce n'était pas très probant. Mais il y avait aussi le fait qu'Andrei et lui étaient restés

postés à la sortie du parking et qu'aucune des conductrices qui en était partie ne pouvait correspondre à Mamie Hélène. Elle était sortie de l'enceinte de la gare à pied, il en était sûr. Conviction intime.

Il se concentra sur son raisonnement : quoi qu'il en soit, « Mamie Hélène » n'avait aucune raison d'avoir garé un véhicule dans le coin puisqu'elle ne pouvait pas savoir ce qui allait arriver ce jour-là. Donc elle était partie à pied après avoir abandonné la voiture et le cadavre. Il fit craquer ses phalanges, exaspéré. Elle avait pu se rendre n'importe où à partir d'ici. Elle avait peut-être un studio en ville. Un hôtel... y avait-il un hôtel dans le coin ? C'était peut-être un coup d'épée dans l'eau, peut-être pas. Il se mit à marcher, sous le crachin, préoccupé.

Il s'arrêta dans les deux premiers hôtels qu'il rencontra. Non, pas de dame d'une soixantaine d'années arrivée dans la soirée d'hier. On le considérait avec méfiance, on lui répondait du bout des lèvres. Son accent slave peut-être ? Les gens devaient le prendre pour un proxo roumain ou... un mafieux russe, ha ha. Il arrivait devant le Normandy quand la sonnerie de son téléphone résonna. Un morceau de Nyusha, sa chanteuse préférée. Il prit la communication. C'était Sly. Ils venaient d'atterrir. Ils seraient là dans une heure trente maxi. Mika acquiesça, pas spécialement ravi. Sly et T. Rex étaient avant tout des nettoyeurs. Et ils ne triaient pas leurs déchets. En raccrochant, il vit du coin de l'œil deux mecs à l'allure de barbouzes sortir du Normandy et monter dans une Audi noire étincelante. Voiture de location. Il nota mentalement le numéro. Le plus âgé avait écrasé un paquet de cigarettes avant de le fourrer dans une poubelle et de s'engouffrer dans le véhicule.

Dès que la bagnole se fut éloignée, il repêcha l'étui froissé sous le regard consterné du vigile du palace. Kent Blue Futura. *Made in USA*. Des clopes américaines. Fabriquées aux États-Unis. En France, on ne trouvait que les cigarettes fabriquées dans la CEE, sous licence.

Des agents spéciaux américains ? Garés devant un hôtel qui se trouvait dans le périmètre de marche qu'il avait défini. Curieuse coïncidence. Ces types cherchaient-ils eux aussi Mamie Hélène ?

Ils étaient repartis seuls. Mika fourra le paquet vide dans sa poche et franchit le portail d'un pas décidé. Le vigile, un gamin stéroïdé, s'avança vers lui comme pour lui barrer le passage.

« Je peux vous aider, monsieur ?

— Je venir voir ma mère.

— Heu...

— Heu quoi ? Ce être interdit ?

— Inutile de vous énerver, monsieur. J'ai des consignes strictes.

— Ah oui ? Ceci il n'est pas un hôtel ouvert au public ? Il est besoin d'un passeport pour y accéder ? La France pays de la liberté, non ?

— Je vous ai dit de ne pas vous énerver », répliqua le vigile qui trouvait l'allure et la dégaine de Mika plus que suspectes.

Ce type avait une gueule de... hé bien de soldat... et il fouillait les poubelles et il parlait comme ces Roumains qu'on mettait dans les charters. Pas standing du tout.

« Je ne m'énerverai pas, à moins que tu aies envie que je m'énerve, jeta Mika passant de son mauvais français à son anglais coulant. Tu as envie que je m'énerve ? Appelle la direction au lieu de me faire perdre du temps.

— Heu... »

Le Roumain parlait anglais, mais ça ne lui donnait pas l'air moins inquiétant.

« Tu vas me casser les boules encore longtemps ? » insista Mika, les poings serrés.

Attitude agressive, message corporel menaçant. Que disaient-ils, au stage ? Avant tout, la sécurité. Il bipa son collègue.

Un deuxième vigile apparut, l'air inquiet comme si Al Qaïda s'apprêtait à investir le perron. Mika haussa les épaules. Il ne pouvait pas se permettre de déclencher un scandale avec ces deux enflures. Quel dommage. Il sentait presque les chairs s'enfoncer sous ses poings, les os craquer sous ses phalanges. Deux petits merdeux, il n'en aurait fait qu'une bouchée. Il soupira, enfonça sa casquette, tirant la visière devant ses yeux.

« Si vous me donnez le nom de votre mère, je peux aller me renseigner », proposa le vigile dans un suprême effort de courtoisie.

Ouais, c'est ça, va donc demander M^{rs} Vieille Salope.

« *Moya mat', ona budetpiknika, mudakl* (9) » lâcha Mika avant de tourner les talons, dans un remarquable effort de maîtrise de soi.

Si les deux barbouzes étaient venus pour Mamie Hélène, ils étaient repartis sans, c'est donc qu'elle n'était plus à l'hôtel. Mais pourquoi la CIA s'intéresserait-elle à cette bonne femme ? À moins que ce ne soient des concurrents du patron ? Ils avaient souvent le même look.

Mika en avait marre de se poser des questions. Habituellement, on lui donnait des ordres et il les exécutait, et s'il y avait des questions à poser, ce n'était pas à lui, mais aux pauvres cons en face de lui et il

attendait tranquillement les réponses, indifférent aux cris et aux supplications. Il n'était pas payé pour se faire disjoncter les neurones à essayer de piger le pourquoi du comment.

Au moment où Sly gara la voiture sur la dépose minute devant l'hôtel, Vera commençait à en avoir assez de prendre l'air sous la pluie. Elle redescendit quelques marches de bois verni et s'assit sur la dernière, son téléphone portable à la main. « Appelez Disney à 6 heures 30. » OK, Walt, et après ? Mickey et Donald vont venir à la rescousse ? Le premier problème, c'était que le bon Disney était mort depuis longtemps. Le colonel faisait-il allusion à la firme ? Mais bien sûr, tout ça était une opération montée par les *toons* ! La phrase avait sûrement un sens codé. En général, dans les codes, les chiffres correspondaient à des lettres. Et donc... donc peut-être que là, les lettres correspondaient à des chiffres ?

Elle fixa son clavier tactile. D-i-s-n-e-y. Oui ! Trop simple ! 34 76 39. Mmm... Que ce soit pour un fixe ou pour un portable, il manquait quatre chiffres. Et il n'était pas 6 heures 30. 6 heures 30 ! Mais bien sûr... 06 30 34 76 39 ! Et voilà le travail ! Et ensuite ? Imaginons qu'elle appelle et soit aussitôt localisée ? *Réfléchis, si le colonel avait voulu te coincer, pourquoi ne pas tout simplement défoncer les portes des cabines ?* Vera hésitait. Puis elle se décida brusquement. Hop, c'était parti. Trois sonneries. On décrocha, sans dire mot.

« Walt ? On peut parler ? »

Un silence. Vera serrait le mobile. Si elle s'était fait piéger... L'idée affreuse lui vint que Flagg voulait la protéger et le colonel la descendre... que le colonel bossait pour Gioanni...

« Il faut qu'on se voie, dit soudain le colonel. Et rapidement. Choisissez.

— Derrière la poissonnerie de Trouville. Dans une heure.

— OK. À quoi ressemblerez-vous cette fois ?

— C'est moi qui vous repérerai. Laissez le portable branché.

— Très bien. »

Il raccrocha.

CHAPITRE 6

Vera alla une fois de plus modifier son apparence. Vérifia tous ses gadgets : sonotone, pendentif, lunettes. Flingue chargé dans son sac à main ouvert, comme ça elle pourrait garder la main dessus. Lime à ongles dans la manche. Jogging, baskets de mémé. Imperméable. Capuche de pluie en plastique d'où dépassaient des mèches grises. Mamie Hélène va au marché.

Mamie Hélène avait très envie de déguster des huîtres de pleine mer ce soir.

Elle émergea sur le pont, prenant de nouveau le temps d'observer l'hôtel. RAS. Elle longea le quai jusqu'à l'escalier menant au bac qui faisait la navette entre Deauville et Trouville. C'était marée basse, on pouvait traverser à pied, en empruntant la passerelle. Vera trouvait fascinant les fonds vaseux découverts, fouillés avec acharnement par les goélands.

La sensation de marcher au fond de la mer. Les cris incessants des oiseaux. Les objets échoués. Un cadavre de mouette déchiqueté par ses congénères. Elle détourna les yeux et atteignit l'escalier de l'autre rive, qu'elle grimpa lentement, comme il sied à une dame percluse de rhumatismes. Un jeune homme soufflait derrière elle, pressé, et elle le laissa passer, profitant de ce répit pour balayer le quai du regard.

La halle aux poissons de Trouville, construite en 1936 et s'inspirant de la lieutenance de Honfleur, constituait un bon exemple de l'architecture néo-normande de la première moitié du XX^e siècle. Le bâtiment, détruit par un incendie criminel en 2006, devait être reconstruit à l'identique et une grande bâche en plastique abritait la nouvelle structure en cours d'achèvement. Les étals des poissonniers avaient été regroupés dans des structures provisoires le long du quai qui bordait la Touque. Un endroit où il y avait toujours du monde, acheteurs et badauds traînant devant la devanture des commerçants et

les tréteaux des patrons-pêcheurs.

Elle fit une deuxième halte près du loueur de vélos et de petites carrioles à pédales, sous la statue de Flaubert. Un grand auteur français qu'elle n'avait jamais lu. Dire que ce gros bonhomme à l'air si vieux n'avait que 59 ans à sa mort ! La littérature ne remplaçait pas le krav maga.

La main sur la crosse de son arme, elle trottina jusqu'aux halles en réfection, cherchant à repérer un guetteur embusqué. Tout avait l'air paisible. Une majorité de seniors – Vera détestait ce mot – des petits chiens tirant sur leurs laisses, des dames bien habillées, deux clochards, incongrus, avachis sur un banc, bouteilles de mousseux à leurs pieds, des fringants quadragénaires, des pimpants quinquagénaires, visages bien nourris, portefeuilles bien garnis, rien qui évoquât services secrets, cartels ou snipers.

Elle traversa pour aller acheter le journal ce qui lui permit d'embrasser tout le marché du regard en revenant. Elle était sur le point d'acheter un litre de moules quand elle le vit. Il marchait d'un pas lent, les mains dans les poches, le col de son imper relevé. Elle sortit son mobile et composa le numéro. Le colonel répondit aussitôt.

« Allez au bord du quai, derrière le bâtiment en construction », lui intima-t-elle avant de couper la communication.

Il obtempéra et elle le rejoignit. Ils étaient invisibles de la rue. L'air pensif, le colonel contemplait le fond de l'eau, les bateaux dévoilant leurs quilles comme des jouets abandonnés. Il se retourna en l'entendant arriver.

« Très heureux de faire enfin votre connaissance, laissa-t-il tomber avec un sourire. Je suis le colonel Moore. Le supérieur de Chris O'Neal.

— J'ai besoin d'explications, colonel.

— Moi aussi. Commençons par ce que vous savez. »

Ils se dévisagèrent.

« OK, dit Vera. Gioanni a commandité le meurtre des Devauchelle auquel j'ai malheureusement assisté par hasard. Ensuite, son équipe m'a traquée, mais j'ai pu les éliminer. À vous. Le rôle d'O'Neal. Votre rôle.

— O'Neal était chargé d'infiltrer le clan Gioanni. De mettre à jour ses rapports avec certains industriels français.

— Sécuritex ? »

Lueur de surprise dans le regard du colonel.

« Ah ! Vous n'avez pas perdu votre temps. Que savez-vous de Sécuritex ? »

Vera se lança :

« Sécuritex a l'aval du gouvernement français et en profite pour trafiquer de-ci de-là, en vendant des armes à la Mafia par exemple. D'où le lien avec Gioanni et avec Devauchelle qui était son *consigliere*. J'ai vu des photos de leur PDG, Lavallières, avec un des tueurs de Gioanni et avec O'Neal. L'homme censé me protéger et qui a essayé de me faire écraser, enchaîna-t-elle.

— Il a sans doute eu peur que vous foutiez en l'air sa couverture. Il risquait sa vie.

— Et il a choisi de sacrifier la mienne ? Un agent spécial ?!

— C'était une mission d'une grande importance. On parle de millions de dollars et de milliers de vies humaines perdues chaque année, Vera.

— Ne m'appellez pas Vera. C'est un nom réservé à Joe.

— Joe est mort.

— Comme O'Neal et Devauchelle. Mais monsieur, Sécuritex se porte bien. Ainsi que vous et Gioanni. Comment voyez-vous la suite ? »

Le colonel Moore sembla hésiter. Il se balançait sur les talons, les sourcils froncés.

« Donnez-moi la clé », dit-il enfin.

Vera se raidit. Il insista :

« Vous ne pourrez rien en faire. Moi si.

— De quelle clé parlez-vous ?

— Ne jouez pas les idiots. O'Neal m'a prévenu hier soir que les deux Russes avaient récupéré les fichiers compromettants sur une clé USB. Il devait la subtiliser dans la soirée et me rejoindre. Votre présence a compromis toute l'opération. En clair, vous avez tout fait foirer, Vera.

— Oui, ç'aurait été plus simple si je m'étais laissée abattre avec les Devauchelle. »

Il opina :

« On peut dire ça comme ça. La raison d'État...

— C'est pour cela que l'ambassade représente un danger pour moi ? Vos supérieurs ont décidé de me faire éliminer ? Parce que j'ai

été témoin d'une infiltration ratée ? Ça ne tient pas debout. Quelle importance qu'on sache aujourd'hui que Chris O'Neal était un agent américain ?

— Bonne question.

— Et quelle est la bonne réponse ? »

Le colonel haussa les épaules :

« Vous savez combien d'armes ont transité par les États-Unis l'an passé en direction des narco-trafiquants ?

— Même les vieilles dames comme moi lisent les journaux. Où voulez-vous en venir ? C'est la Mafia qui alimente les narcos ? Ou faites-vous allusion à certaines brebis galeuses de l'armée elle-même ? Quelle est l'implication de Sécuritex ? »

Moore resta silencieux.

« Pourquoi avez-vous évoqué Joe tout à l'heure, à la plage ? insista Vera.

— Parce que je me demande pour qui travaillait Joe.

— Joe était à la retraite !

— En êtes-vous sûre ? »

Vera eut envie de se prendre la tête dans les mains. Elle avait tant espéré de cet entretien censé lui apporter les pièces manquantes du puzzle.

« Comment Jean-Michel Devauchelle a-t-il pu croire un instant qu'il pouvait s'attaquer à quelqu'un comme Gioanni ? » reprit-elle, soucieuse de garder le fil de son raisonnement.

Le colonel eut une sorte de sourire.

« Pas Jean-Michel.

— Pardon ?

— Ce n'était pas Jean-Michel, c'était Aymeric. Le garçon avait fouiné dans les papiers de son père et réussi à s'introduire dans son ordinateur. Quand il a compris que Papa Devauchelle était l'expert-comptable d'une famille de la Mafia dont le boss trafiquait en sous-main avec le PDG de Sécuritex, il s'est senti pousser des ailes de James Bond. C'est lui qui a pris les photos. Il se croyait très intelligent, comme tous les amateurs. Un amateur dangereux. Il a condamné sa famille à mort.

Vera digéra l'information en silence. Parfois les réponses posent plus de questions que les questions elles-mêmes. Toute cette histoire puait.

« Il y a quelque chose qui me chiffonne, colonel.

— Allez-y.

— Je vous ai demandé pourquoi j'étais en danger par rapport à l'ambassade. Vous avez biaisé, comme un militaire confronté à une journaliste. Je ne suis pas une journaliste. Je suis une de vos protégées. Du moins je l'étais. Qu'est-ce qui a changé ? »

Moore la regarda droit dans les yeux.

« Je n'ai pas le droit de vous le dire. Vous en savez déjà beaucoup trop.

— Est-ce que la relation d'O'Neal avec Sécuritex dépassait le cadre de sa mission ? Est-ce qu'il jouait double jeu, colonel Moore ? C'est cela que vous n'êtes pas autorisé à me dire ?

— Vous êtes une femme remarquable, Vera, soupira-t-il.

— Je préférerais être invisible en ce moment colonel. Puis-je savoir quels sont vos projets vis-à-vis de moi ?

— Hé bien, pour être tout à fait franc... »

Vera ne sut pas ce qui l'avait alertée. Peut-être le fait que ses pupilles se soient étrécies...

« Nous allons être obligés de vous tuer, Vera. »

Elle sentit le contact froid d'une arme contre son dos, mais elle avait déjà dégainé et planté son propre flingue dans les couilles du colonel, le protégeant des regards par son sac à main.

« Dites à votre sbire de s'éloigner. Immédiatement. Ou je vous explose les valseuses, colonel. Ça fera autant de petits traîtres en moins.

— Vous n'oseriez pas.

— On parie combien de vos petits nageurs ? Mon arme est équipée d'un silencieux. Personne n'entendra rien.

— C'est grotesque. Vous ne vous en tirerez pas comme ça.

— Je n'ai plus rien à perdre, colonel. Contrairement à vous. Et je crois avoir prouvé ce dont j'étais capable. Un., deux...

— OK !

— Dites-lui de reculer et de venir à côté de vous, face à moi.

— Obéis, Ben. »

Elle sentit le canon décoller de son dos et l'acolyte de Moore vint se placer à côté de lui, l'air furax, une main sous son blouson. Vera lui sourit aimablement. C'était le jeune type à capuche qui l'avait doublée

dans l'escalier dix minutes auparavant.

« On ne peut plus se fier à personne de nos jours ! fit-elle observer. Bien, mon petit Ben, déposez votre arme dans cette poubelle, là. Allez n'hésitez pas, personne ne nous regarde. L'Elvis II vient de débarquer sa cargaison de poisson frais et ça monopolise toute l'attention. »

Ben hésita puis se débarrassa rapidement de l'arme.

« Maintenant, redescendez jusqu'à la passerelle et remontez de l'autre côté. Vous avez les deux euros pour la traversée, mon grand ?

— Va te faire foutre, connasse.

— Aucune éducation. Allez ouste, du balai. »

Ben quêtâ l'autorisation muette du colonel puis s'éloigna en roulant des épaules.

« Revenons à nos moutons ou plutôt à vos noisettes, colonel. Reculez.

— Comment ça ?

— Vous savez, un pied derrière l'autre. Reculez.

— Mais nous sommes au bord du quai.

— Justement. Reculez.

— Pourquoi ?

— À votre avis ?

— C'est marée basse.

— Oui, je dirais que l'eau, du moins les 50 centimètres d'eau, sont 4 mètres en dessous de vous. Un plongeon de haute précision.

— Je risque de me briser le dos.

— Comme ce serait triste. Choisissez : vos roubignolles ou votre colonne vertébrale. Dans un cas, les dommages sont certains, surtout à bout portant. Dans l'autre, vous avez une chance. »

Moore se tenait tout au bord du quai, ses talons mordant dans le vide. Il était blême, délicieusement blême.

« Vous êtes implacable, Madame Di Angelo. Le même genre de monstre que Joe.

— Joe t'emmerde ! susurra Vera en le poussant brusquement du bout de son arme. Il lui lança un regard de pure haine et battit des bras en partant en arrière, cherchant à se raccrocher à elle pour l'entraîner avec lui, mais Vera s'était baissée, comme un boxeur en garde et évita ses grands bras.

Moore tomba sans crier contrairement aux gens qui les entouraient.

« Mon Dieu, cria Vera, qui avait remis son arme dans son sac et piquait une crise d'hystérie, mon Dieu mon Dieu !

— Poussez-vous. »

Vera obéit. Des hommes se penchaient. Une dame lui prit le bras.

« C'est votre mari ?

— Non, je ne le connais pas, on parlait de la météo... »

Appels, confusion, interjections. « Il est tombé sur le dos. » « Il a perdu l'équilibre. » « Les gens ne font vraiment attention à rien. » « Ne le bougez pas ! » « Ça va, monsieur ? » « Quelqu'un a appelé les secours ? » « Prévenu la police... » « Peux pas bouger... » « Accident stupide. » « Il y avait une dame avec lui. »

La dame avait profité de la confusion pour traverser et rentrer dans le Monoprix, juste en face. Là, elle avait retiré son foulard en plastique et retourné son imperméable réversible qui de beige était devenu bleu marine. Elle avait abandonné son parapluie dans le rayon fromages et ôté ses lentilles de contact et ses fausses bajoues devant le rayon casher. Puis elle avait attendu en flânant entre les boîtes de conserve et les surgelés, achetant quelques babioles pour son dîner. Jambon italien, purée à réchauffer au micro-ondes, salade verte, camembert au lait cru, baguette. Et un pack de Bud. Elle ressortit tranquillement, s'arrêta le temps de mieux ranger ses courses dans le sac en plastique.

Une ambulance du Samu stationnait devant le quai, ainsi qu'une voiture de police. Deux agents en tenue interrogeaient les passants. Les brancardiers, encore essoufflés d'avoir remonté l'escalier en courant avec les 90 kilos du colonel, refermaient les portes de l'ambulance. Le conducteur démarra et manœuvra avec précaution au milieu de la foule que les flics faisaient dégager. Gyrophare, une fois de plus.

Le colonel n'était donc pas mort. Il pourrait rendre compte à ses employeurs officiels, les gros bonnets qui faisaient passer des armes aux cartels. Mais ça n'avait pas d'importance. En épargnant le colonel, Vera avait fait passer un message : elle ne poursuivrait pas ses investigations, elle désirait juste qu'on lui foute la paix.

Elle n'était pas assez mégalo pour croire que le sort de la planète dépendait d'elle. Et beaucoup trop soucieuse de finir sa vie en paix pour s'attaquer aux complexes militaro-industriels. Des sociétés qui avaient été capables de favoriser la Seconde Guerre mondiale pour servir leurs intérêts commerciaux, qui vendaient des tonnes d'armes

aux pays dits « sensibles », sans se soucier de leur destination, génocide, dictature ou terrorisme, et qui avaient trouvé un nouveau débouché plus que lucratif avec la pègre. Oh non, Vera Di Angelo n'était pas assez conne pour jouer les Zorro.

Mais il ne fallait pas non plus venir lui chercher des poux. Qu'on se le dise. Le pendentif avait enregistré sa rencontre avec le colonel. Faire des copies serait utile.

Elle remonta la rue de la poste, effectua quelques détours destinés à vérifier que Ben ne la suivait pas, puis prit la direction du bateau à pas lents, contrôlant ses arrières à l'aide de ses lunettes rétroviseurs et des nombreuses vitrines. Elle comprenait à présent pourquoi Moore ne l'avait pas arrêtée sur la plage. La présence de Flagg l'aurait obligé à faire les choses dans les règles.

Elle longea la vitrine d'un antiquaire, pensive. Des hommes d'honneur comme O'Neal et Moore : des vendus. L'argent corrompait tout. Joe avait été bien *payé* pour le savoir !

Bref reflet familial sur sa gauche. Il avait enlevé son sweat, qu'il portait noué sur les épaules, en tee-shirt blanc malgré la fraîcheur ambiante, mais elle reconnut sa démarche. Ben. Le gamin voulait sans doute venger son boss. Elle bifurqua dans une petite rue tranquille aux pittoresques maisons à colombages. Le jeune homme devrait progresser doucement s'il voulait éviter de faire du bruit sur les pavés. Elle s'arrêta près d'un passage voûté orné de plantes en pots. Un optimiste avait sorti une table en fer et deux chaises, sans doute pour prendre l'apéro au soleil, ha ha ha.

Elle s'enfonça dans le passage, se dérobant à la vue. Ben avait plusieurs options. Soit il tentait de la rejoindre sous la voûte de pierre sombre et silencieuse en risquant de tomber nez à nez avec un flingue, soit il restait planté dans la rue, soit encore il courait l'attendre à la sortie dans la ruelle un peu plus haut, avec le risque qu'elle ait rebroussé chemin. C'était comme ces jeux d'enfants, quand on tournait autour d'un arbre sans arriver à s'attraper.

Silencieuse dans l'ombre des vieilles pierres, Vera posa son sachet de courses dans le caniveau et dégaina posément son fidèle joujou russe. Un gros chat rayé faisant mine de somnoler sur deux marches la surveillait, paupières mi-closes. Elle avait un peu mal au dos, elle se serait volontiers assise sur une des chaises, à lire le journal en caressant le chat. *Plus tard, plus tard tu te reposeras enfin.*

Ben cligna nerveusement des yeux. La rue était déserte. Il resserra ses doigts sur la crosse de son arme. Il n'en avait pas cru ses yeux quand il s'était retourné en haut de l'escalier et qu'il avait vu cette folle balancer le colonel dans la Touque. Le temps de revenir sur ses

pas, elle s'était barrée. Il avait profité de la confusion générale pour récupérer son flingue dans la poubelle. Tous les vieux débris bavassaient à qui mieux mieux, agglutinés autour des keufs. L'ambulance avait emporté Moore, livide, raide comme un mort. Direction fauteuil roulant à vie ?

Ben avait rôdé dans le quartier, à l'affut. Cette salope ne pouvait pas être très loin. Il avait failli ne pas la reconnaître, son nouveau déguisement était très différent, mais elle avait fait une erreur, elle avait oublié d'enlever le pendentif vert. Ouais, une sacrée grosse erreur qui allait lui coûter sa putain de vie, ouais. Il lui suffisait d'emboîter le pas à sa cible et *pan* ! Ouais, sauf que... elle était armée, elle aussi. Et il n'avait aucune envie de voir sa cervelle à lui gicler sur les murs. Il n'en était toujours pas revenu de la facilité avec laquelle une mémé comme ça – franchement on aurait dit sa propre grand-mère à Ben – avait retourné la situation et réglé son compte au colonel. Le colonel aurait vraiment de la chance s'il ne finissait pas en légume.

Bruit de pas. Ben faillit sursauter. Ce n'était qu'un maçon qui transportait des seaux de peinture. Le gars lui jeta un coup d'œil, se demandant sans doute pourquoi il était planté là. Ben fit mine de regarder sa montre, genre « j'ai un rendez-vous et merde elle est en retard ». Le maçon s'éloigna en sifflotant. Le passage faisait comme un coude. Indécis, Ben monta de quelques pas pour avoir la vue sur la sortie. Mais du coup, il ne voyait plus l'entrée. À vrai dire, il ne savait pas quoi faire. Bruit de pas à nouveau, plus bas dans la rue. Une autre vieille.

Il se raidit, sur le qui-vive. Celle-là n'avait pas de sac à provisions, ni de sac à main. Elle ne portait pas d'imperméable, elle était en jean, coiffée d'un foulard qui lui couvrait les cheveux. Des gants en laine bleue. Des lunettes teintées masquaient ses yeux. Pas de pendentif.

Les pieds. Avait-elle ces putains de baskets blanches et dorées ? Non, des mocassins noirs. Il hésita.

Merde, c'était elle, il en était sûr, il ne pouvait pas la laisser filer ! Il dégaina, le doigt sur la gâchette. La femme se pétrifia. La tête, viser la tête, beaucoup plus sûr que le cœur !

Il n'eut pas le temps d'achever son geste qu'il eut l'impression de recevoir un formidable coup de poing dans le dos. La balle lui traversa le thorax, labourant les côtes. La passante se mit à crier. Ben entendait son cri strident. Il sentit du liquide chaud jaillir de sa poitrine, vit du coin de l'œil le maçon remonter en courant. Il était flou. Tout était flou, de plus en plus flou. Ses doigts n'avaient plus la force de tenir le pistolet qui tomba sur les pavés en cliquetant. Il s'écroula en

maudissant les nouveaux seniors.

Vera ramassa son sac de commissions et ressortit par là où elle était entrée, après avoir une fois de plus retourné son imper et enfilé un bonnet en laine. Elle avait délibérément tiré juste en dessous du cœur. Joe lui avait appris à ne tuer que quand c'était indispensable. Ben ne faisait pas partie des incontournables. Elle croisa deux policiers qui arrivaient au pas de course et ne lui accordèrent pas la moindre attention.

Maintenant rallier le bateau au plus vite. Faire le point devant une tasse de thé – non : stop le thé ! Devant une bonne bière – souffler des ronds de fumée en essayant d'y lire l'avenir.

Elle coupa par des rues transversales, traversa le pont, promeneuse anonyme au milieu d'un tas de braves gens, s'arrêta en face de la gare pour poser ses courses et souffler un peu, les mains sur les lombaires. Ça lui permettait d'observer le quai et l'hôtel où logeait Mika. Une grosse voiture grise était stationnée sous le panneau d'interdiction, devant les portes vitrées ouvrant sur le hall de réception. Elle y était déjà quand elle était partie tout à l'heure. Sans doute un client, sinon le réceptionniste aurait appelé la fourrière. Elle ramassa son sac, se figea.

Deux types sortaient de l'hôtel. Un grand maigre et une armoire à glace. Le grand ressemblait à un croque-mort, y compris le costard, le gros à un sumo en Lacoste rose bonbon. Vera avait trop souvent vu ce genre de tandem improbable pour douter une seule seconde. Des truands. Des vrais. Des bons vieux truands des States, dignes des films de Scorsese ou de Tarantino. Des tronches d'affranchis griffées Gioanni. Cent ans de Little Italy dans les gènes. Deux gnocchis à la place des yeux, un spaghetti dans le slibard. Mais une grosse puissance de feu.

Le croque-mort mâchonnait un cure-dents. Le sumo alluma une cigarette, inspira longuement. Les portes vitrées laissèrent le passage à Mika. Douché, rasé, engoncé dans un blouson en cuir. Elle s'assit sur un banc pour les regarder monter dans la voiture et démarrer lentement, en ayant pris soin de mettre le clignotant. Les deux Américains devant, le Russe derrière.

Ainsi Gioanni avait envoyé des renforts au pauvre petit Mika. Comme c'était touchant. Il voulait vraiment sa clé USB, le Gioanni. Savait-il que le colonel Moore la voulait également ? Savait-il que certains membres des services secrets US jouaient dans la même cour que lui ? Avec les mêmes partenaires ?

Quel dommage qu'elle ne sache pas manœuvrer le voilier. Elle aurait appareillé dans l'heure et gagné des côtes plus hospitalières. Cannes ? Monaco ? Les casinos de Monaco étaient top.

Elle franchit la passerelle, descendit dans le carré sans cesser de ruminer. Qu'aurait fait Joe ? Elle se posa la question tout en rangeant ses courses.

La clé était une monnaie d'échange. Elle pourrait en remettre une copie à Lavallières, à charge pour lui de faire protéger Vera par l'État français. Oui, mais étaient-ils vraiment compétents pour ce genre de mission ?

Pour l'instant planquer cette clé. Elle fouilla dans la caisse à outils impeccablement organisée puis dévissa le boulon donnant accès au rangement dans la quille. Chacun des deux conteneurs d'eau douce pesait 150 litres : bien trop lourd pour qu'elle les soulève. Elle en déboucha un et plaqua soigneusement la clé d'origine à l'intérieur du bouchon, à l'aide du ruban adhésif de plombier qu'utilisait Joe. Pour plus de sécurité, elle obtura le goulot de la même manière, puis revissa le bouchon tant bien que mal. Personne n'irait chercher une clé USB dans un réservoir d'eau douce.

Les malfrats étaient sans aucun doute venus aider Mika à mettre la main sur Mamie Hélène. Dans ce cas, où étaient-ils partis ? Quelle piste comptaient-ils suivre ?

Elle nettoya son arme, la rechargea. Pas question de risquer qu'elle s'enraye au moment crucial. Le temps s'était dégradé. La pluie et le vent pouvaient constituer d'aussi bons alliés que de pénibles obstacles. À voir.

CHAPITRE 7

Mika, assis à l'arrière, indiquait le chemin pour retourner chez la vieille à Sly qui conduisait nonchalamment d'une main, tenant de l'autre une cigarette. T. Rex mâchonnait un chewing-gum avec l'obstination tranquille d'un buffle.

« Les flics ont peut-être laissé passer un indice, quelque chose qui pourrait mener à cette femme, dit Mika.

— J'ai du mal à comprendre comment une vieille bonne femme a pu vous filer entre les doigts et vous piquer la clé ! laissa tomber Sly. »

T. Rex ricana.

« Putain, vous êtes bouchés ou quoi ? protesta Mika. C'est pas une vieille bonne femme. C'est une pro. Elle a liquidé Andrei, Jack et un autre mec.

— Lopettes, lâcha T. Rex sans qu'on sache vraiment à qui il faisait allusion.

— T'es vraiment trop con, T. Rex. »

Silence dans l'habitacle qui sentait le cuir neuf et le déodorant au pin.

« Tu m'as parlé, Staline ? » demanda T. Rex en faisant claquer son chewing-gum.

Mika fit marche arrière, exaspéré :

« Je disais que cette femme est dangereuse, *da* !

— Conneries, grogna T. Rex.

— Ah ouais ? Quatre cadavres en une demi-heure et elle n'est pas dangereuse ?

— Elle a eu de la chance, c'est tout. »

Mika soupira. Non, elle n'avait pas eu de la chance. Elle savait parfaitement ce qu'elle faisait. Mais les deux néandertaliens devant lui n'étaient pas près de l'admettre.

« Qui est l'autre homme, celui qu'on a trouvé mort près de Jack ? demanda soudain Sly en faisant une queue de poisson à une C6 trop lente à son goût.

— Je ne sais pas. J'y comprends rien.

— C'est bien le problème. Le patron pense que ce pédé de Jack nous doublait, reprit Sly de sa voix cassée, aussi irritante qu'une râpe à fromage. Le patron pense que la femme bosse pour un concurrent. Le patron se demande pourquoi vous ne vous êtes aperçus de rien. »

Mika crut voir les lettres « danger » clignoter dans le rétroviseur central.

« On n'a fait qu'obéir aux ordres. Aux ordres de Sandra. C'était elle qui était censée chapeauter l'opération.

— Ouais, et tu l'as butée... marmonna T. Rex en soupirant. Elle peut plus rien nous dire.

— J'ai été obligé ! La vieille allait la faire parler. Elle lui chatouillait l'œil avec sa lime à ongles !

— Fallait la descendre, lâcha Sly.

— Trop voyant. Elle se trouvait côté flics. Moi, j'étais accroupi derrière Sandra, elle s'est effondrée sur le volant, personne n'a rien vu. Discrétion totale. »

Sly et T. Rex échangèrent un regard suspicieux. Mika avait envie de cogner leurs crânes obtus l'un contre l'autre, comme une paire de cymbales, à les faire éclater. Foutus connards d'Américains. Ils ne survivraient pas une heure en Russie et ils se prenaient pour des champions. Aussi nuls que leur armée et que leur CIA, tout juste capables de déclencher des putschs intempestifs aboutissant à mettre la planète à feu et à sang. La force de frappe d'un éléphant et le cerveau d'un moustique.

Sly ralentit en arrivant devant les lieux du crime. Tout le monde se tut pendant qu'ils passaient devant le flic en faction.

« Contourne la baraque, suggéra Mika. On peut peut-être se faufiler par les bois.

— Toi, rétorqua Sly en stoppant près d'un panneau publicitaire, toi tu vas essayer de te faufiler, nous on attend dans la bagnole. Dix minutes maxi. Bonne chance, *amigo* !

— Je croyais que vous étiez venus en renfort, fit remarquer Mika.

— On n'est pas là pour essayer ta merde », lâcha Sly.

Mika ne répondit pas. Il commençait à en avoir sa claque. Il décida de les tuer dès qu'il aurait récupéré la clé et terminé son boulot dans les règles. Que Gioanni aille se faire foutre ensuite. Il ne manquait pas de parrains prêts à l'embaucher dans la mère patrie.

Il descendit et referma la porte sans la claquer. Inutile de faire du bruit. Il se dirigea vers les fourrés d'une démarche souple, son blouson entrouvert pour pouvoir saisir son arme si besoin.

Vera était arrivée à la conclusion qu'à la place de Mika et de ses acolytes, elle serait repartie de chez M^{rs} Robinson. « *Look around you all you see are sympathetic eyes* », se mit-elle à fredonner. Ironique, la chanson parlait en fait de l'arrivée d'une femme dans une maison de retraite où tout le monde lui était hostile. Des yeux « sympathiques », il y en avait tout plein, pressés de se poser sur Mamie Hélène.

Hmm. Perruque, lentilles, fausses dents, bottines en caoutchouc, capuche en plastique – Mika n'avait pas eu l'occasion de l'admirer dans cet accoutrement.

Le visage à demi dissimulé par une écharpe, elle se rendit rapidement jusqu'au parking de la gare, récupérer la Kangoo qui l'attendait sagement, une belle collection de PV sur le pare-brise. A priori, Mika ne l'avait pas identifiée, du moins elle pouvait l'espérer.

Elle grimpa rapidement jusqu'à la vaste résidence de vacances du CE des sapeurs-pompiers, à 200 mètres à peine de ce qui avait été leur *sweet home*. De ce qui avait été chez elle, chez eux. Se gara dans une contre-allée, puis trottina le long de la côte. De lourds nuages gris acier s'amoncelaient sur la ligne d'horizon. La mer, couleur ardoise, scintillait, l'eau semblait lourde et compacte comme une mer en plastique, et Vera songea au film de Fellini, *Casanova*. Elle l'avait regardé toute seule en DVD. Depuis le départ de Joe, elle visionnait de nombreux films, des films qu'il n'aurait pas eu envie de voir.

Cormorans, goélands, mouettes rieuses, flèches blanches et grises sillonnant le ciel qui s'assombrissait de seconde en seconde. Premières gouttes. Vera ouvrit son parapluie.

Les flics avaient dû poser les scellés un peu partout. Tout en marchant à tout petits pas, elle balaya les lieux du regard. Une camionnette marquée « police » garée devant les Roches Fleuries. Un flic en faction. Un autre devant leur maisonnette.

Et la grosse voiture grise qui s'engageait au ralenti dans le rond-point. Les malfrats raffolaient de ce genre de bagnoles pas discrètes. Ça devait faire partie de l'équipement de base, avec la médaille de Saint-Christophe et les poils sur la poitrine. Le trio de comiques avait

dû tenter de passer par l'arrière de la baraque, par les bois. Même s'ils avaient réussi à se faufiler dans la maison, ils n'avaient rien pu trouver d'utile.

Elle se tourna vers le paysage de la grève battue par la marée montante, son parapluie dissimulant son visage, sans cesser de marcher, un peu crispée. Son cabas se balançait au bout de son bras, le manche du couteau au creux de son poignet. Son autre main serrait la crosse de son flingue, dans sa poche, prête à tirer à travers au besoin. Elle s'arrangea pour se trouver à la hauteur du flic de service quand la voiture passa près d'elle. Chuintement des pneus sur l'asphalte mouillée. La pluie redoubla. Crépitement sur la carrosserie. La voiture la dépassa, lentement, et s'éloigna tout aussi lentement. Vera expira sans bruit.

Elle rejoignit sa voiture aussi vite que possible tout en gardant une allure raisonnable et lança la Kangoo sur les traces de leur véhicule.

Ils revenaient ! Ils revenaient, face à elle. Elle entrevit nettement leurs visages, derrière le pare-brise balayé par les essuie-glaces. Le croque-mort et le sumo. Et le Mika, penché entre eux, gesticulant.

Mika qui tournait soudain la tête et la regardait. Elle vit ses yeux s'écarter tandis qu'elle accélérât et que la pluie masquât à nouveau la visibilité.

Il l'avait repérée *Jésus Christ, te voilà bonne pour un rallye improvisé dans la colline !* Dans son rétro, elle vit la grosse bagnole amorcer un demi-tour hasardeux sous le regard pour le coup intrigué du flic de service.

Qui décollait du portail pour se porter à leur hauteur et toquer à la vitre. Vera en aurait gloussé de plaisir. Elle accéléra encore et prit une succession de virages à fond la caisse, enchaînant les petites rues.

Où aller ? Qu'allaient faire ses poursuivants à présent ?

Oh mon Dieu ! Elle porta la main à sa poitrine, dans un geste réflexe. Gaëtane ! Ils pouvaient décider de s'en prendre à Gaëtane. De l'interroger pour qu'elle leur lâche tout ce qu'elle savait sur Mamie Hélène.

D'après ce qu'avait dit le journal, la petite avait été confiée provisoirement à la BPMF. La brigade de protection des mineurs et des familles. Elle se rappelait la photo d'une femme d'une quarantaine d'années, au visage énergique, un bras protecteur autour de Gaëtane dont le visage était flouté.

Mais la brigade spécialisée n'avait pas dû la garder la nuit. Gaëtane devait se trouver dans un foyer d'hébergement d'urgence. Seule.

Terrifiée. Orpheline. Incapable de communiquer avec les autres enfants. Vera sentit une boule dans la gorge. Comment avait-elle pu se désintéresser de Gaëtane ? *Parce que tu cherchais à sauver ta peau, coincée entre deux bandes de salauds, et que ce n'est pas fini.* Quoi qu'il en soit, la fillette devait être protégée, ils ne pourraient pas s'en approcher. Rien qu'à leur dégaine, les caméras de surveillance se mettraient à couiner.

Mais...

Elle se gara à 500 mètres du siège de la Direction départementale de la protection judiciaire de la jeunesse. Mika et ses potes étaient à l'affût d'une dame âgée. Il était temps de rajeunir un peu. Exit la perruque grise, bienvenue aux courtes boucles brunes. Ni bajoues, ni dentier. Des lunettes mode, à monture métallique violette. Dans le coffre de la Kangoo, dans la cache sous le plancher, elle récupéra un caban bleu marine et une paire de mocassins en lézard gris. Le flingue tenait à l'aise dans la poche du caban. Mamie Hélène marchait voûtée. Vera se redressa de toute sa taille. En route.

Elle se dirigea à pied vers le centre, cherchant du regard où s'installer pour monter la garde. Si ces salauds venaient essayer d'emmerder Gaëtane, ils trouveraient à qui parler. *Pour être franche, ma vieille, ça t'arrangerait qu'ils se pointent, tu pourrais les buter tranquillement, fin de l'histoire.*

Il ne pleuvait plus et elle s'installa sur un muret, pas loin d'un banc public où ronflait un SDF, une bouteille vide à ses pieds. Le banc donnait sur le carrefour. Vera avait souvent remarqué des bancs placés comme celui-ci à des endroits qui n'invitaient pas à la contemplation du paysage. Peut-être tirait-on l'emplacement des bancs au sort ou y avait-il des surplus qu'il fallait utiliser ?

« Enculé de flic, laissa tomber T. Rex. Il nous a fait perdre la vieille.

— T'es sûr que c'était elle ? » insista Sly à l'intention de Mika.

Celui-ci hocha la tête.

« Ouais, je le sens dans mes tripes, là ! Une *babouchka* postée devant la baraque, sous la pluie, et qui dissimule son visage ? Et comme par hasard, cinq minutes plus tard au volant d'une camionnette que j'ai déjà vue sur le parking de la gare ?

— T'excites pas, tu postillonnes, coupa Sly. T'es sûr d'avoir reconnu cette foutue camionnette ? Parce qu'y en a des milliers comme ça dans ce pays. Y connaissent rien aux belles bagnoles.

— Je suis sûr. C'est à cause des trois premiers chiffres, 178, c'est le code de Saint-Petersbourg. Je l'ai retenu sans y penser.

— Faut pas trop penser, approuva T. Rex. C'est mauvais pour les réflexes.

— Au lieu de philosopher, on peut me dire où je vais ? » grogna Sly, de mauvaise humeur.

La brève incursion dans la baraque n'avait rien donné. Et alors qu'ils venaient de repérer la vieille, là au bout de leurs canons, un con de flic français à moustache s'était penché vers eux pour leur demander s'ils étaient perdus, s'ils avaient besoin d'un renseignement !

Mika fronça les sourcils.

« Redescends vers la ville. »

Sly lui lança un regard oblique et peu amène qui disait « autant chercher une vieille aiguille dans une botte de foin ».

« On repérera peut-être sa bagnole », ajouta Mika, pas plus convaincu que ça.

Si on y réfléchissait bien, c'était complètement débile de se lancer au hasard à la poursuite d'une femme qui pouvait se trouver n'importe où. C'était même un miracle qu'ils se soient trouvés face à elle, alors qu'elle aurait pu s'être envolée pour les Seychelles. D'ailleurs, pourquoi ne l'avait-elle pas fait ?

Vera, aux aguets sur son muret, se demandait pourquoi elle n'avait pas pris la tangente. Elle aurait pu se trouver à des milliers de kilomètres de Trouville à l'heure qu'il était. Elle se comportait comme les petites dindes des films d'horreur qui se bousculaient presque pour se précipiter en piaillant dans les entrailles des maisons hantées et les mains griffues des monstres. *La Malédiction du vendredi 13*, en numérique 3D, avec Vera Di Angelo dans le rôle principal. Hélas, Joe n'allait pas ressurgir à la fin pour la sauver, émergeant de sa tombe. Joe était retourné à la poussière.

Un rayon de soleil éclaira la place. Le SDF rota et se retourna dans des effluves de crasse. À part ça, aucune animation, le calme plat. Quelques allées et venues autour du centre lui-même. Fonctionnaires chargés de dossiers, avocats munis de mallettes, des flics en civil, des quidams au visage tourmenté. Sans doute des parents.

Attendre comme ça portait sur les nerfs. Elle se souvenait des heures passées à guetter le retour de Joe, à surveiller les alentours, à l'affût de tout ce qui pourrait révéler la présence des flics ou pire. Des

heures d'insomnie à redouter la sonnerie du téléphone lui annonçant qu'il était à la morgue.

Le téléphone.

Si le colonel Moore avait repris conscience, il ne devait pas être de bonne humeur. Il serait peut-être tenté de la retrouver, et pas pour lui offrir des fleurs. De la retrouver en faisant pister son smartphone. Celui avec lequel elle avait eu la bêtise de l'appeler pour prendre rendez-vous. La communication avait-elle duré assez longtemps pour qu'on identifie son signal, ou quoi que ce soit dans le genre ?

Elle éteignit l'appareil.

Une Honda Civic grise se gara à deux rues de là. Le conducteur coupa le contact, étudiant avec attention la tablette numérique posée sur ses genoux. La cible s'était déplacée dans tous les sens avant de s'arrêter tout près d'ici. Mais le signal avait soudain disparu. Hmm. Contrariant.

L'homme étudia un instant le plan affiché. Qu'y avait-il dans le coin ? Une supérette, un cabinet d'avocats, un dentiste, une étude de notaire, le centre départemental de l'enfance...

Il déplaça le curseur sur le bâtiment. La cible cherchait-elle à approcher Gaëtane Devauchelle ? Pour quoi faire ? L'enfant s'était renfermée dans le mutisme le plus complet. Elle était sous anxiolytiques. Rien à en tirer et aucun intérêt à la supprimer. Pourtant, la cible ne se trouvait pas là par hasard. L'homme ne croyait pas au hasard. Il croyait aux planifications, à l'obstination, au travail bien fait.

Les malfrats de la famille Gioanni avaient mal travaillé. Ils avaient laissé Vera Di Angelo s'immiscer dans un engrenage complexe aux équilibres fragiles. Vera Di Angelo avait tué Jack-Chris O'Neal. Premier mauvais point. Cela avait conduit le colonel Moore à vouloir supprimer la veuve Di Angelo. Deuxième mauvais point. Heureusement, l'appel de Vera à Moore avait automatiquement été basculé sur ce qu'on pouvait appeler l'équivalent des écoutes traditionnelles. Dès qu'il avait été informé de ce qui était arrivé à Moore, l'homme avait demandé l'autorisation d'activer le dispositif permettant de suivre l'appareil à la trace. Avec l'avantage supplémentaire que l'appareil « tracé » pouvait se transformer en enregistreur d'ambiance, restituant tout l'environnement sonore de son possesseur. Ainsi, tel un parent attentif écoutant les vagissements de sa progéniture par enregistreur interposé, l'espion moderne disposait d'oreilles à distance gracieusement portées à leur insu par 90 % de la population.

Il avait ainsi assisté en direct sonore à l'incident concernant Ben. Il était trop loin à ce moment-là pour pouvoir intervenir. Cet imbécile n'avait eu que ce qu'il méritait. Comme Moore d'ailleurs. La morgue du colonel l'avait souvent irrité.

L'homme avait fait son rapport, demandé des instructions. Son supérieur officieux était très mécontent de tout ce merdier. Les consignes étaient simples : éliminer les représentants de la famille Gioanni, éliminer Vera Di Angelo. Assurer à Sécuritex que les transactions prévues pourraient continuer en toute sécurité. Il était plus intéressant de travailler en direct avec l'armée américaine – ou du moins certaines de ses brebis galeuses – qu'avec des mafieux hystériques.

L'homme descendit posément de la Honda, boutonna sa veste et vérifia que son holster et son insigne étaient à leur place. Le capitaine Marc Verdier était méticuleux.

Puis, de sa démarche souple, il se dirigea vers le centre départemental, certain de trouver Vera Di Angelo à proximité.

Vera repéra l'homme aux cheveux ras qui débouchait sur la place. Costume à chevrons bien coupé. Des chaussures en cuir noires. Pas très grand. Ni très large. Un visage buriné, sans traits distinctifs prononcés. Petit nez camus, bouche mince, yeux clairs. Il se dirigeait vers le centre départemental d'un pas assuré. Il passa devant elle sans tourner la tête, s'arrêta quelques mètres plus loin pour jeter un paquet de chewing-gums vide dans une poubelle.

Ce qui lui permit de prendre son temps pour l'observer, elle. Elle en était certaine.

Il avait embrassé la place d'un coup d'œil. Jeté un regard rapide au clochard. Ce n'était pas une femme déguisée, juste un pauvre hère laminé, la misère vraie était impossible à imiter. La femme en tailleur qui marchait d'un pas vif, une sacoche en bandoulière ? Cette autre en pantalon de tweed qui fumait nerveusement devant le portail du centre ? Celle-ci, le visage à demi enfoui dans une écharpe en laine verte ? Ou celle-là, là-bas, assise sur un muret qui semblait attendre quelqu'un ?

Il ralentit, prit son temps pour jeter dans la poubelle le paquet de chewing-gums vide dont il se munissait toujours. Un geste anodin. Qui lui permettait aussi de faire soudain demi-tour. La femme sur le muret l'avait suivi des yeux. Les autres n'avaient pas bronché.

Il se pencha pour renouer un de ses lacets. Ça faisait un peu ridicule, mais bon... Tout dans ce métier faisait ridicule, depuis que les livres et les films livraient leurs tics et leurs tocs en pâture aux foules avides d'émotions interlopes.

La femme sur le muret. Entre 50 et 60 ans. Pas du tout une « mamie ». D'après son dossier, Vera Di Angelo avait 62 ans. Américaine. Fille d'une prostituée latino. Père inconnu. S'était enfuie de chez elle à 13 ans. Avait bourlingué avec une troupe de music-hall avant de devenir une star du strip-tease. Avait joué dans les plus grands clubs, fréquenté la crème de la Mafia. Rencontré Joe Di Angelo à un show organisé par le Rat Pack à la fin des années 60. Di Angelo était un ami proche de Frank Sinatra et des autres. On disait d'ailleurs que Di Angelo avait eu une liaison avec Marilyn Monroe, le veinard. Vera avait-elle couché avec Sinatra ou Dean Martin ? Quelle importance ? Il était là pour la tuer.

Il n'avait rien contre elle. Au contraire. Il admirait sa performance, son retour sur le devant de la scène. Mais son employeur – son employeur occulte, pas l'officiel – avait donné des consignes strictes. Et il obéissait toujours aux consignes.

Quoique venant d'une limace comme Kevin Laurent, ça lui faisait mal au bide.

On n'aurait pas dû le retirer du service actif, sous le prétexte qu'il avait eu une rupture d'anévrisme, sans séquelles heureusement. Il avait totalement récupéré, repris le boulot.

Derrière un bureau.

Horizon : la photocopieuse et la machine à café. Bienvenue dans le monde morne et fade du quotidien. Lui, il était à son aise dans les eaux troubles du renseignement. Là, dans l'atmosphère climatisée des bureaux, il se sentait racornir comme une vieille plante en pot. Quand son vieux camarade Jordan lui avait proposé de faire fructifier son compte en banque en rendant quelques services à un type du Gigat, il n'avait presque pas hésité. Retrouver l'ambiance torve et délétère des coups fourrés. Le plaisir de la traque et des planques. Des messages secrets, ouais même ça, ça lui avait fait plaisir.

Il n'était pas très différent de Vera Di Angelo tout compte fait.

Vera croisa brièvement le regard du type en costume à chevrons. Si ce n'était pas un flic ou un militaire, elle voulait bien avaler toutes ses fausses cartes d'identité. Quarante ans dans le milieu l'avait dotée d'un sonar mental à toute épreuve. Un nouveau venu dans cet imbroglio. Pour le compte de qui ? On avait la Mafia, l'armée US, manquait la

France. Sécuritex ou le traître du Gigat. Vera hésitait. Certes, elle pouvait le descendre, là, pendant qu'il avançait vers elle avec nonchalance, une main dans la poche de sa veste. Le descendre avant qu'il sorte sa main de sa poche. Et en même temps, elle éprouvait toujours le lancinant besoin d'en savoir plus. Le même problème que cette pauvre Ève avec le serpent, et on connaissait les conséquences, aurait dit Joe.

Action. Elle se leva, profitant du passage d'un groupe d'employés de la ville, s'assit sur le banc à côté du SDF qui dormait toujours, se pencha sur lui et, le prenant par le cou, le redressa, le plaqua devant son torse. Le pauvre gars n'était pas bien lourd. Mais faisait un paravent plus que convenable.

L'homme en costume tiqua.

Elle s'abritait derrière le clochard ! Des gens commençaient à la regarder, étonnés. Les bras du clochard pendaient, il ronflait, de la bave au coin des lèvres. La femme le serrait contre elle, indifférente à l'odeur aigre. Il n'allait pas lui tirer dessus à travers le clochard. Il n'allait pas lui tirer dessus avec ces passants qui les dévisageaient. Il n'allait pas lui tirer dessus du tout. Pas ici, pas maintenant. Il avait bien le temps. Elle n'allait pas tenir ce clodo puant dans les bras toute la journée.

Elle le prit au dépourvu en s'écriant :

« Cet homme a un malaise, il faut appeler les secours ! »

Aussitôt, la petite place s'anima, les portables jaillirent, deux bonnes âmes se précipitèrent vers Véra.

Il recula derrière une voiture en stationnement tout en ouvrant un paquet de chewing-gums neuf. Il consommait beaucoup de chewing-gums depuis qu'il ne fumait plus. Vera Di Angelo avait de la ressource, il fallait le reconnaître.

Sly avait conduit au hasard dans les rues tranquilles, faisant rugir le moteur pour effrayer les mémés qui traversaient. Ça faisait – un peu – sourire T. Rex. Les deux malfrats commençaient à perdre le peu de patience dont ils étaient dotés. T. Rex s'imaginait rouler des heures entières dans ce bled apparemment dépourvu de centres commerciaux – où les gens faisaient-ils leurs courses ? – condamné à se nourrir de trucs aussi horribles que des tripes ou de la petite friture en écoutant de la musique de merde. Il tripota une fois de plus le bouton de la radio, tomba sur Radio Nostalgie puis sur France

Musique. Il n'y avait pas de rockers en France ? T. Rex était fan de heavy métal.

Sly appuya à son tour sur la touche « recherche ». Céline Dion. Pourquoi pas ? Sly aimait bien la grande musique. Sans tenir compte de la mimique de dégoût de T. Rex – c'était la prérogative de Sly de choisir la radio quand ils roulaient ensemble – il ne cessait de tapoter sur le volant, signe de mauvaise humeur. La mère Dion aurait le temps d'élever ses jumeaux avant qu'ils mettent la main sur Mamie Hélène. L'idée de flinguer n'importe quelle vieille et d'assurer à Gioanni que le boulot était fait l'avait effleuré. Mais il y avait cette fichue clé USB.

Mika s'efforçait de réfléchir. Mamie Hélène avait pu se dire qu'elle ferait bien de mettre la clé en sécurité. Mais où ? Où était sa planque, *yebat'* (10) ! Les infos remplacèrent Céline Dion et il écouta distraitemment. Il était le seul à comprendre le français.

« ... Trouville... un touriste américain chute dans la Touque... marée basse... fracture du crâne... dans le coma... la police lance un appel à témoins pour retrouver une femme d'une soixantaine d'années qui aurait été vue parlant avec la victime quelques secondes avant sa chute.

Il ricana. Tiens, une nouvelle victime de Mamie Hélène, la sérial killeuse du coin ! Il haussa les épaules, revint à ses préoccupations.

La clé USB contenait les preuves que Sécuritex était en cheville avec la famille Gioanni, c'était ce que Sandra leur avait expliqué. Le fils Devauchelle avait eu dans l'idée de faire chanter le patron de Sécuritex qui avait appelé ses associés à la rescousse. D'où leur intervention à Andrei et à lui. C'était bien du Gioanni de faire buter toute une famille. Ils auraient pu se contenter du père et du fils. Le boss se comportait comme cet empereur romain totalement barge, Caligula. Mika avait vu le film. Beaucoup de sang et de cul. Mais Gioanni n'avait pas la stature d'un empereur. D'ailleurs les Américains n'avaient jamais eu d'empereurs. Mika regrettait amèrement de s'être laissé entraîner par les sirènes du Nouveau Monde. Sa décision était prise : il finissait ce boulot et rentrait chez lui, dans la mère patrie.

Mais l'espionnage des Devauchelle, les magouilles avec Sécuritex... quel sens cela pouvait-il avoir pour Mamie Hélène ? Des photos de mecs inconnus se rencontrant dans des endroits inconnus ? Cette *souka* (11) l'avait peut-être balancée, cette clé, et ils se prenaient le chou pour rien !

À moins que... si Mamie Hélène était dévouée à la famille Devauchelle, comme il le pensait, il se pouvait qu'elle ait confié la clé à quelqu'un d'intouchable, mais à qui la clé revenait de droit.

La gamine débile.

Il se pencha vers les sièges avant.

« La gosse, dit-il. La vieille a peut-être donné la clé à la gosse.

— La gosse que vous auriez dû éliminer ? susurra T. Rex en étirant ses grosses lèvres lippues. »

Yebonat ⁽¹²⁾ d'*amerikossy* !

« C'est plus le problème, mon pote. Le problème aujourd'hui, c'est trouver la clé et se tirer d'ici.

— Il a raison, dit Sly. Se tirer d'ici, voilà l'objectif. Pourquoi la vieille aurait-elle remis la clé à cette gamine ? Je croyais qu'elle était handicapée mentale ?

— Et alors ? Justement. Elle dira jamais rien. La vieille a pu la cacher dans son pyjama ou je sais pas quoi.

— Tu vois trop de films, Staline ! ricana T. Rex.

— Tout à l'heure, tu disais que cette Mamie Hélène était une pro, une louve déguisée en agneau, ajouta Sly. Dans ce cas, elle saurait très bien quoi faire de cette clé.

— La remettre au roi de France, dit T. Rex.

— Y a pas de roi, en France, corrigea Sly, tu confonds avec la Belgique. Ou l'Espagne. Ou l'Angleterre. Ou la Suède. Ou...

— Même pas de roi ? C'est nul, coupa T. Rex. L'Europe, c'est nul. »

Sly se tourna vers Mika :

« Explique-moi encore pourquoi Mamie Mata-Hari Hélène aurait dû fourguer cette clé à la môme ?

— Pour la mettre hors d'atteinte. De nous. Des flics français. De tout le monde.

— Hmm. Et où elle est, la gosse, en ce moment ?

— Je sais pas, là où ils mettent les enfants en péril, je suppose.

— « Les enfants en péril », t'entends ça, T. Rex, comme il s'exprime bien, notre Staline ? Il foire toute sa mission, mais pour parler... c'est ça, les communistes. »

Sans répondre, Mika saisit soudain la tête de Sly entre ses mains puissantes. Une simple torsion bien calculée et Sly mourrait, la nuque brisée. Mika avait déjà expérimenté la prise plusieurs fois et sur des types plus costauds.

« Hé ! Déconne pas, gueula T. Rex, alarmé, sa face bovine s'empourprant.

— Je déconne pas. C'est vous qui déconnez. C1 et C2, tu connais, Sly ?

— Je t'emmerde.

— C'est le nom de tes deux vertèbres cervicales qui peuvent se briser si je tourne un peu fort, comme ça...

— Arrête, bordel ! »

T. Rex avait dégainé un Smith & Wesson digne de l'inspecteur Harry et le braquait sur Mika qui le toisa :

« Tu tires, je lui brise la nuque.

— Tu lui brises la nuque, je tire.

— Et si on essayait plutôt de rester cool, gentlemen ? dit Sly. T. Rex, range ce flingue. Staline, enlève tes sales pattes de mon cou, j'ai l'impression d'être secoué par un ours.

— Excuse-toi.

— Quoi ?

— Excusez-vous tous les deux.

— De quoi ? s'étonna sincèrement Sly tandis que T. Rex roulait des yeux.

— De tout. Dites "on s'excuse". »

Silence. Mika accentua la pression sur les maxillaires de Sly.

« On s'excuse, lâcha celui-ci à contrecœur. Ça va, t'es content maintenant ?

— T. Rex aussi.

— T'as entendu, T. Rex ? Fais un effort. Pour me faire plaisir, soupira Sly.

— On s'excuse, marmonna T. Rex, rouge de colère.

— C'est bon, soupira Mika en s'écartant. »

Le canon du Smith & Wesson se colla à son front dans la seconde.

« Je vais te trouver un deuxième trou du cul, sale fils de pute.

— Troisième œil. Sur le front, on dit "troisième œil" corrigea Mika sans ciller.

— T. Rex, range ça, ordonna Sly. On n'est pas là pour s'amuser.

— *Da*, renchérit Mika, on réglera nos comptes plus tard, *dolboyob* (13).

— Il m'a injurié dans son jargon ! protesta T. Rex en enfonçant le

canon du pistolet entre les deux yeux de son rival. »

L'ambiance virait au mauvais trip de cours de récréation sous acide et l'odeur de la testostérone emplissait l'habitable.

« J'ai dit stop ! jeta Sly. Laisse cet enfoiré de moujik, ce n'est pas la priorité, OK ?

— *Tchestnoye slova* (14), je ne vous oublierai pas ! lâcha Mika. Là ! cria-t-il soudain, là, le mec, je le connais !

— Quoi ? Quel mec ?

— Le mec en costard ! Freine, *ublydok* (15) ! Je l'ai déjà vu avec Andrei, à Paris. Il travaille pour le CPCO.

— Le quoi ? demanda Sly tout en ralentissant.

— Une division de l'état-major des Armées, l'équivalent de votre *Joint Chiefs of Staff*. Le CPCO, c'est le centre de planification et de conduite des opérations. Ils ont leurs bureaux au ministère de la Défense, boulevard Saint-Germain, à Paris. Ils emploient environ deux cents militaires, des officiers pour la plupart.

« Et ça sert à quoi ? demanda T. Rex, les sourcils froncés.

— Je viens de vous le dire. À planifier et à proposer des options militaires aux grands chefs. Comme Rocco pour Gioanni, tu piges ? Sly, gare-toi, vite. »

Pas une place en vue. Le petit parking était saturé. Sly monta à cheval sur un trottoir. Mika jaillit du véhicule. Verdier, le gars du CPCO, semblait contempler quelque chose sur la place un peu plus loin. Mika tira sur la visière de sa casquette pour qu'elle masque le haut de son visage. Les bras ballants, les poings entrouverts, il s'approcha lentement par-derrière de l'officier.

T. Rex était descendu à son tour pour surveiller le Russe qui surveillait le Français.

Sly hésita. Dans toutes les missions, le chauffeur restait au volant, moteur tournant, prêt à mettre les gaz. Mais les embrouilles entre Mika et T. Rex ne lui plaisaient pas. Les embrouilles, c'était générateur de boulot gâché. Il coupa finalement le moteur et sortit, laissant la portière entrouverte et la clé électronique dans le démarreur.

Le capitaine Verdier observait : le camion des pompiers qui freinait bruyamment, l'agitation autour du clochard réveillé en sursaut, hébété, éructant qu'on lui foute la paix, les « calmez-vous » qui ne faisaient que le déstabiliser encore plus. Le pauvre gars se voyait déjà embarqué pour une unité psychiatrique avec cure de désintox. Vera Di

Angelo s'était habilement placée en retrait, laissant une grosse dame expliquer l'affaire avec véhémence, « hé oui, il est là depuis plusieurs jours et j'ai bien vu qu'il était constamment ivre. Plus d'une fois j'ai pensé qu'il était dans le coma, et pas que moi, hein, mes collègues aussi s'inquiétaient, si c'est pas malheureux... » Hochements de tête, les pompiers s'affairaient, le clochard gueulait, Vera s'écartait de plus en plus du petit groupe.

Tout en veillant à ce qu'il fasse écran entre elle et lui.

Ils se tournaient autour, dans une parodie de parade amoureuse. Le ballet traditionnel du chasseur et de la proie, se dit-il. Sans être bien certain de qui était la proie.

Elle gardait sa main droite enfoncée dans sa poche. À la moindre occasion, elle tirerait. Le capitaine Verdier ne pouvait évidemment en aucun cas être impliqué dans une fusillade sur une place publique, surtout en dehors de l'exercice de ses fonctions. Mais ça, elle ne le savait pas. Elle ignorait qui il était. C'était son avantage.

Il vit les yeux de Vera s'étrécir, elle semblait fixer un point derrière lui. Ce fut très bref, un regard intercepté à la dérobée, mais elle avait vu quelque chose, il en était sûr. Quelque chose ou quelqu'un.

Il se retourna brièvement. Un homme se tenait en retrait, grand, très costaud, casquette enfoncée sur les yeux. Le capitaine Verdier n'avait pas bourlingué pendant des années, de rendez-vous louches en « pont des espions », sans développer une excellente mémoire visuelle synthétique. Il reconnaissait les gens à leur forme, leur *gestalt* comme disaient ses homologues germaniques, laquelle était plus fiable que les traits du visage, trop facilement modifiables.

Et il était sûr d'avoir déjà vu cet homme. Les images d'un autre homme lui revinrent en mémoire. Andrei, le mafieux russe qui traitait avec le colonel Moore. Ainsi donc, son esprit associait Andrei et ce type à casquette. Ce n'était pas par hasard. Un autre Russe donc.

Il claqua mentalement des doigts : c'était le grand blond taciturne qui restait en couverture pendant les rencontres clandestines. Mika ! Oui, c'était ça.

Qu'est-ce qu'il foutait là ?

Sa vision périphérique lui révéla alors autre chose. Un énorme gaillard en polo rose, face boursouflée, cuisses d'haltérophile boudinées dans son jean, bras écartés comme un gorille, les couvrait du regard. Pas du tout Trouville, le spécimen.

Nom de Dieu, il y en avait un troisième. Un grand échalas à la

gueule en lame de couteau, vêtu d'un costard de pompes funèbres, tenant à la main un sac de sport, le genre de sac de sport où se loge un Uzi.

Le capitaine Verdier eut le sentiment désagréable de se trouver au cœur d'une scène ridicule, une pâle imitation d'un film de Kitano, avec les yakusas marchant au ralenti vers l'affrontement final.

Et Vera, olympienne, les jaugeant de son œil implacable.

Mika ne quittait pas le type du CPCO des yeux. Par quelle coïncidence un militaire français trafiquant avec Sécuritex et la pègre se trouvait-il à Trouville, au lendemain de l'exécution des Devauchelle ? Une coïncidence nommée Mamie Hélène ? Mamie Hélène émergeait-elle au CPCO ?

Mika scruta rapidement chaque femme présente sur la place. Il y avait beaucoup d'agitation. Un camion rouge de pompiers, un SDF basané hirsute et hurlant, un attroupement de Français volubiles. Pas trace de Mamie Hélène, de son vieil imper ou de son parapluie. Du coin de l'œil, il entrevit Sly et T. Rex, avançant en tenaille. Il fit la moue. Sly aurait dû rester dans la voiture pour pouvoir s'arracher en vitesse en cas de besoin. C'était une règle impérative. Ces deux nuls étaient trop nuls. Et maintenant, deux flics alléchés par l'odeur de PV se dirigeaient vers la Volvo, le carnet de contredanses à la main. Si le gars du CPCO se barrait, là, tout de suite, ils ne pourraient pas le suivre. Mais Verdier n'avait pas l'air de vouloir se barrer. Il mâchouillait un chewing-gum, sans bouger d'un centimètre, genre mec en granit, mains dans les poches. Mains en granit sur crosse en acier, se dit Mika. Le type surveillait quelqu'un. Donc elle était bien là. Cette *chalava* (16) de Mamie Hélène était là. Mais où, *dermo* (17) !

Sly cligna de l'œil à l'intention de T. Rex tout en continuant à progresser lentement, parallèlement à son comparse. Le moujik avait repéré un des militaires français qui trahissait pour le compte de Sécuritex et de Gioanni. Ça signifiait sans doute que la petite mamie qu'ils recherchaient devait se trouver dans le coin. Sly étudia deux ou trois vieilles dames occupées à jacasser comme des pies dans les oreilles d'un pompier débordé. Mouais, c'était pas ça. Il croisa le regard d'une belle femme brune d'une cinquantaine d'années et il eut l'impression qu'elle esquissait un sourire. Il se rengorgea. Il aimait bien les femmes un peu classe, avocates, bourgeoises, femmes d'affaires... OK, il n'avait pas souvent l'occasion de s'en payer, mais ça le faisait fantasmer. Les femmes mûres et distinguées, un cran très au-dessus des grosses pétasses aux seins siliconés dont raffolait T. Rex. Le

syndrome Mrs Robinson. Putain, ce que ce film l'avait fait bander quand il était jeune. Bon, il n'était pas là pour draguer. Il s'obligea à détourner le regard.

Vera n'en croyait pas ses yeux. Quatre hommes pour elle toute seule ! Le militaire à l'air pugnace, Mika, le croque-mort et le sumo. Vu leurs mouvements convergents et reptiliens, il était évident que les quatre hommes cherchaient la même chose : elle. Elle avait bien fait de rajeunir. Mika et ses phénomènes de foire auraient du mal à la repérer. Si elle devait s'éclipser, il fallait se dépêcher, les pompiers avaient enfin réussi à faire grimper le SDF dans leur camion, les gens allaient se disperser et la laisser seule au milieu de l'esplanade, pour un affrontement façon *Il était une fois dans l'Ouest à Trouville*.

Le croque-mort jura soudain, l'air fumasse. Il fusillait du regard deux flics en train de verbaliser leur Volvo, garée sur le trottoir. Vera le devança et, en trois enjambées, elle rejoignit les deux policiers et se lança dans une explication embrouillée en franglais, agrémentée de sourires charmeurs.

Finalement, le plus âgé des deux policiers rangea son carnet en soupirant. « Allez, circulez. »

Vera ne se le fit pas dire deux fois.

Incrédules, les quatre hommes virent la puissante XC60 s'éloigner dans un rugissement.

CHAPITRE 8

Vera ne put s'empêcher de glousser. Elle les avait bien eus, les fiers mâles lancés à sa poursuite ! Vera, la reine de l'entourloupe !

Essayant de ne pas dépasser la limitation de vitesse – 50 Kilomètres à l'heure, un vrai corbillard –, elle soupesait les différentes options qui s'offraient à elle :

1) rejoindre l'autoroute et filer droit devant, n'importe où. Repartir à zéro.

2) regagner le bateau, attendre que ça se tasse, récupérer le fric dans la quille, repartir à zéro.

3) éliminer définitivement les trublions lancés à ses trousses. Puis repartir à zéro.

« Repartir à zéro » était la constante, hélas. Même si elle se débarrassait de ses poursuivants, il serait difficile de reprendre sa vie de Mamie Hélène. Admettons qu'elle arrive à faire gober aux flics une vague histoire de voyage etc. Mais Gioanni enverrait ses cloportes vague après vague. Sécuritex et le cauteleux Kevin Laurent de même. Elle passerait le reste de sa vie retranchée dans la maison, un pistolet-mitrailleur à la main.

Donc mieux valait disparaître. Continuer à rouler.

Mais ça lui faisait mal au cœur d'abandonner le bateau. D'abandonner les derniers liens avec Joe. Ces derniers endroits où ils s'étaient promenés ensemble, jusqu'à ce fichu vendredi 13.

Il fallait couper les têtes de l'hydre. Gioanni était intouchable, mais pas Kevin Laurent. Pas Lavallières.

« La salope ! gueula Sly. La foutue salope ! »

Les deux agents se tournèrent vers ce grand bonhomme qui hurlait en anglais, l'air hors de lui.

Mika posa une main sur son bras.

« Du calme, fais pas ta tantouze. »

T. Rex les rejoignit, écarlate.

« Je vais lui exploser le cul à cette pouffiasse !

— Pour l'instant, c'est elle qui nous enfile, mon vieux. Putain, vite ! »

Il leur montra le militaire qui courait vers une Honda.

« Il a une bagnole, allez, vite ! »

T. Rex s'élança. Il était foutrement rapide quand il voulait et surtout il était plus près de la Honda. Il l'atteignit alors que le Français s'installait au volant, l'empêchant de refermer la portière.

« *Get out* », fit celui-ci, peu amène.

L'œil rivé sur le rétro, Verdier vit les flics s'éloigner. Et cet emmerdeur qui bloquait sa porte...

« *We're coming with you*, disait l'emmerdeur, avec un rictus.

— *No way ! Fuck off !* »

Le grand maigre et le Russe se tenaient derrière le gros, faisant en quelque sorte écran pour d'éventuels spectateurs.

Le catcheur dégaina son arme et la lui fourra – discrètement – sous le nez.

« Pauvre con », lâcha Verdier tout en tirant à travers la poche de sa veste, ulcéré à la pensée qu'à cause de ces guignols il ne rattraperait jamais Vera.

La balle toucha T. Rex au foie, il tressauta, leva le bras par réflexe. Verdier le lui cogna brutalement contre le montant de la portière et démarra, laissant T. Rex tituber sur place, un bras cassé, l'autre serré contre son ventre perforé.

Une pluie de balles s'abattit soudain sur la carrosserie. Le grand maigre avait dégainé et tirait, un genou à terre, comme au stand. Mika, lui, prenait la tangente. Verdier le vit courir, coudes au corps, tandis que les flics revenaient au pas de charge, l'un s'époumonant dans son sifflet et l'autre s'égosillant dans son talkie.

Exit les clowns de Gioanni. Vera Di Angelo aurait été contente de voir ça.

Vera. Où était-elle ? Qu'allait-elle faire ?

Vera roulait à tombeau ouvert vers la capitale. Elle s'était arrêtée pour faire le plein et aller aux toilettes. En avait profité pour consulter son smartphone. Le Gigat était en liaison avec l'état-major des Armées. Là se trouverait l'interlocuteur intéressé par le contenu de la clé USB : le chef d'état-major des Armées. Un amiral à l'air sévère. Vera avait bien conscience de la difficulté de pouvoir l'approcher. Mais il fallait tenter le coup.

Le capitaine Verdier naviguait au radar, au propre comme au figuré. Vera Di Angelo venait de rallumer son téléphone ! Voyons... elle se trouvait sur l'autoroute menant à Paris. Avec une bonne trentaine de kilomètres d'avance sur lui. Pourquoi fonçait-elle vers Paris ? Kevin Laurent n'apprécierait pas d'apprendre que la cible de Verdier se rapprochait à présent de lui. Qu'il était peut-être devenu la cible de Vera.

Impossible. Comment aurait-elle pu remonter jusqu'à lui ? Le colonel Moore aurait-il trop ouvert sa grande gueule de Ricain ?

Verdier avait su que le fils Devauchelle avait essayé de s'attaquer aux « partenaires » de Sécuritex. La famille Gioanni avait réagi la première en envoyant l'artillerie lourde réduire l'apprenti maître chanteur au silence. Et avait en même temps embarqué les preuves du trafic occulte. Moore était persuadé que lesdites preuves se trouvaient à présent entre les blanches mains de la Veuve noire.

Vera Di Angelo aurait-elle la folle idée de les rendre publiques ? Ce serait plus qu'une catastrophe. Une chiquenaude dévastatrice entraînant l'effondrement d'une série de dominos politico-financiers. Des têtes tomberaient. Verdier sentit le frisson de l'adrénaline courir dans ses paumes serrées sur le volant. Il jouait bien plus que sa carrière sur ce coup-là. Le renvoi. Le déshonneur. La prison.

T. Rex était tombé à genoux. Sly, penché sur lui, murmurait des paroles d'encouragement. Un des flics affolé, avait appelé une ambulance. L'autre tenait Sly en joue.

« Posez votre arme, monsieur », cria-t-il, d'une voix blanche.

Sly ne le regarda même pas. T. Rex était en train de crever, là, dans ce foutu patelin étranger !

« Je répète : posez immédiatement votre arme ! Ceci est une sommation ! cria de nouveau le jeune flic, surexcité.

Il s'appelait Stéphane Lambert, avait une femme et deux enfants. C'était son premier cas difficile et il tremblait légèrement. Ces hommes étaient peut-être en relation avec le carnage de la veille au soir. Il avait le droit de faire usage de son arme en cas d'absolue nécessité et de légitime défense face à une menace potentielle. Un individu armé qui avait tiré sur une voiture et refusait d'obtempérer correspondait aux deux critères. Devait-il viser la tête ou le torse ? L'homme armé avait canardé une voiture en plein jour, malgré la présence de passants. Donc il était vraiment dangereux. Donc il pouvait viser la tête. Et tirer.

Il tira.

Une fraction de seconde trop tard.

Agacé, Sly avait à peine relevé le canon de son arme, et appuyé sur la gâchette avec ce qui pouvait passer pour de la nonchalance. Deux fois. Le premier projectile frappa Stéphane Lambert entre les deux yeux. Il battit des bras comme un pantin et s'écroula, incrédule. Ce n'était pas juste ! Le deuxième atteignit son collègue juste sous le cœur et celui-ci tomba à genoux, sans lâcher son bipeur en hurlant « au secours ».

Sly reporta son attention sur T. Rex et vit qu'il souriait, malgré le sang qui coulait de sa bouche.

« Putain, mon pote, tu les as bien eus ! arriva à articuler T. Rex entre deux bulles rosâtres. T'es vraiment le meilleur, partenaire ! »

Et il cessa de respirer. Sly fixa le regard vitreux, le corps soudain lourd et totalement inerte. Il le reposa doucement sur le trottoir sale. Le flic blessé continuait à s'égosiller en essayant de comprimer sa blessure. Le flic mort contemplait le ciel. Il lui pleuvait dans les yeux.

Sirènes, tout près.

Sly traça un bref signe de croix sur le front de T. Rex puis s'éloigna, indifférent aux rares passants terrorisés, accroupis qui derrière un lampadaire qui derrière une voiture ou encore blottis derrière la grande grille qui bloquait l'entrée du centre départemental. La petite place avait vu se dérouler en deux heures plus d'événements qu'en vingt ans.

Sly, en proie à une terrible fureur, courait au hasard. D'ici une demi-heure son signalement serait diffusé partout. Mais il n'arrivait pas à se concentrer, obnubilé par la mort de T. Rex. Une mort vraiment trop conne, dans un trou à rats. Qui allait l'enterrer ? Il finirait dans une fosse commune dans une saloperie de cimetière normand ? Sly se représentait un enchevêtrement d'os et de terre et sa colère le faisait vibrer.

Il allait retrouver cette Mamie Hélène et le mec qui avait abattu T. Rex, même s'il devait les suivre en enfer.

Il ralentit, essuya la sueur à son front. Boutonna sa veste pour cacher son arme. Il se trouvait dans une rue piétonne, animée. Il entra dans un magasin à bas prix, qui proposait toute sorte d'articles. Il choisit une parka marron foncé, une casquette à oreillettes, un pantalon de chasseur à poches multiples et se changea dans la cabine d'essayage. Il acheta également un grand sac à dos dans lequel il fourra son beau costume et sortit, toujours aussi furieux, direction la gare.

Il prit un billet à une machine bilingue et se rendit sur le quai. Mika avait expliqué que le CPCO se trouvait à Paris, dans un coin appelé boulevard Saint-Germain. OK. On allait voir s'ils avaient des couilles, à Saint-Germain. Sly se leva en voyant le train arriver. Avec ses nouveaux vêtements, il paraissait plus gros et plus jeune et ne ressemblait plus à un truand de cinéma. Il entrevit son reflet dans une des vitres du wagon et se força à sourire, pour avoir l'air d'un touriste normal.

Occupé à trouver une place isolée, il ne vit pas la silhouette massive qui arrivait en courant et grimpait sur le marchepied une seconde avant que les portes se referment.

Mika avait réfléchi, de son mieux. Verdier, le mec du CPCO était certainement au courant de tout. C'était le contact entre ce merdeux de Kevin Laurent et Andrei. On l'appelait par son grade : capitaine. « Tu le crois que ce type se fait appeler Capitaine V. ! » avait ricané Andrei. « Comme un super héros. Décidément, les Français sont débiles. »

Capitaine V. Il n'avait pas hésité à flinguer T. Rex avant de démarrer en trombe. Pour regagner « la cuve », comme on surnommait le CPCO ? Dans le doute, Mika avait décidé de rejoindre Paris. Là, soit il réussissait à établir le contact avec Capitaine V., soit il prenait le premier vol pour Moscou.

Vera ne pouvait pas garder la Volvo, la voiture était trop repérable, d'autant que ses poursuivants pouvaient la signaler comme volée. Elle s'avança jusqu'à l'aire de repos des poids lourds, avisa un long semi-remorque immatriculé en Pologne, la calandre enchâssée de spots lumineux, les flancs recouverts de fresques représentant des forêts enneigées. Son conducteur, un grand rouquin, revenait des toilettes en sifflotant. Vera éteignit son téléphone et descendit de la

voiture, en serrant contre elle son précieux It bag. L'homme la dévisagea, surpris. Elle n'avait pas vraiment le style tapineuse. Vera lui sourit en montrant la voiture.

« Je me suis disputée avec mon mari, dit-elle. Je ne veux pas qu'il me retrouve. Je dois rentrer à Paris. »

Le rouquin écarta les mains et remua la tête pour dire « je n'ai pas compris » et Vera répéta sa phrase en anglais.

Son regard s'éclaira encore plus quand il vit les billets dans la main de Vera.

« OK, montez, pas de problèmes. Et la Volvo ?

— Il la retrouvera. Ne vous en faites pas pour lui, c'est un salaud. »

L'homme rit.

« Je m'appelle Stanislas, dit-il. Ma femme dit aussi que je suis un salaud.

— Tous les hommes sont des salauds », compléta Vera en prenant place sur la banquette, derrière l'immense pare-brise.

Stanislas était branché sur NRJ et Véra put profiter des derniers tubes à la mode en discutant des mérites comparés de Beyoncé et de Shakira.

Le signal avait de nouveau disparu, après être resté stationnaire une dizaine de minutes dans ce que le traceur lui disait être une station-service. Verdier avait rejoint l'endroit, fouillé les lieux, trouvé la Volvo sagement garée. Inutile donc de mobiliser la gendarmerie pour l'intercepter.

Vera Di Angelo avait éteint son appareil. Il allait être obligé de demander de l'aide. Il appela la ligne ultraconfidentielle réservée à ce genre d'urgence. Actionner à distance un mobile éteint relevait d'une procédure à laquelle même lui ne pouvait se soustraire. Après qu'il se fut identifié, son homologue lui répondit sans amabilité excessive.

« Alors, tu t'y mets aussi, comme tous ces jeunots ? On n'enquête plus sur le terrain, on se repose entièrement sur les écoutes ? On reste les pieds sur le bureau à siroter du café pendant que les machines font le boulot ? Quand je pense à tous ces pauvres cons qui croient qu'éteindre leur portable les protège des grandes oreilles de Big Brother, mon vieux, ça me fait froid dans le dos.

— Je suis pressé.

— Vous êtes toujours tous pressés. Les juges, les flics, toi... tu permets que je mette la procédure en route quand même ? Les

opérateurs de téléphone sont très pointilleux sur le protocole. Ils n'ont pas envie d'avoir des dizaines de procès sur le dos. Et nous non plus. Tu dis que c'est une urgence ?

— Urgence code double zéro, ça te va ? Suspicion de sujet à potentiel terroriste. Pas le temps d'attendre un mandat d'un juge qui sirote son café.

— Ça va ! Si on peut plus parler...

— Pas le temps, je te dis.

— C'est bon, donne-moi le numéro. »

Verdier s'exécuta, exaspéré. Ce vieux con lui faisait perdre des minutes précieuses. Contrairement à ce qu'on pouvait lire çà et là, et comme l'avait même confirmé le responsable de la sécurité informatique pour le pôle Défense du CEA, les téléphones portables actuels étaient quasiment tous équipés d'un mode d'écoute discrète activable par un code informatique que les opérateurs de téléphonie pouvaient envoyer à l'appareil visé sans que le possesseur du téléphone en question s'en rende compte.

L'écran restait éteint, le joujou semblait déconnecté, mais en réalité, il se transformait en micro d'ambiance. La batterie, qui continuait de fournir de l'énergie, pour l'horloge interne par exemple, était le cheval de Troie du système. Le biais par lequel serait envoyé le signal permettant de contrôler les APDU, les *Application Protocol Data Unit*, ces paquets de données envoyées sur la carte SIM.

« Voilà, c'est fait.

— Merci, marmonna Verdier pressé d'en terminer.

— De rien. Bon Dieu, si tu savais comme je m'emmerde derrière ce bureau.

— On vieillit tous.

— Ouais, c'est ça. »

Son interlocuteur avait raccroché. Verdier haussa les épaules. Oui, vieillir derrière un bureau, ça faisait mal. C'était pour ça qu'il préférait continuer à arpenter le terrain, tout en sachant pertinemment qu'il était hors cadre. Un électron libre avide de sensations fortes. Une tête brûlée, comme disait autrefois le général, son mentor. Le général végétait à présent en maison de retraite, quatre étoiles comme son épaulette.

Une voix surgit soudain dans l'habitable. Vera ! Il augmenta le son, la qualité était mauvaise, saturée, mais les paroles distinctes. Elle parlait avec un homme doté d'un fort accent slave. Verdier cligna des

yeux, interloqué. Mika ? Vera s'était enfuie avec Mika ? Elle marchait dans la combine Gioanni ? Incrédule, il se concentra sur ce qu'ils disaient. Un dialogue inepte concernant des chanteuses de R'n'B. Communiquaient-ils en code ?

Il essaya d'évaluer l'environnement dans lequel ils se trouvaient. Une radio gueulait en fond, sans pouvoir masquer le bruit puissant du moteur. Un gros véhicule roulant à vitesse régulière. Le mugissement d'un klaxon au timbre grave. Un poids lourd. « Vera et Mika sont dans un camion, Mika tombe sur l'asphalte, qui reste à bord ? » Le temps n'était pas aux comptines. Il fallait les rattraper.

« Votre mari, le salaud, demanda Stanislas au bout d'une vingtaine de kilomètres, qu'est-ce que vous lui reprochez ?

— Il est violent, répondit Vera, tablant sur l'instinct protecteur des mâles. Il me frappe. Je n'en peux plus. S'il me retrouve, il me tuera. Il l'a juré. »

Le routier la considéra avec gravité avant de soupirer et de mettre en route la petite machine à café vissée sur le tableau de bord.

« Votre téléphone, là, dit-il soudain, vous devriez enlever la batterie.

— Pourquoi ?

— Même éteint, on peut vous pister. Je l'ai lu sur Internet. Si vous ne voulez pas que votre mari vous retrouve... vaudrait mieux l'enlever. C'est un truc d'espions, je vous assure. »

Vera acquiesça. Autant ne pas prendre de risques.

Il traversait une zone où le signal de réception était faible et la conversation entre Vera et « Mika » lui parvenait hachée, par bribes.

« Votre téléphone, là... devriez enlever la batterie.

— Pourquoi ?

— Même éteint on peut vous pister... vaudrait mieux l'enlever... »

« Noon ! » cria Verdier, « ne fais pas ça ! » Trop tard. Merde ! Merde et merde ! Elle avait enlevé la batterie. Mais comment la retrouver maintenant ? Des files ininterrompues de camions sillonnaient l'autoroute. Vera pouvait se trouver dans n'importe lequel de ces mastodontes.

Il frappa le volant du plat de la main, geste universel de conducteur exaspéré. Il ne restait qu'à rouler jusqu'à Paris en scrutant

les cabines de poids lourds pour essayer d'y repérer une femme ou ce salaud de Russe ! Ridicule !

Se pouvait-il qu'elle se trouve vraiment en compagnie de Mika ? Mais non, ça ne tenait pas debout. Si Vera Di Angelo travaillait pour les Gioanni, ils n'auraient pas cherché à la buter.

« Mais ils n'ont pas cherché à la buter », lui souffla une petite voix intérieure. « C'est Chris O'Neal, l'homme de Moore, qui a tenté de la tuer. »

Il fallait se concentrer. L'espionnage, c'était comme un jeu de logique. OK, O'Neal avait voulu supprimer Vera. Mais Vera l'avait abattu et, dans la foulée, avait liquidé Andrei et Sandra, Moore le lui avait dit. Donc elle ne roulait pas pour Gioanni. Elle avait dérobé la clé USB, éliminé Moore et ce stupide Ben. Elle roulait pour elle toute seule. D'ailleurs, quand il l'avait enfin repérée, elle était traquée par le Russe et les deux tueurs américains. Donc, soit le nommé Mika avait retourné sa veste, soit elle se trouvait tout simplement en compagnie d'un vrai routier des pays de l'Est. En train de siroter le café du chauffeur et de ricaner en pensant à tous ces hommes stupides lancés à sa poursuite.

Il en aurait bien siroté un, de café, lui aussi. La journée s'annonçait longue et chargée.

En descendant du train, Sly alla acheter un plan de Paris et se planta ensuite devant celui du métro. Boulevard Saint-Germain. Pendant le trajet, il avait pianoté sur son smartphone et appris qu'on y trouvait ce foutu CPCO, mais aussi le COFN – centre opérationnel des forces nucléaires – et le ministère de la Défense. Bon, il n'était pas venu pour voler une tête nucléaire, juste pour flinguer une Mémé récalcitrante qui se révélait une superbe manipulatrice. Et surtout le mec qui avait tué T. Rex. T. Rex était son pote et son partenaire depuis plus de dix ans. Ils ne se ressemblaient pas, n'avaient pas les mêmes goûts ni les mêmes opinions, mais ils étaient aussi dissemblables et soudés que les deux faces d'une pièce de monnaie. Il s'engouffra dans le métro, froid et déterminé. Abattre l'agent du CPCO était à présent sa priorité.

Mika monta dans le wagon suivant, le cœur battant. Le type engoncé dans la parka, c'était Sly, il en était sûr. Devait-il le rejoindre ? Son instinct lui soufflait que non. Sly avait le regard vide des mecs en roue libre. Mika ne tenait pas à s'impliquer dans une mission suicide. Un contact comme Capitaine V., c'était toujours utile.

Surtout si Mika louait à présent ses services à quelqu'un de son pays. Les bons contacts, c'était un atout. Tout son instinct – et sa répulsion atavique pour les États-Unis – lui disait de lâcher Gioanni.

Vera avait remercié Stanislas avec effusion. Le routier l'avait déposée porte de Versailles avant de continuer vers Marne-la-Vallée. Vera était allée prendre un café dans un bar pas trop crade. Après avoir payé, elle s'était rendue aux toilettes et en était ressortie une nouvelle fois métamorphosée, avec un look à la Michèle Alliot-Marie, l'ex-ministre de la Défense. Autant se donner le genre de la maison. Durant la dernière partie du trajet, elle avait demandé à Stanislas la permission de se servir de son netbook équipé d'une clé 3G et avait cherché quelques entrées sur le CPCO. Elle était tombée par hasard sur le portail des marchés publics et privés. La direction des achats du SGA avait passé un ordre de commande pour « le retrait et remplacement d'éléments amiantés des locaux du niveau C du BPCO, 231 bd Saint-Germain, Paris 7^e. » Intéressant.

Ouais, tu vas te faire passer pour un ouvrier ? Te laisser pousser la moustache ? Laisse tomber, file à Orly.

Vera haussa les épaules, bien décidée à ne pas écouter la voix de la raison. *Avoue que tu t'amuses comme une petite folle !* S'amuser n'était pas le mot approprié, il y avait trop de cadavres sur son chemin. Mais elle ressentait cet étrange frisson d'excitation qu'elle avait éprouvé toutes ces années auprès de Joe, avant leur exil.

Elle sortit du métro sous une petite pluie fine, serra la ceinture de son imperméable neuf, déploya le parapluie qu'elle avait acheté à un revendeur dans les couloirs encombrés de voyageurs pressés. Se dit qu'elle n'aimerait pas vivre dans une grande ville. Elle avait pris goût à la nature, aux vastes espaces de la Normandie. Des dizaines d'autres parapluies la côtoyaient. Vera avait choisi une sortie à plusieurs rues de son but. Elle se fondit dans la foule, ses lunettes rétroviseur bien en place, et ne manquant pas de jeter un coup d'œil dans toutes les vitrines qu'elle longait. On ne la suivait pas.

Verdier se gara au plus près, dans un parking public. Il n'avait pas cessé de ruminer tout en s'efforçant de respecter les limites de vitesse. Pas le moment de se faire flasher. Il était totalement incognito sur cette mission, qui n'en était pas une, du moins officieusement. Kevin Laurent l'avait prévenu : en cas de pépin, il devrait se débrouiller seul, comme SAS : personne ne le soutiendrait.

SAS avait la chance que son ingénieux père de papier trouve toujours des solutions pour lui sauver la mise. Verdier ne devait compter que sur lui-même. Et donc progresser à *minima*.

Il était quand même troublant que le « traître » de l'ambassade américaine soit l'officier traitant chargé de Joe et Vera Di Angelo, lesquels étaient poursuivis par la famille Gioanni, famille Gioanni qu'O'Neal avait été – deuxième curieuse coïncidence – chargé d'infiltrer. Certes, Moore avait besoin d'un informateur au sein même des Gioanni, ses rivaux auprès de Sécuritex et de Laurent. Mais choisir O'Neal... Et que dire de la présence de Vera sur les lieux de l'exécution des Devauchelle ? Ce vieux salaud de Moore aurait-il tout planifié ? Impossible de lui poser la question dans son unité de soins intensifs. Et puis Moore était du genre à nier, pris les deux mains dans le sac !

Verdier cligna des yeux. La pluie lui picotait légèrement le crâne, la nuque. Combien d'heures avait-il passé dans sa vie à guetter des gens, immobile sous la pluie, la neige, le soleil ? Il devrait écrire un livre. *Une vie d'espion*.

Vera Di Angelo ne devait pas mettre les pieds au CPCO. Et les deux tarés, le Russe et l'Américain, devaient disparaître. Une fois la situation assainie, Sécuritex et Laurent auraient tout loisir de trouver de nouveaux interlocuteurs. Le monde entier avait besoin d'armes, encore plus que d'eau ou de nourriture.

Au 231, les agents de sécurité montaient la garde, impavides. Une société de gardiennage privée était dorénavant chargée de la protection des lieux et il ne restait plus qu'une quinzaine de gendarmes sur les soixante-quinze qui assuraient autrefois cette mission.

Verdier, campé à un carrefour, abrité sous un porche, se fondait avec la grisaille des murs. Dès que Vera se montrerait, il l'intercepterait.

Sly sortit du métro en râlant. Il n'aimait pas le métro, ni ici ni ailleurs. La foule, les odeurs, le manque d'espaces dégagés. Il bouscula les vendeurs à la sauvette, d'un air suffisamment hargneux pour que personne ne proteste. Mika déboula à sa suite et même l'habituelle bande de petites voleuses se poussa. Il y avait des types qui pouaient les emmerdes. Une fois à l'air libre, Sly considéra longuement les bâtiments à prendre d'assaut. Les putains de bazookas qu'achetait Gioanni ici même lui auraient été bien utiles. Ou un de ces hélicos, comme ils en avaient livré aux narcos il y a six mois. Sans parler de ces drones SDTI Sperwer qui transmettaient les images prises en vol au nouveau terminal ERS-RVT de Sagem. Un bijou, fort apprécié sur le terrain accidenté de la guérilla colombienne ou autre.

Bon, assez rêvé, il n'avait que son flingue et ses couilles. Pas de quoi défoncer la baraque. Il se contenterait d'abattre l'officier français dès qu'il le verrait. Quand à Mamie Hélène, s'il arrivait à la contraindre à le suivre sous la menace... peut-être bien qu'il se la culbuterait, à la hussarde.

Il en frissonna de plaisir anticipé.

Derrière la vitre du bar, Mika observait Sly qui observait le CPCO. Il aurait dû le rejoindre et discuter avec lui. Mais quelque chose lui soufflait que Sly allait mal finir. Mika essaya de repérer Capitaine V. Peut-être cette ombre au bout de la rue, dans l'encoignure d'un vieil immeuble ? Et Mamie Hélène ? Où était-elle, que faisait-elle ?

Où est-elle ? Que fait-elle ? C'était la question que se posait Verdier. Ça lui rappelait la comptine de son enfance :

« Prom'nons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas
Si le loup y était
Il nous mangerait
Mais comm' il n'y est pas
Il nous mang'ra pas.
Loup y es-tu ?
Entends-tu ?
Que fais-tu ? »

« Je mets mes chaussures. » « Je prends ma kalachnikov. »

Là-bas, cette silhouette en parka... la taille... la démarche... c'était l'Américain maigre, dont il avait descendu le partenaire. Sacrement collant, le gus. Pas question qu'il pointe son vilain museau à l'entrée des bâtiments. Rien qu'à le regarder, on sentait l'odeur des pots-de-vin en train de mijoter sur le gaz des oléoducs transsibériens.

Verdier se sentit soudain fatigué. Il n'aurait jamais dû accepter de travailler pour un traître. Car c'était bien ce qu'était Laurent. Un intermédiaire assoiffé de fric entre puissances officielles et puissances occultes. Un vendu.

Est-ce que d'ici il pouvait descendre l'Américain ?

CHAPITRE 9

Vera s'était glissée dans la queue qui s'étirait devant la librairie où signait un ténor des médias, un demi-dieu télévisuel dont les ouailles attendaient dévotement la bénédiction sous forme d'un paraphe sur une biographie à 21,90 euros. De là, elle jouissait d'une excellente perspective sur le boulevard. Elle sentit soudain un corps se presser contre le sien et se retourna vivement. Un maigrichon au visage chafouin lui adressa un sourire torve.

« Essaye encore de me piquer mon sac et je te nique à mort »,
laissa tomber Vera à voix basse.

Le mec cligna des yeux, incrédule, puis s'éclipsa. Un vendeur ambulant avait suivi la scène en rigolant. Un grand black en boubou bariolé. Il lança une phrase dans une langue inconnue à l'apprenti pickpocket qui lui fit un doigt d'honneur. Le vendeur avait une belle voix ample, chaude. De haute stature, des traits léonins, quelques fils gris dans ses cheveux crépus coupés ras. Vera sortit de la file d'attente et se rapprocha de l'homme, qui l'observait. Elle venait d'avoir une idée.

« Vous parlez français ? lui demanda-t-elle.

— Un peu mon neveu ! Je suis haïtien. Port-au-Prince, vous connaissez ?

— Non, pas du tout. Ça vous dirait de devenir ministre ? »

Le vendeur la considéra en plissant les yeux.

« Ministre de quoi ?

— De la guerre. »

Elle désigna un salon de thé :

« Venez, je vous offre un café. »

Il hocha la tête, montra sa marchandise, son boubou multicolore :

« Ça va faire bizarre. Le patron voudra pas me servir.

— Alors, entrons dans la librairie.

— Avec tout ça ?

— Bon sang, on ne va pas palabrer toute la journée ! Combien ça coûte tout votre barda ? »

Il lança un prix indécent. Si cette femme était folle, autant en profiter.

« OK, dit la folle, je vous achète le lot. Laissez ça par terre et venez. »

Le vendeur interpella le pickpocket qui était en train de vider le sac d'une dame âgée et lui montra son stand improvisé. L'autre acquiesça d'un signe de tête.

« Vous êtes associés ? demanda Vera.

— Non, on se donne un coup de main quand il y a besoin, c'est tout.

— Comment vous appelez-vous ?

— Donatien.

— Il vous faut des vêtements convenables, Donatien. Je ne savais pas que les Haïtiens portaient des djellabas ?

— Je suis déguisé en Sénégalais. C'est meilleur pour les affaires, d'après le boss. »

Vera l'entraîna dans un grand magasin. Donatien en ressortit métamorphosé, vêtu d'un costume sombre à boutonnage croisé, cravaté de bleu marine, avec des chaussures lacées. Il sourit à son reflet dans la vitrine, se tourna vers Vera.

« Je ne suis pas un peu trop vieux pour jouer les *toy-boy* !

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai rien d'une "couguar". Même si je danse aussi bien que Madonna. »

Donatien rit de bon cœur. Ils entrèrent dans la pâtisserie-salon de thé et commandèrent. Du café pour elle, du thé rouge pour lui. Avec un assortiment de mini-éclairs.

« Ça ne commence pas trop mal », dit Donatien.

Vera sortit son smartphone.

« Je suppose que vous désirez quelques explications.

— Ce ne serait pas de trop. En tant que ministre de la Guerre,

j'aime me tenir informé.

— Nous devons attaquer le gouvernement français.

— Ha ! En tout cas, merci pour le thé.

— Pas tout le gouvernement. Juste un monsieur corrompu qui m'attire des ennuis, beaucoup d'ennuis. Il faut que je puisse contacter le chef de l'état-major des Armées.

— Ils vous ont donné une permission de 24 ou 48 heures à l'unité psychiatrique ?

— Ça, ça ne vient pas de l'unité psychiatrique, rétorqua Vera en lui entrebâillant son sac pour qu'il puisse voir le fidèle PSM. Je m'appelle Vera Di Angelo. Mon mari Joe di Angelo était tueur à gages. »

Donatien fit la grimace.

« Mon père était Tonton Macoute. Il a dû tuer plus de gens que votre mari. Mais moi, je n'aime pas le sang.

— Moi non plus, mentit Vera. Mais je n'ai pas le choix.

— On a toujours le choix, Madame Di Angelo. Mais on refuse de le faire. C'est moins fatigant.

— Pas de philosophie, juste de l'action, Monsieur Donatien. J'ai épuisé mes réserves de philosophie.

— Que voulez-vous de moi ? Je ne me servirai pas de cette arme. Je ne blesserai personne.

— Je ne vous le demanderai pas. Voici mon plan », chuchota Vera en se penchant vers lui.

Verdier tressaillit. Elle avait rallumé son portable. Il entendit un cliquetis de vaisselle, des voix, une musique d'ambiance de tonalité classique, genre les inusables *Quatre saisons*. Un bar ? Un resto ? Une voix d'homme s'éleva.

« Comme je vous l'ai dit, notre président souhaite acquérir un lot complet de matériel de premier ordre. »

Une voix profonde et chaude, de chanteur de blues. Un black ?

« Votre président n'est plus président, répliqua Vera. »

Tintement de petite cuillère contre une soucoupe.

« Il compte le redevenir très rapidement, insista l'homme. Dès que nous aurons pu faire affaire, précisément.

— Je ne trempe pas là-dedans.

— La personne qui m'a donné votre nom ne peut pas s'être trompée.

— Il s'agissait de mon mari. »

Ainsi Joe Di Angelo avait bien traficoté avec les Devauchelle !

« Moi, j'ai abandonné le business, disait Vera. Je suis à la retraite, monsieur le secrétaire général. »

Secrétaire général de quoi ? De qui ?

L'homme fit entendre un petit sifflement irrité.

« À qui dois-je m'adresser dans ce cas ? »

Il roulait un peu les « R ». Un Africain ? Le secrétaire général d'un président destitué ? Verdier pensa immédiatement au conflit qui avait éclaté depuis les élections truquées dans une ancienne colonie française. Deux présidents se prétendaient élus et voulaient diriger le pays. De l'ONU à la Cedeao, tout le monde s'en mêlait. D'anciens cadors de la politique française s'étaient rendus sur place, soi-disant pour se rendre utiles, comme de vieux cabotins trop heureux de pouvoir arpenter une dernière fois les planches savonneuses du pouvoir.

Se pouvait-il que Vera soit en contact avec l'un des belligérants ? Si Kevin Laurent prodiguait à ce type ce qu'il désirait – par son intermédiaire à lui, Verdier – ce serait un bain de sang, des centaines de milliers de morts. Encore un peu plus de morts.

« L'homme que je devais rencontrer à l'ambassade américaine est malencontreusement décédé », reprit le secrétaire général.

Ainsi, il avait prévu de faire affaire avec O'Neal.

« Et vous savez certainement que cela m'a placée dans une situation embarrassante », répliqua Vera.

Un silence. Verdier imagina Vera et le secrétaire général se dévisager.

« C'est pourquoi je n'ai pas d'autre solution que de me tourner vers la filière française et que j'ai impérativement besoin de votre aide, Madame Di Angelo. À n'importe quel prix.

— Très bien, soupira Vera. Je veux quitter ce pays.

— Je le comprends.

— Je veux un passeport. Un jet privé. Et la double nationalité.

— Aucun problème. C'est si rare qu'on demande à être naturalisé chez nous ! plaisanta l'homme.

— La personne que vous devez contacter s'appelle Kevin Laurent. Il y a beaucoup d'intervenants dangereux qui gravitent autour de lui. Soyez prudent.

— Je le serai, autant qu'un chasseur dans un marigot plein de crocodiles.

— Affaire conclue. Maintenant, je souhaiterais que vous donniez les ordres nécessaires me concernant. Avec mon mobile. »

Ainsi elle garderait en mémoire les numéros appelés et pourrait les vérifier. C'était pour cela qu'elle avait rallumé son portable. Une vraie pro, se dit Verdier avec une pointe de regret. Quelques années plus tôt, il aurait pu la recruter.

L'homme lança une série d'ordres brefs dans une langue que Verdier ne comprenait pas.

« Voilà, c'est arrangé. Nous embarquons ce soir à 20 heures 13. Vol privé. Destination : vacances à perpétuité. »

Donatien raccrocha après avoir débité son boniment au répondeur D'EDF. Vera lui jeta un coup d'œil sévère. Il en faisait un peu trop. Ceux qui les espionnaient pourraient tiquer. Donatien haussa les épaules, l'air de dire « excusez-moi ! » Essayait de se composer un visage grave et pénétré de dissident fanatique. Toussota pour s'éclaircir la voix et reprendre son sérieux.

Le secrétaire général toussota.

« Kevin Laurent, reprit-il ensuite de sa voix de basse chantante.

— Voici son numéro, dit Vera. Il est ultraconfidentiel. D'autre part, j'ai besoin que vous me rendiez un service. »

Verdier les avait localisés. Là, dans le salon de thé. Il s'approcha suffisamment pour jeter un coup d'œil par la baie vitrée. Entrevit un grand black en costume. Se rejeta dans l'anonymat du trottoir.

Mika avait enfin repéré Capitaine V. avec précision. En train de scruter la vitrine d'un salon de thé. Mamie Hélène était sans doute réfugiée à l'intérieur. Avec la clé USB. Mika n'était même plus très sûr d'avoir envie de la récupérer. Il ferait mieux de chercher sur son mobile les heures des vols Aeroflot. Il sentit soudain quelque chose de dur contre ses côtes.

« Qu'est-ce que tu fous là ? grogna Sly dans son cou avant que Mika ne lui expédie son coude dans le foie.

— Et toi ?

— Je veux le Français.

— Sers-toi. »

Mika se poussa légèrement pour que Sly puisse avoir le Capitaine V. dans sa ligne de mire.

« Moi, je dégage », ajouta-t-il.

Sly hésita. Abattre le Russe ne servirait à rien, le contraindre à rester non plus. Les Russes n'étaient que des traîtres et des espions alcooliques. Qu'il rentre se soûler au Kremlin sous un portrait de Poutine.

Il s'écarta imperceptiblement et Mika soupira avant de s'éloigner d'un pas vif. Sly, la main dans la poche, raidit son doigt sur la gâchette. L'officier français était là, à portée de tir, idéalement placé. Un bus s'arrêta, dégorgeant un flot de passagers qui s'interposa entre la cible et lui et il jura sourdement.

Mika hésitait. Sly allait abattre Capitaine V. Or Capitaine V. était la porte de liaison qui permettait d'accéder à Sécuritex et au ministère de la Défense. Un élément précieux pour les futurs nouveaux patrons de Mika. Tandis que Sly ne servait à rien. Un pion des Gioanni, facilement remplaçable. Un bon contact l'était moins. En entendant le bus freiner, Mika pivota sur lui-même et se mêla aux passagers qui descendaient. Il enfonça sa casquette sur ses yeux et en un clin d'œil se retrouva derrière Sly, le regard toujours vissé sur Capitaine V.

Sly était empêché de faire feu par deux grosses dondons qui bavassaient, plantées devant lui. Mika n'avait pas ce problème. Il tira à travers son blouson, deux balles silencieuses et groupées qui s'enfoncèrent entre les omoplates de Sly, et sauta d'un geste souple sur le marchepied du bus à l'instant où le conducteur refermait les portes. En tout, vingt secondes maxi. Le bus s'éloigna en ahanant. Sly s'effondra, incrédule. Un homme se pencha sur lui, main tendue comme pour le retenir. Mika vit les lèvres de Sly former le mot *fuck*. *Da, fuck you, asshole !* sourit-il en s'accrochant à la barre centrale. Il jetterait le flingue à l'aéroport. « Au revoir la France. »

Sly eut l'impression qu'un éléphant lui percutait le dos. Il comprit ce qui lui arrivait avant même que ses genoux flanchent et qu'il plonge vers l'asphalte mouillée. *Fuck !* Enculé de Russe ! Il vit le sang s'élargir sur sa parka neuve, il le sentit lui emplir la bouche. Il grogna encore « enculé » et le monsieur qui se penchait sur lui ouvrit de

grands yeux.

« Vous êtes blessé ? »

Puis voyant le sang, il recula en pianotant frénétiquement sur son téléphone.

Les gens s'agitaient autour de Sly, quelqu'un se rua dans le salon de thé pour chercher de l'aide.

Le sang coulait, inondait son torse. Sly savait d'expérience que le sang était têtue et ne s'arrêtait jamais volontiers de couler. Mika était bon tireur. La balle qui lui avait perforé le cœur avait fait son boulot. Tout s'arrêta là, sur le trottoir, en un claquement de doigt, dans une odeur de gaz d'échappement et de pluie fine.

Verdier avait reculé, alerté par l'agitation soudaine. Il vit l'Américain maigre écroulé au sol, couvert de sang. Et par la vitre arrière du bus qui s'éloignait quelqu'un qui agitait la main. Mika ! Gage de fructueuses relations futures. Il ne restait plus qu'à récupérer la clé et tout cela serait de l'histoire ancienne avant même que tombent les dépêches AFP. Il se concentra de nouveau sur l'écoute, espérant ne rien avoir raté d'important.

Par la baie vitrée, Vera avait vu un homme tomber, un homme grand et maigre et un autre sauter dans un bus. Compréhension immédiate. Mika avait abattu l'homme de Gioanni. Bon débarras. Donatien avait suivi son regard et contemplé les passants affairés auprès d'un type agenouillé. Puis la porte s'était ouverte en tintinnabulant.

« Appelez les flics, une ambulance, il y a un homme qui perd tout son sang dehors ! »

Affolement de la serveuse, des clients.

Donatien s'était à demi levé et Vera avait posé une main sur son bras.

« Il ne vaut mieux pas, on ne sait jamais, laissons faire la police. »

Cette phrase pleutre eut son succès dans l'atmosphère ouatée du salon et les consommatrices opinèrent, soulagées de pouvoir se montrer pusillanimes.

Donatien se rassit, visiblement mal à l'aise.

« Je ne supporte pas la violence, chuchota-t-il. Le sang me rappelle mon père. Il est mort comme beaucoup de ses victimes : un pneu enflammé autour du cou. L'odeur de la chair grillée...

— Le type qu'on vient d'abattre était un assassin, un de ceux lancés à mes trousses. Revenons à nos affaires », lança Vera en guise d'hommage funèbre.

Donatien écarquilla les yeux. Il avait fréquenté des tueurs et des tortionnaires toute son enfance. Cette femme était-elle de leur trempe ? Et pourtant il ne sentait pas de cruauté en elle. Il avait le sentiment que, comme lui, elle cherchait à fuir un système oppressant. Était-elle en quête de rédemption ? En tout cas, il avait vraiment besoin d'argent. Pour envoyer à sa famille, au pays, détruit par le séisme et le choléra. De n'importe quel argent.

Verdier tressaillit. « Revenons à nos affaires » venait de dire Vera. Et avant cela, le secrétaire général avait évoqué « l'odeur de la chair grillée. » Vision de génocides africains, machettes et feux de brousse.

Il tourna le dos à la rue, essayant de s'isoler du vacarme. La sirène assourdissante des pompiers l'empêchait d'entendre. Il se précipita dans l'embrasure d'une porte d'immeuble.

« Il faut que vous donniez cette clé USB à Kevin Laurent. »

Incrédule, Verdier faillit en rire de bonheur. Tout ce que Vera voulait, c'était rendre la clé à Laurent ! Et il avait failli la buter pour ça ! Alors qu'elle roulait pour eux depuis le début ! Di Angelo avait sûrement été en cheville avec Sécuritex et joué double jeu auprès des Devauchelle. Et à cause du compartimentage à la con des services, il n'en avait rien su.

« Très bien, dit le secrétaire général. Mais le problème est qu'on ne va pas me laisser entrer au CPCO. Vous savez très bien que ce bunker souterrain est ultrasécurisé. Et votre Laurent ne peut pas intervenir, ce serait trop voyant.

— Ne vous inquiétez pas. À présent, vous êtes le premier sous-secrétaire de l'ambassadeur du Ghana. Voici votre carte. Vous venez pour discuter d'un problème extrêmement grave et confidentiel concernant la sécurité de votre nation avec le chef d'état-major des Armées. Ou du moins son aide de camp.

— Et je n'ai pas pris rendez-vous ?

— Non. L'urgence...

— Ça ne marchera pas.

— Nous verrons. Si ça ne marche pas, comme vous dites, revenez ici. On contactera Laurent et on avisera. »

Verdier sautillait presque sur place. Évidemment que ça ne

marcherait pas ! Il fallait qu'il intervienne. Que le secrétaire général entre au ministère, au CPCO et que lui, Verdier, intercepte la clé. Kevin Laurent saurait se montrer reconnaissant. Tant qu'à trahir son pays, autant recevoir les récompenses appropriées. Verdier savait ce qu'il demanderait cette fois-ci. Pas du fric, il en avait trop. Des monceaux de fric qui dormaient à la banque. Non, pas de fric. Mais la réintégration en service actif.

« Et Sécuritex ? dit Donatien, lisant son texte sur la serviette en papier où écrivait Vera.

— Il faudrait prévenir Armand Lavallières. Ce serait bien qu'il assiste à l'entretien. Ce qu'il y a sur cette clé le concerne au plus haut point. Mais je ne peux pas m'en charger. Il y a un malentendu assez embêtant entre nous. Vous verrez ça avec Laurent. »

Lavallières... Verdier supputa un moment l'intérêt de la proposition de Vera. Lavallières. S'il récupérait une copie de la clé, cela permettait à Sécuritex de rester en position de force vis-à-vis de Kevin Laurent. Et à lui, Verdier, de se protéger de plusieurs côtés.

Sur le trottoir, on évacuait le cadavre de l'Américain, les agents délimitaient la scène de crime, d'autres interrogeaient les témoins évasifs, pressés de vaquer à leurs occupations. Verdier « sortit » de l'entrée de l'immeuble comme s'il sortait de chez lui, coup d'œil étonné vers le ramdam, petit frisson simulé.

Le secrétaire général émergea du salon de thé, très élégant sous son parapluie noir digne d'un Londonien. Il entreprit de traverser la rue, pour gagner l'hôtel de Brienne.

Donatien inspira un grand coup en se retrouvant devant l'imposante façade. Il avait pu visiter une partie de la bâtisse à l'occasion des Journées du Patrimoine. La salle à manger de réception, entièrement décorée par la propre mère de Napoléon 1^{er} lui avait fait forte impression. Mais aujourd'hui il ne venait pas en innocent visiteur tout prêt à s'esbaudir devant les ors de sa patrie d'accueil. Il pensa à l'argent promis, se concentra sur son rôle et fit le pas décisif.

Tout en l'observant, Verdier composa un numéro. Le numéro personnel de Lavallières.

« 03 », dit-il dès qu'il entendit la respiration de son interlocuteur.

Cela signifiait « Urgence. Rendez-vous chez Laurent ». S'il y avait eu danger, il aurait ajouté « 04 ». Primitif certes, mais simple et

efficace.

« OK, répondit Lavallières. Vous avez de la chance, je suis à Paris, je rentre de Taïwan.

— C'est vous qui avez de la chance. Nous avons récupéré quelque chose qui vous appartient, répondit Verdier.

— Vraiment ? C'est très aimable à vous. J'arrive. »

Verdier raccrocha et traversa à grandes enjambées.

Vera mordit dans un délicieux petit éclair au café avec un sourire. Son plan avait marché. Le militaire traversait la rue, empressé. Il allait ouvrir tout grand les portes à son cheval de Troie.

Le « secrétaire général » parlementait avec un planton peu amène.

« Vous n'êtes pas inscrit sur la liste, disait le planton en lui rendant ses papiers d'identité. Désolé, mais je ne peux pas vous laisser entrer, Monsieur M'Gobo.

— Mais enfin, c'est important ! protesta M'Gobo.

— Il est avec moi », coupa Verdier en exhibant sa carte.

Un sésame prioritaire et extrêmement « sensible ». Le planton s'écarta.

« À vos ordres, mon capitaine.

Donatien devisagea l'homme qui était intervenu. Un capitaine. Celui-ci avait demandé un badge « visiteur » au guichet et le lui accrochait au revers de la veste :

« Suivez-moi, nous parlerons plus tard », dit-il.

Ils franchirent plusieurs niveaux de sécurité, s'enfoncèrent dans le sous-sol du bâtiment, arpentèrent des couloirs austères, croisant des militaires et des civils à l'air affairé et concentré. Aux murs, une véritable batterie d'horloges couvrait dix-sept fuseaux horaires. « Le soleil ne se couche jamais pour les militaires français » se récita Donatien. Au détour d'un énième couloir, il repéra la pancarte qui annonçait « Secrétariat de l'état-major. Accès réservé. » Le capitaine le conduisait-il directement aux oubliettes ? Ils s'arrêtèrent enfin devant une machine à café. Le dernier verre du condamné ? Donatien avait l'impression d'avoir une pile électrique à la place du cœur. Le capitaine consulta sa montre.

Un homme sortit d'un ascenseur en face d'eux. Élégant, sûr de lui, cheveux blancs bien coupés.

Le capitaine lui fit un signe de tête. L'arrivant arborait un badge de visiteur agréé. Il se dirigea d'un pas sûr vers un bureau dont la plaque indiquait « Mission de coordination », un rouleau de plans sous le bras. Verdier et Donatien le rejoignirent. Verdier frappa, poussa la porte. Une jeune femme brune leva les yeux de l'écran de son ordinateur :

« Bonjour capitaine Verdier, dit-elle. Monsieur Laurent est en rendez-vous téléphonique.

— Nous allons attendre, ce n'est pas grave. Annoncez Monsieur Lavallières et monsieur le premier sous-secrétaire de l'ambassade du Ghana.

— Très bien, capitaine. »

Ils prirent place sur de confortables sièges. Donatien se servit un verre d'eau à la fontaine et en but rapidement quelques gorgées en essayant d'empêcher sa main de trembler. « Capitaine Verdier ». Un putain de militaire au visage taillé à coups de serpe. Dans quoi s'était-il fourré ? Dans un bunker rempli de soldats tous prêts à le hacher menu. Quand la femme en avait parlé, ça ressemblait à un jeu, mais maintenant... Et pourquoi ce Verdier était-il intervenu en sa faveur à l'entrée ? Était-ce prévu dans le scénario de Vera ? Il déglutit. La seule manière de s'en sortir était de continuer à tenir son rôle. Il lissa nerveusement le nœud de sa cravate neuve, puis se pencha vers le capitaine.

« Je préfère vous remettre ceci tout de suite », dit-il.

Le nommé Lavallières tressaillit en voyant la jolie petite clé gris acier dans la grande main du prétendu Ghanéen.

« D'où avez-vous eu cet objet ? demanda Verdier à voix basse.

— On m'a demandé de vous le remettre. Je ne peux pas vous dire qui. Moi, ce qui m'intéresse, c'est autre chose, récita Donatien.

— Pas maintenant. »

Verdier empocha la clé avant Lavallières.

« Je vais en faire un double, je reviens, dit-il avec un clin d'œil à l'industriel.

— Il faut que j'aille aux toilettes », annonça Donatien sur ces entrefaites.

Verdier soupira.

« Troisième porte à droite dans le couloir. »

Il s'éloigna vers la sécurité de son bureau et son ordinateur tandis que Donatien gagnait tranquillement le secrétariat de l'état-major et

poussait la porte.

« Vous ne pouvez pas entrer ici sans autorisation, monsieur, dit une secrétaire en uniforme, la main sur un bouton d'appel.

— Je ne reste pas, dit Donatien en déposant une enveloppe matelassée sur le comptoir d'accueil.

— Qu'est-ce que...

— De la part de Monsieur Laurent. Urgent et confidentiel. »

Il ressortit. Il remonta le couloir jusqu'à l'ascenseur en s'attendant à chaque seconde à entendre le cliquetis de fusils-mitrailleurs pointés sur son dos. Il entra dans la cabine de l'appareil, ruisselant de sueur, appuya sur zéro, sans un mot pour les autres passagers, dossiers sous les bras, visages fermés.

Le hall d'entrée. Des ouvriers en combinaison blanche discutant à voix haute. Un livreur signant une tonne de paperasse. Les hautes portes, les vigiles, la rue.

« Monsieur ! »

Donatien se figea, tétanisé.

« Monsieur, vous avez oublié de rendre votre badge ! »

Au prix d'un immense effort, il fit demi-tour, posa le morceau de plastique sur le guichet.

« Merci, bonne journée. »

Il opina avec un vague sourire, incapable de parler. Toute l'adrénaline accumulée lui donnait l'impression d'être ivre.

L'agréable bruit de la circulation. Il traversa, raide comme un piquet, le cœur battant.

Le trottoir était vide : le corps de l'homme assassiné avait été évacué. Il ne restait qu'un dessin à la craie sur le sol, des bandes de plastique, des techniciens de scène de crime. Il les contourna soigneusement, entra dans le salon de thé. Madame Di Angelo lui sourit, lui tendit un sac. Il se rendit aux toilettes, ôta ses vêtements chics et renfila son boubou. Il ouvrit l'enveloppe. Elle contenait la somme promise. Elle n'avait pas menti. Dommage qu'il ne puisse pas lui réserver « pour de vrai » un avion pour fuir.

Il ressortit des toilettes, s'attirant le regard surpris des vieilles dames restées à savourer leurs gâteaux. Vera était partie. Il sortit à son tour dans la rue, pressé de retrouver son étal. Une vingtaine de mètres qui lui en parurent 500.

Momo lui fit un clin d'œil. La marchandise était intacte. Donatien

ramassa son barda, encore tremblant, se coiffa d'une pile de feutres et s'éloigna, proposant ses parapluies à la ronde. Il sentait la présence de l'argent dans la ceinture, contre sa peau. Il éprouva une pointe de regret à la pensée qu'il ne reverrait jamais Vera Di Angelo. Qu'il ne saurait jamais la suite de l'histoire.

C'était la vie.

Verdier rejoignit Lavallières. Vera n'avait pas menti. La clé USB contenait bien toutes les informations qui avaient conduit à la suppression de l'encombrante famille Devauchelle. Il tendit la main vers Lavallières pour lui donner discrètement la copie qu'il venait de faire. Celui-ci s'était figé et regardait par-dessus l'épaule de Verdier.

Il se retourna. Un haut gradé les considérait froidement, flanqués de deux officiers. Armés, les officiers.

« Capitaine, dit le haut gradé, j'aurais besoin de m'entretenir avec vous quelques minutes. Ainsi qu'avec Monsieur Laurent. »

Sans attendre la permission de la secrétaire, il s'introduisit dans le bureau de Laurent, suivi d'un de ses hommes.

« Monsieur Lavallières, merci de nous attendre ici.

— C'est que j'ai rendez-vous au Gigat...

— Ce ne sera pas très long.

— Colonel ! fit la voix de Laurent surpris, je suis en rendez-vous téléphonique avec Shanghai...

— Nous les rappellerons. »

La porte se referma derrière eux.

Un des officiers se mit en faction, empêchant toute sortie des locaux. La secrétaire de Laurent se plongeait dans ses dossiers. Lavallières serra la foutue clé USB dans sa main patricienne avec l'envie folle de la déposer dans le porte-parapluies. Mais ce serait inutile. À partir de cette minute, il ne pouvait plus compter que sur ses appuis politiques. L'ineffable « secret défense » jouait-il dans tous les sens ?

ÉPILOGUE

Vera Di Angelo prit pied sur le pont du Vendredi avec un sentiment de soulagement. Elle avait regardé le paysage défiler le long du train en essayant de ne penser à rien, sans aucun succès bien sûr.

Et maintenant, elle était chez elle. Dans son nouveau chez elle.

Elle ne quitterait pas cette ville. Un vendredi lui avait pris Joe, un autre avait failli lui coûter sa propre vie, ce vendredi-là lui apporterait la paix.

Pas l'oubli : elle ne voulait rien oublier. Juste se reposer. Et remercier Joe pour tout ce qu'il lui avait donné.

Et puis il fallait bien avouer que vivre en Vera Di Angelo était vraiment plus amusant qu'en Mamie Hélène.

Mais c'était fini, tout ça, fini !

Jusqu'au prochain vendredi 13 ?

NOTES

- 1 On dégage !
- 2 Allez, on dégage !
- 3 J'ai entendu quelque chose.
- 4 Je vais voir.
- 5 Merde !
- 6 Enfoiré !
- 7 Plouc, beauf.
- 8 Groupement des Industries Françaises Aéronautiques et Spatiales.
- 9 Ma mère, elle te nique, connard !
- 10 Bordel !
- 11 Chienne.
- 12 Abruti.
- 13 Tête de nœud !
- 14 Sur la tête de ma mère.
- 15 Connard !
- 16 Merde !
- 17 Salope !